RELATIONS
ET
DISSERTATION
SUR
LA PESTE
DU GEVAUDAN,

DEDIÉES

A MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL

DE VILLEROY.

par Goiffon D. de Montpellier



1184

A LYON,

De l'Imprimerie de PIERRE VALFRAY, Imprimeur ordinaire du Roy & de Monseigneur l'Archevêque, ruë Merciere, à la Couronne d'Or.

M. DCC. XXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A MONSEIGNEUR

LE MARE'CHAL DUC DE VILLEROY,

Pair & premier Maréchal de France, Gouverneur de la Perſonne du ROY, Chevalier de ſes Ordres, Miniſtre d'Eſtat, Chef du Conſeil Royal des Finances, Gouverneur de la Ville de Lyon, Provinces de Lyonnois, Foreſt & Beaujollois.

MONSEIGNEUR,

IL y a plus de deux ans, que nous avons un ſecret ennemy qui nous menace & nous environne; il eſt d'autant plus à craindre, qu'il eſt inviſible, & qu'il ſe tient caché dans des forts & des retranchemens, où il n'eſt pas facile de le découvrir.

Le moyen d'en éviter les ruses & les surprises le plus seur, est celui de se tenir sur ses gardes & d'en prévoir les approches. Nous esperons, MONSEIGNEUR, *qu'il ne nous surprendra pas tant que nous aurons le bonheur de vous avoir auprés de nous. Par tout utile, par tout necessaire, par tout attaché inviolablement aux interéts de l'Etat, attentif, & zelé pour le service de Nôtre* AUGUSTE MONARQUE, *Vous veillerés toûjours à la conservation de sa précieuse santé, & à celle de ses Sujets.*

Si nous avons eu l'avantage de nous garentir jusqu'à présent par tous nos soins, comme vous voulés bien, MONSEIGNEUR, *nous faire l'honneur de le croire, c'est par la bonté que le* ROY *a eüe de nous ayder des lumieres de son Conseil, & par les ordres salutaires qu'il a donnés.*

Quoique le mal diminuë de toute part, le péril n'est pas passé, crainte de faire naufrage au port, nous ne devons pas tant présumer de nôtre succez, & nous rassurer sur le tems passé, que nous défier de l'avenir. Celui de la crise est toûjours le plus douteux & le plus dange-

reux : C'est pour lors qu'au lieu de se rélâcher, il faut redoubler ses attentions. C'est aussi le tems où vôtre secours, MONSEIGNEUR, *nous est plus important, & vôtre autorité plus neceßaire. Cette Ville & ces Provinces qui ont le bonheur de vous avoir pour Gouverneur, ressentiront les premieres ces nouveaux, effets de vôtre puissante protection. Elles continueront de faire des Vœux ardens pour vôtre prosperité, & pour vôtre conservation avec celui qui ose prendre la liberté d'asseurer Vôtre* GRANDEUR, *de tous les sentimens de reconnoissance les plus sinceres, & du trés-profond respect avec lequel il a l'honneur d'être.*

MONSEIGNEUR,

Vôtre très-humble & très-obéissant Serviteur.

GOIFFON.

AU LECTEUR.

LE public ayant reçû avec empressement toutes les Relations de la Peste de Provence, nous fait esperer qu'il ne trouvera pas mauvais, qu'on ait pris le soin de lui communiquer celles de Messieurs LE MOINE & BAILLY sur la Peste du Gevaudan, où ils ont été envoyés par la Cour.

La prémiére a été addressée à MONSEIGNEUR L'ARCHEVE'QUE, & l'autre à l'Auteur de la Dissertation, par laquelle il a essayé de prouver, que la Peste est véritablement une maladie contagieuse.

Qu'elle différe par sa cause & ses effets des Fiévres malignes, & des maladies populaires, & par des caractéres qui ont été adjoûtés dans la suite, & qui lui sont propres & essentiels, de toute autre maladie épidémique.

Que la cause de la Peste ne peut pas consister en des sujets inanimés, & que c'est dans des insectes veritablement invisibles; mais vraisemblablement ailés.

Qu'elle ne se communique & ne se multiplie pas par ses effets; mais par sa cause même.

Que la communication ne s'en fait pas

par les corps des malades ; ni des morts ; mais par leurs linges, leurs meubles, leurs habits, & les marchandises.

Que ce venin agit immédiatement dans le sang.

Que les insectes, qui en font la nature, ne peuvent pas demeurer long temps en vie dans les vénes.

Que ce venin ou ces insectes ne sortent pas du corps des malades par les pores, ni par les éruptions de la surface de la peau, ni par les Charbons, & les Bubons, qui ne contiennent que les effets & les produits de la cause, ou du venin, & non pas le venin même.

Qu'il n'y a pas par consequent beaucoup à craindre, du moins quant à la propagation du venin, & la multiplication de la maladie de la part des corps pestiferés ; mais principalement, pour ne pas dire uniquement, de leurs habits, de leurs nippes, & de leurs meubles.

Qu'on peut facilement se mettre à couvert des insultes de la Peste ; mais non pas des effets des causes des maladies populaires & des Fiévres malignes épidémiques.

Il adjoûte quelques réflexions sur la pratique que Messieurs Le Moine & Bailly, ont mise en usage pour le traitement des pestiferés ; sur la difference qu'il y a entre la Peste des hommes & des Bestiaux ; qu'ils

peuvent reciproquement ſe communiquer la Peſte, ſans que ceux-cy & les autres ſoient aucunement ſuſceptibles de l'eſpece de Peſte, qu'ils ſe communiquent.

Qu'un homme peut porter la Peſte ſur lui, & ſans en être ſaiſi la communiquer à un autre homme, ſur l'inſuffiſance des évents, & la neceſſité indiſpenſable des parfums, & enfin ſur les obſervations qui ont été faites à la Canourgue & à Maruejol, d'aprés l'ouverture des cadavres.

On avertit que l'impreſſion de ce petit Ouvrage a été retardée par des contre-temps qu'on ne pouvoit éviter.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre bien amé PIERRE VALFRAY, nôtre Imprimeur ordinaire, & Libraire à Lyon, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission, pour l'impression d'un Livre intitulé, *Dissertation sur la Peste, pour servir de Réponse à une Lettre écrite, par Messieurs le* MOINE & BAILLY, *Medecins de Paris*; Nous avons permis & permettons par ces presentes audit VALFRAY, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marges, caracteres, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condi-

tion qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion Etrangére dans aucun lieu de nôtre obéïſſance ; A la charge que ces preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , & ce dans trois mois de la datte d'icelles , que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans nôtre Royaume , & non ailleurs ; en bon papier & beau caractére conformément aux Reglemens de la Librairie , & qu'avant que de l'expoſer en vente , le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Livre , ſera remis dans le même état , où l'approbation y aura été donné és mains de nôtre trés-cher & feal Chevalier Garde des Sçeaux de France , le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE , & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique , un dans celle de nôtre Château du Louvre , & un dans celle de nôtre trés-cher & feal Chevalier Garde des Sçeaux de France , le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE , le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant , ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement , ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie deſdites Preſentes , qui ſera imprimée tout au long au com-

mencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'Execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris le dixiéme jour du mois de Juillet, l'an de Grace mil sept cent vingt-deux. Et de nôtre Regne le septiéme.

Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre 5. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 155. N°. 176. *conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Aoust* 1703. *A Paris le* 17. *Juillet* 1722.

DELAUNE, Sindic.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *une Diſſertation ſur la Peſte, pour ſervir de Réponſe à une Lettre écrite par Meſſieurs* LE MOINE & BAILLY, *Medecins de Paris*, députés par la Cour dans les Provinces du Gevaudan, à Monſieur Goiffon, Medecin Aggregé au College de Lyon, où je n'ay rien remarqué qui ſoit contraire aux bonnes mœurs. A Lyon ce neuviéme Juin, mil ſept cent vingt-deux.

DELAMONIERE, Doyen.

Conſentement de Meſſieurs les Préſidens & Commiſſaires deputé pour le fait de la ſanté de la Ville de Lyon.

Du Mercredy deuxiéme Septembre mil ſept cent vingt deux aprés midy, au Bureau de Santé de la Ville de Lyon, y étans.

MESSIRE PIERRE CHOLIER, Chevalier, Comte de Cibeins, Baron d'Albigny, Seigneur de Bully, Montromand, Layeux, le Breüil, Miſerieux, & Sainte Euphemie, & autres Places, Conſeiller du Roy, Préſident en la Cour des Monnoyes, Senéchauſſée & Préſidial de Lyon, Lieutenant particulier, Aſſeſſeur criminel, Prevôt des Marchands, Préſident de la Santé. JEAN CROPET Ecuyer, Seigneur de Saint Romain, JEAN PIERRE MARIE de Ruolz, Ecuyer, Conſeillers du Roy en ladite Cour des Monnoyes, Sénéchauſſée & Préſidial; Meſſire FRANÇOIS JOURDAN, Chevalier, Baron de St. Lager, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, Procureur Général en ladite Cour des Monnoyes, Sénéchauſſée & Préſidial, & Procureur du Roy audit Bureau de Santé. Noble JEAN PIERRE DELAMONIERE, Docteur en Medecine, Aggregé & Doyen du College des Medecins de Lyon. Noble

LEONARD BORNE Exconſul, Treſorier de la Santé. Sieurs JEAN FIGUIERE. FREDERIC GROS. JAQUES BIROUSTE. PAUL ROCHEVALIER, JEAN IMBERT, JEAN CLAUDE BLANCHET, JOSEPH REVERONY, JAQUES SOUBRY, PIERRE DEMADIERES, PIERRE FLACHAT, JEAN CHASSEING, CHARLES ROSSIGNOL, ALEXANDRE RENAUD, GREGOIRE PAGE, PIERRE BELOT, & HENRY BARMOND, tous Commiſſaires de la Santé.

Vû la Requête preſentée par Noble JEAN BAPTISTE GOIFFON, Docteur en Medecine, Aggregé au College de Lyon, Exconſul de cette Ville, ancien Medecin ordinaire des Armées du Roy en Italie, & des deux Couronnes en Eſpagne, Medecin, & l'un des Sieurs Commiſſaires de ladite Santé.

Nous Préſidens & Commiſſaires ſuſdits, conſentons à l'impreſſion de deux Rélations ſur la Peſte du Gevaudan, avec une Diſſertation ſur cette maladie. Fait à Lyon audit Bureau de Santé, ledit jour 2. Septembre. 1722. Signé CHOLIER, CROPET DE St. ROMAIN, DE RUOLZ, JOURDAN DE S. LAGER, DELAMONIERE, BORNE, FIGUIERE, GROS, BIROUSTE, ROCHEVALIER, IMBERT. BLANCHET, REVERONY, SOUBRY, DEMADIERES, FLACHAT, CHASSEING, ROSSIGNOL, REGNAUD, PAGE, BELOT, & BARMOND.

Collationné. *Signé* PERRIN Secr.

Lettre de Messieurs LE MOINE, & BAILLY, envoyée à MONSEIGNEUR L'ARCHEVE'QUE de Lyon.

MONSEIGNEUR,

Sçachant mieux que personne l'interest singulier que VÔTRE GRANDEUR *prend à la conservation des Sujets du Royaume, & à la tranquillité de l'Etat: Elle sera sans doute bien aise d'apprendre que Maruejols est bientôt à la fin de ses maux, il ne nous est mort depuis trois jours qu'un petit enfant de six ans, & il ne nous est tombé aucun nouveau Malade.*

On fait monter la perte des Habitans de Maruejols à seize cens personnes, nous avons faits plus de six cens convalescens, & nous en aurions un bien plus grand nombre, si les Malades avoient déclarés leur maladie dés le commencement.

Nous avons l'honneur d'envoyer à VÔTRE GRANDEUR, *par ce même ordinaire, l'Histoire de la Peste du Gevaudan, & la methode de laquelle nous nous sommes servi pour la combattre.*

Nous n'avons rien hazardé dans cette petite Rélation, tout y est dans le vray, & Nous avons toûjours fait nôtre capital d'instruire sans déguisement la Cour de tout ce qui se passoit : nôtre sincerité a pû nous attirer quelques ennemis singuliers, mais MONSEIGNEUR, *nous pouvons assurer* VÔTRE GRANDEUR, *que l'interêt de l'Etat a toûjours prévalu dans nôtre esprit sur les ménagemens des particuliers, quand ils lui étoient préjudiciables.*

Nous attendons avec impatience des ordres pour nous transporter ailleurs où nous puissions devenir plus necessaires : par tout où les ordres de la Cour nous placeront, nous aurons l'honneur de vous faire part de nos observations, personne n'étant avec plus de reconnoissance, de dévoüement & de respect,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR.

Les trés-humbles, trés obeissants & zelés Serviteurs,
LE MOINE, BAILLY.

A Maruejols ce dix-sept Novembre 1721.

MADAME,

NOUS n'aurions osé prendre la liberté de faire à Vôtre ALTESSE SERENISSIME une deſcription de la Maladie Contagieuſe du Gevaudan, ſi Nous n'en avions été ſolicités par une perſonne de merite dont le jugement ſolide & la politeſſe recherchée Nous ſont de ſeurs garants, que Nous pouvons ſans temerité vous en preſenter une idée legére; mais ſincére & veritable.

Vos ſouhaits Madame ſont des authorités ſi reſpectables, & tant de gloire accompagne ceux qui ont le bonheur de les remplir dignement, que Nous aurions ſaiſi avec empreſſement les occaſions de pouvoir les prévenir, ſi Nous avions crû aſsés intereſſante, une Relation dont le ſeul titre eſt capable de jetter le trouble, & l'alarme dans les eſprits le plus aſſurés.

Mais Nous n'avons rien icy de ſemblable

Cette lettre avait paru imprimée à Paris. 1721. chez Lambin in 4°. (Voir. Collect. des Mélanges in 4°. tome I. Bibliothè. de la faculté) - Cette seconde édition est un peu augmentée.

à craindre ; Vôtre courage , MADAME , eſt ſi heroïque qu'il vous mettroit aiſement au deſſus de toutes les perſonnes de vôtre Sexe, ſi vôtre illuſtre naiſſance ne vous y avoit placée avec autant d'avantage que de diſcernement; Et vôtre Ame eſt ornée de vertus ſi compatiſsantes à l'intereſt de tout un peuple , que leur conſervation eſt le ſeul motif qui vous fait demander un éclairciſſement ſur une matiere qui a deja été tant de fois agitée.

Nous allons eſſayer d'y ſatisfaire de la maniere la plus ſuccinte , Nous n'omettrons cependant rien de tout ce qui peut piquer la curioſité d'apprendre des faits.

Nous ne preſentons pas à V. A. S. de ces portraits qu'un loiſir étudié a rendu ſi communs , qu'on croit toucher au doigt la methode de guérir cette Maladie , parce qu'on ſe flatte quoiqu'envain d'en avoir une connoiſſance parfaite.

Mais MADAME , Nous vous en tirerons des copies d'aprés nature. L'inſpection que Nous oſons dire ſinguliere que nous avons euë ſur tous les Malades qui nous ont été confiés, & que nous avons examinés avec le dernier ſcrupule ne nous fera point prendre le change; Nous allons commencer par inſtruire V. A. S. de la ſource de tous ces malheurs.

Un Forçat de Marſeille tiré des Galéres pour ſervir de Corbeau dans cette Ville infortunée , jugea apparemment à propos pour

mettre à couvert les Effets qu'il s'étoit appropriés, (dans l'apprehension qu'on ne les revendiqua à la fin de ses travaux mercenaires) de se derober par la fuite aux justes recherches qu'on en auroit pû faire, & se trouva le vingt-troisiéme jour de Novembre, mille sept cent vingt, à la foire de S. Clement dans le Village de S. Laurent, distant de celuy de Correjac d'une lieuë. Un Païsan de ce dernier endroit se trouva être de ses Parens, la reconnoissance se fit, & le Forçat fit present d'une veste, & d'une paire de bas à son Cousin qui retourna dans son Village, où il mourut quelques jours aprés; trois de ses Enfans gagnerent la Maladie, & eurent le même sort en tres-peu de temps, la Mere les suivit de prés.

Son fils ayant appris que personne ne vouloit l'enterrer, partit de la Canourgue pour lui rendre ce dernier devoir, & emprunta de son Beau-frere demeurant dans la même Ville, un Manteau qu'il lui rendit à son retour, il s'en couvrit la nuit, & un petit Enfant qui étoit couché dans le même lit, mourut dans les vingt-quatre heures, sa Femme deux jours aprés, à laquelle il ne survecut que huit jours.

Les Parens de cette desolée famille attirés par l'appas de cette succession, emporterent les meubles, & furent les tristes victimes d'une Maladie qui ne se communique que trop aisément par le Poison mortel de la Conta-

gion dont ces meubles étoient empreints.

Tous ces exemples firent redoubler de précautions, ceux de la même Ville qui en avoient été les témoins, & elles ne furent point inutiles.

La Maladie ſuſpendit ſes cruels Effets pendant deux mois entiers. Mais quelques ames viles qui ne connoiſſoient pas le prix de la ſanté, quand il s'agiſſoit d'augmenter par leur rapine leur bien mal acquis, ſe hazarderent d'aller fouiller dans une Maiſon infectée, & payerent de la vie la peine de leur temerité.

La Maladie ſe reveilla pour lors avec plus de fureur, & la communication & le commerce l'ont porté par ſucceſſion dans preſque tout le Gevaudan.

Les Habitans du lieu ne connoiſſoient point encore l'ennemy qu'ils nourriſſoient dans leur ſein prêt à les faire perir, & bien plus attachés au gain que leur produiſoit leur commerce, qu'a la vie qu'il a fait perdre à tant de monde, ils trouvoient mieux leur compte à debiter qu'ils n'etoient frappés que de ſimples Fievres malignes.

Cependant dans cette incertitude, Meſſieurs les Commiſſaires des Etats du Gevaudan, avoient envoyé à la Canourgue Meſſieurs Rochevalier, & Blanquet, tous deux Docteurs de Montpellier, deſquels la haute capacité & le merite diſtingué ne furent pas recompenſé

de l'entiere confiance qu'on devoit avoir à leur rapport : Ils y établiſſoient la Maladie la mieux marquée au coin de la veritable peſte.

Mais la Cour toûjours attentive à la conſervation des Sujets du Royaume, ſouhaittant, pour arrêter un progrés ſi dangereux, & qui importoit ſi fort à la tranquillité de l'Etat d'être éclaircie de ces bruits équivoques, & ſi intereſſans, Nous fit l'honneur de nous choiſir pour aller examiner avec toute la Reflexion & l'attention, dont Elle nous a fait la grace de nous croire capables, le caractere & les accidens de cette Maladie.

Nous ſommes arrivés à la Canourgue ſur la fin du mois de Juin ; & pour ſatisfaire au juſte empreſſement de la Cour d'être inſtruite, de maniere à n'en point douter, de ce qui tenoit en ſuſpend tout un monde, & avoit fait la matiere de tant de raiſonnemens équivoques : Nous nous tranſportâmes ſur le champ aux Infirmeries remplies de Malades, que nous examinâmes avec toute l'exactitude, & les précautions imaginables, pour ne nous point tromper dans une affaire d'une ſi grande importance. Nous trouvâmes aprés avoir meurement viſité, touché, interrogé les Malades, & fait parler ceux qui les ſervoient depuis long-tems, qu'il falloit être bien ingenieux à s'apprêter les derniers malheurs pour ne point caracteriſer de Peſte une Maladie qui par ſon progrés dangereux & ſes ſymptô-

mes mortels avoit fait perir tous ceux qui par leur imprudence, ou la fatalité de leur étoile en avoient été les premiers frappés.

Pleinement convaincus qu'on ne pouvoit la qualifier autrement que de Maladie Contagieuſe, puiſqu'elle ſe communiquoit avec un ſuccés ſi funeſte, & Peſtilentielle, étant revetuë du caractere le mieux marqué de la Peſte: Nous en avons dans le tems dreſsé Procés verbal que nous avons envoyé à la Cour, qui nous a fait l'honneur de nous croire ſur nôtre Rapport, que le tems n'a que trop verifié par le progrés rapide de ſon affreuſe communication, qui deſole preſentement cette malheureuſe Province.

Nous ſouhaiterions pouvoir rapporter icy toutes les obſervations que nous avons faites ſur la Maladie, établir nôtre ſentiment ſur les cauſes premiéres, & donner des raiſons ſatisfaiſantes ſur ſon progrés & ſa communication. Nous n'oublierions pas de rapporter les faits anatomiques que nous avons obſervés dans les ouvertures que nous avons fait faire de pluſieurs cadavres, ſi les juſtes bornes d'une Lettre pouvoient admettre un ſi grand détail. Nous ne pourions d'ailleurs accablés, comme nous le ſommes, par un nombre infini de Malades qui demandent continuellement nôtre preſence, ſatisfaire à nôtre propre inclination ſans les fruſtrer du tems que nous y emploïerions. Unique conſolation

des Malades deſeſperés , & ſource de joye pour ceux , que nous avons le bonheur d'enlever à la Mort par l'application convenable des Remédes qui leur deviennent ſi ſalutaires.

On ſe forme une idée des Effets de la Peſte ſi differente de ce qu'elle eſt par elle-même ; (au moins de celle dont nous ſommes continuellement les temoins) qu'on ſeroit bien ſurpris de voir un nombre conſiderable de victimes, que cette Maladie meurtriere aſſemble dans un même lieu , joüir d'une tranquilité à l'épreuve de tous les évenemens. La plûpart pleins d'une connoiſſance parfaite juſqu'au dernier ſoupir ; il paroit preſque auſſi naturel icy de ſe voir détruire en un moment , qu'il eſt ordinaire ailleurs de chercher avec empreſſement les moyens les plus aſſurés de prolonger ſes jours. Dieu dans ſa miſericorde ſemble avoir attaché un mépris ſi grand pour tout ce qu'on laiſſe aprés ſoi, que nous voyons quitter ſans regret , ce qui nous retient d'avantage ſur la terre & renoncer aux tendres engagemens , qui nous lient d'une maniere ſi forte icy bas ſans pouſſer le moindre ſoupir, & en paroître touché de la plus legére douleur.

Cependant la Peſte ſaiſit indifferemment les perſonnes de tout âge , de tout ſexe & de toutes conditions , quand ils y ſont également expoſés. La reſolution n'en garanti point ceux qui paroiſſent les plus aſſurés , com-

me la crainte n'y precipite pas un plus grand nombre de ceux qui en ſont ſuſceptibles.

Elle ſe manifeſte d'ordinaire par des friſſons, maux de tête plus ou moins conſiderables; des douleurs de reins inſuportables, un abbattement ſubit, un ſommeil l'étargique: Le poulx devient dur, profond, quelques fois ſi petit qu'il ne ſe fait point ſentir au doigt. Les yeux s'eteignent dans les uns, & deviennent languiſſans, vifs, & tres enflâmés dans les autres, la langue fort chargée & blanche, & dans quelques-uns aride & noire dans ſon milieu; Surviennent les nauſées & les vomiſſemens bilieux, ſouvent ~~venimeux~~ vermineux, les diarrhées auſſi bilieuſes, & ſereuſes colliquatives ſuivent de prés.

Avec la plus-part de ces accidens, les Malades periſſoient aſſés ordinairement dans les vingt-quatre-heures quand ils n'étoient point ſécourus. Le plus ſouvent cependant les friſſons finis, au bout de quelques heures ſuccedoient une chaleur brulante, & une fiévre trés allumée qui les jettoient dans un delire phrénetique, & une ſoif qu'on ne pouvoit éteindre. Enfin une éruption de pourpre tantôt rouge, & on ne perdoit point pour lors l'eſperance d'en guérir quelqu'uns, tantôt noire & livide à laquelle ſe joignoient une ſueur froide, & une difficulté de reſpirer; & ces ſignes étoient mortels dans tous les cas.

Tous les accidens que nous venons de rapporter étoient presque toujours accompagnés de douleurs inquiétantes en differentes parties du corps : souvent tres - aiguës dans les aines. sous les aisselles, derriére les oreilles, & dans tous les endroits glanduleux qui annonçoient les éruptions prochaines de Bubons, Parotides & Charbons, ce qui caractérise si bien cette Maladie qu'on ne peut sans aveuglement prendre le change.

Les urines nous ont toûjours paru comme dans toutes les fiévres malignes dans leur état naturel.

Le vomissement & les diarrées bilieuses ou séreuses fatiguoient extrêmement le Malade, jusqu'à la diminution des autres accidens.

Quand la fiévre étoit allumée dans un Malade, & le sang par consequent dans un mouvement rapide & violent, les Hémorragies du nez survenoient trés-souvent, & devenoient toûjours salutaires : au contraire nous n'avons presque point d'exemples que les pertes de sang, quoique fréquentes, hors le tems des régles, nous ayent pû promettre d'en rechapper aucunes de celles qui en ont été attaquées.

A la Canourgue comme à Maruejols, les sueurs copieuses & abondantes ont toûjours tourné à l'avantage du Malade, si bien que nous ne desesperions jamais du salut de ceux

qui ſüoient beaucoup : & au contraire nous regardions cette forte tranſpiration comme une porte favorable que la nature s'ouvroit pour conduire au port de la guériſon, ceux qui avoient le bonheur d'en être travaillés pendant pluſieurs jours.

Nous-nous ſommes toûjours attachés à traiter les Malades ſuivant les indications principales, qui nous determinoient, oppoſant aux accidens les plus preſſans, les Remédes que nous jugions les plus convenables.

Les ſaignées dans toutes les inflammations, maux de tête violens, douleurs aiguës de reins, les phrénéſies, delires, les difficultés de reſpirer, non ſeulement ne nous ont rendu aucun bon ſervice à la Canourgue, mais même ont toûjours occaſionés des accidens plus fâcheux, que ceux que l'on vouloit combattre.

A Maruejols, au contraire elles nous en ont rendus de ſi ſignalés, ſoit celle du bras, du pied, ou de la jugulaire ſuivant les indications, que nous pouvons aſſurer n'en avoir pas fait faire une ſeule, qui n'ait été ſuivie ou de la guериſon du malade, ou de quelque changement avantageux.

Nous étions donc obligés à la Canourgue de prendre pour lors une route differente, & pour y parvenir nous faiſions prendre dans les commencemens, ſur tout quand les nauſées, & les vomiſſemens accompagnoient ces in-

flammations, l'Hypecacuana à vingt grains, ou le Kermés Mineral jusqu'à huit en grand lavage, & le Malade remis de l'agitation, & du travail du Reméde, nous lui faisions donner dans une potion cordiale légére avec les eaux appropriées, la confection d'Hyacintes, & d'Alkermes, & poudre de vipére en petite dose, jusqu'à dix-huit ou vingt gouttes de Laudanum liquide, de Sydenham.

Dans les assoupissemens létargiques, les délires obscurs, les abbatemens, & les aneantissemens, nous avons heureusement employé dans les potions, les cordiaux les plus forts, & les volatils les plus animés, tels que l'Antimoine diaphoretique, le Diascordium, la Poudre de la Comtesse de Kent, l'Elixir de proprieté, le Beaume du Commandeur de Perne, le Lilium de Paracelse, l'Esprit volatil aromatique huileux, l'Esprit volatil de vipere, & de Corne de cerfs, & le sel de l'un & de l'autre.

Dans les trémoussemens & mouvemens convulsifs, nous faisions prendre aux Malades la Poudre de guttete ou dose réglée, & toûjours avec diminution des accidens.

Dans les dissenteries & devoyemens de quelque nature qu'ils fussent, nous y remédions par une prise d'un gros d'électuaire de Diascordium de fracastor, & quinze ou vingt grains d'Hypecacuana en bol, rarement étions-nous obligés d'en donner une seconde.

Les Nausées, les vomissemens se trouvant joints à tous les autres accidens, nous les combattions par les Emetiques ordinaires tels que le Tartre stybié, la poudre d'Algarot, le souffre doré d'Antimoine, mais bien plus efficacement avec l'Hypecacuana, & le Kermés mineral en lavage: A Maruejols ils n'ont pas eu le même succés.

Pour les Bubons c'est un prejugé aussi faux que dangereux de vouloir les extirper dans leur commencement; le Malade accablé par les accidens qui les accompagnent toûjours, ou n'a pas la force de supporter les operations, ou est mis en danger évident de perdre la vie, par les Hémorragies fréquentes qui surviennent, qui par la dissolution du sang sont trés difficiles à arrêter, il est donc bien plus à propos, & l'experience réiterée que nous en avons est certaine, de faire appliquer dessus des cataplasmes émoliens ordinaires, & les conduire à parfaite maturité, à moins que par les sueurs considérables, le virus ne se soit en partie dissipé; auquel cas, Nous faisions appliquer l'emplâtre d'Angelus Sala pour les resoudre entierement, & nous l'avons toûjours employé avec succés.

Il n'en est pas de même des charbons, il faut dés les premiers momens les scarifier, le peril est dans le retardement, & nous en avons vû qui dés le premier jour pour n'avoir pas été scarifiés & enlevés, de la largeur d'un

denier qu'ils étoient, égaler le lendemain celle de la paulme de la main.

Quand il n'y a aucune apprehenſion de couper quelque vaiſſeau conſidérable, on ne riſque jamais de faire les inciſions profondes, on applique enſuite le digeſtif ordinaire quelquefois animé, & par deſſus les plumaçeaux une compreſſe trempée dans le vin, préférable à celles qui ſont imbibées de liqueurs ſpiritueuſes, & on conduit parfaitement & promptement les charbons à ſuppuration, la gueriſon ſuit de prés.

Quand les hémorragies ſurvenoient, nous faiſions appliquer le Vitriol ſur l'extrémité du vaiſſeau, nous trempions des bourdonnets & des plumaçeaux dans l'eau ſtiptique, & par les compreſſes graduées nous remedions à l'épuiſement du Malade qui auroit ſuccombé par la perte de tout ſon ſang.

Nos Malades parfaitement gueris de leurs premiers accidents, leurs Bubons & Charbons cicatriſez, nous les purgions avec quatre verres de Tiſanne laxative en deux jours, où une medecine de Sené, Rhubarbe, Manne, & Sel vegetal ou Abſynthe.

Ceux auſquels il reſte quelques calloſités & duretés à côté des playes prêtes à ſe cicatriſer; Nous leur faiſons prendre avec ſuccés pendant quelques jours l'Oethiops mineral dans la conſerve d'Abſynthe.

C'eſt par cette méthode, qu'agiſſans de

concert avec Monſieur Blanquet Medecin de Montpellier, à la Canourgue, dont le courage & la fermeté égaloient la capacité & le merite, excités & encouragés d'ailleurs par le zéle infatigable, & la pieté ſolide de l'illuſtre Evêque de Mende à faire adminiſtrer dignement le Spirituel, & ſa charité conſommée à procurer d'une maniere ſi genereuſe, ce qui étoit néceſſaire au delà des beſoins, (ce qui a fait dire qu'on avoit vû regner l'abondance au milieu de la Peſte.) Nous avons ſauvé un tiers de ces Habitans malheureux qui ſeroient devenus infailliblement les triſtes victimes de ce mal deplorable; puiſque ſur quatre cens qui y étoient morts avant nôtre arrivée, on ne comptoit que quatre ou cinq Convaleſcens.

A Maruejols où nous ſommes preſentement, la Maladie n'a changée n'y dans ſes accidens car ils ſont preſque tous les mêmes : n'y dans ſa malignité, ſur moins de deux mille Habitans qui étoient reſté dans la Ville, on a compté dans un jour cinquante ſix morts. La communication, preuve eſſentielle de ſa Contagion, s'eſt faite avec une rapidité inconcevable, nous en allons rapporter un fait inconteſtable : Une fille qui avoit communiqué dans une maiſon ſuſpecte, ſe trouva le Dimanche dixiéme d'Aouſt à Vêpres, ſoixante perſonnes de celles qui étoient dans la même Egliſe, furent frappées comme d'un coup de foudre de la Contagion, & le lendemain la

Ville

Ville fut prise dans tous ses quartiers.

A nôtre arrivée dans cette Ville, nous la trouvâmes remplie de Malades tous mourans, au nombre de prés de quatre cent, sans aucun secours : Tous les Chirurgiens à la réserve d'un seul étoient morts où prêts à succomber. Un des deux Medécins qui avoit servi dés le commencement, Homme d'un merite connu dans toute la Province, avoit peri autant par les fatigues étonnantes qu'il avoit essuyées, que par la malignité de la Maladie. Monsieur Rochevalier soutenu par une ferveur, & une charité qui n'ont point d'exemples, se reproduisoit pour aller porter le sécours efficace par tout où son bras éclairé pouvoit atteindre ; prêt qu'il étoit de succomber, nous vinsmes heureusement partager ses travaux, nous reçûmes sur le champ les secours de plusieurs Chirurgiens qui périrent presque aussi-tôt qu'ils se mirent en exercice. Et Nous-nous sommes trouvés dans des situations si tristes pour les Malades, & si accablantes pour nous que nous-nous sommes vûs obligés de diriger la main des Corbeaux dans des operations, où la dexterité des plus habiles Chirurgiens auroit été necessaire ; Nous restions pour lors cinq ou six heures dans les infirmeries le matin & autant le soir.

Les playes étoient les mêmes qu'à la Canourgue, & demandoient le même traittement.

Les Emetiques n'ont pas eu le même ſuccés, & nous ſubſtituons les Tiſannes laxatives qui nous reuſſiſſent.

Dans toutes les inflammations, les ſaignées comme nous l'avons dit ſont ſpecifiques, & nous avons bien plus d'occaſions de les placer avantageuſement qu'à la Canourgue.

Les Cordiaux, & les volatils animés nous ont faits des effets merveilleux & ſurprenants, de cette ſorte, nous avons fait prés de ſix cens Convaleſcens, & il nous eſt mort environ ſeize cens perſonnes, la plûpart ſans aucun ſécours, ou parce qu'il n'étoit pas permis de leur en procurer, ou qu'ils négligeoient d'avertir dés les commencement de leur Maladie.

Comme la charité produit des Effets ſurprenans, nous ne ſommes point étonnés que pluſieurs donneurs de ſpecifique ſe ſoient montré de ce côté avantageux, pour faire valoir leurs ſécrets qu'on nous a fait tenir de toutes parts. Il nous en eſt venu de tant d'endroits differens, que ſi nous les avions mis tous en uſage, nous aurions encore tous les Remedes que nous pouvons dire avoir employés avec quelque ſuccés, & preſque aucuns des Malades auſquels nous en avons fait prendre, n'a manqué d'en ſentir les effets.

Nous en avons cependant employés quelques-uns qui nous ſont parvenus avec la recommandation de perſonnes ſi reſpectables, & ſi bien intentionnés pour le ſalut de l'Etat : dans

dans la confiance qu'on n'auroit pas voulu ſurprendre la Religion de ces grands perſonnages. Mais nous pouvons proteſter que tous ces Remedes, ces Spécifiques, ces Sels, ces Elixirs ont fait perir preſque autant de Malades que de perſonnes auſquelles on en a fait prendre.

Peut-être en férions-nous une application plus juſte ſi nous en ſçavions les compoſitions: Mais comme il nous eſt impoſſible de les déviner, & à ces Medecins cachés de connoître cette Maladie qu'ils n'ont jamais vûe, c'eſt travailler des deux côtés en aveugle dans une matiére où il eſt plus important, & plus intereſſant de prendre ſur le champ un bon party, que dans toute autre de quelque nature qu'elle puiſſe être.

Mais nous ne nous appercevons pas, MADAME, que nous ſommes prêts à tomber dans l'inconvenient de ces impitoyables Medecins, dont nous eſſayons de combattre l'inutilité des promeſſes, & qui ſous pretexte de porter la gueriſon par tout où ils peuvent placer leurs Remedes empiriques, trainent en une longueur inſupportable, & leurs Malades ſans les guérir, & la credulité de ceux qui s'y livrent ſans reſiſtance.

Nous ne voulons point abuſer de vôtre loiſir ſi precieux. Nous-nous eſtimerons trop heureux ſi nous avons pû remplir en quelque ſorte la curioſité d'une Princeſſe, qui merite à

ſi juſte titre d'être ſatisfaite dans tous ſes deſirs : & nous publierons par tout comme une faveur la plus ſignalée, que nous ayons reçeûe de nos jours, l'occaſion favorable que nous a fourni cette petite Relation, de vous aſſûrer que nous avons l'honneur d'être avec un devoüement parfait, & le reſpect le plus profond,

MADAME,

De V. A. S.

Les tres-humbles tres-obeïſſans & Zelés Serviteurs, LEMOINE & BAILLY.

A Maruejols ce
10. Nov. 1721.

Lettre de Meſſieurs LEMOINE & BAILLY, Medecins de Paris, envoyés par la Cour dans le Gevaudan : à Monſieur GOIFFON, Docteur en Medecine de l'Univerſité de Montpellier, aggregé au College des Medecins de Lyon, & ancien Echevin.

MONSIEUR,

COMME nous ne doutons point que vous ne ſouhaitiés d'être informé de tout ce qui regarde la Peſte, qui deſole cette malheureuſe Province, & des Remedes que nous avons employé avec le plus de ſuccés pour la combattre, nous vous adreſſons la Copie d'une Lettre que nous avons écrite à Mr. De Fornés en Reponce de celle qu'il nous avoit envoyée; Nous y faiſons mention de la premiere origine du mal dans nos Montagnes, des differens Symptomes de cette maladie, & des Remedes que

nous y avons opposez qui n'ont pas eu le même succés à Maruejols, & à la Canourgue. Nous aurions fort souhaité que le tems nous eut permit de faire une Relation en forme, & d'y joindre les observations que nous avons faites dans l'une & l'autre Ville. Nous travaillons à les mettre en ordre pour pouvoir satisfaire à l'impatience, que le public a de voir paroître quelque Traité sur cette matiere.

Nous avons suivi dans le traitement de cette Maladie le sentiment des grands Praticiens : Nous avons examiné attentivement, & avec soin tous les Symptomes, pour y opposer les Remedes suivant les indications, & nous avons reconnu par l'experience, que cette Maladie est de la nature de toutes les autres pour ce qui regarde la Cure, & que tous ces Remedes si composez que l'on trouve dans tous les Autheurs sont vains & inutils : Nous avons essayé des specifiques de toute sorte, par les Ordres que nous en avons reçû, & nous avons eû le chagrin de voir perir presque tous ceux qui en ont pris, & le petit nombre qui n'a pas succombé en est redevable aux Remedes ordinaires, que nous leur avons fait prendre, dés-que nous nous sommes aperçeûs de l'état triste dans lequel ces Remedes tant vantez les precipitoient : Et en effet quelle idée ! & un Medecin peut-il jamais s'imaginer que l'on puisse trouver un Remede qui seul puisse remedier à tous les differents Symptomes dont cette Maladie est l'assembla-

ge, eveiller, endormir, animer, calmer, evacuer, resserrer ; en un mot combattre tous les contraires en même tems.

La Ville d'Allais est vivement attaquée & la mortalité y est grande. La Maladie va tres lentement à Mende ; mais il y à tout sujet d'apprehender que ce ne soit pour se reveiller avec plus de vivacité dans la suite. Nous passons quelquefois deux à trois jours desuite sans avoir ni morts ni malades, & cependant nous observons que ceux qui en sont frapez presentement le sont de la maniere la plus maligne. Nous apprehendons fort que cette Maladie ne penetre plus avant dans le Royaume, & que vôtre Ville n'en ressente un jour le coup fatal. Nous ne doutons point, Monsieur, que suivant vôtre prudence ordinaire vous ne redoubliez d'attention, & de précaution pour détourner cet orage, s'il est possible, & que vous ne preniez, quoiqu'il soit encore éloigné de vous toutes les mesures necessaires pour recevoir ce cruel ennemy ; si Dieu permet que vous éprouviez le même sort que cette malheureuse Province, qui en ressent d'autant plus vivement les coups qu'elle ne s'y est point preparée, & qu'elle le regardoit comme trés éloigné dans le tems même qu'ellë le nourrissoit dans son sein.

Nous ne doutons point que toute la Ville de Lyon qui doit être persuadée, qu'elle est redevable aux sages précautions que vous avez prise de la santé parfaite dont elle joüit pre-

ſentement, ne ſuive exactement tout ce que vous preſcrirez à ce ſujet, & ſi cette Ville a le bonheur d'être preſervée, elle pourra vous appeller à juſte titre ſon Sauveur, & ſon liberateur. Dieu veuille que cette Peſte ne faſſe pas un progrés plus conſiderable, & que nous puiſſions bien-tôt vous aſſurer de vive voix de la parfaite eſtime, & de la conſideration avec laquelle nous avons l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Vos trés-humbles & trés-obéïſſans Serviteurs, BAILLY, LEMOINE.

A Maruejols ce 17. Nov. 1721.

ILLUSTRISSIMO ET DIGNISSIMO Viro Domino JOSEPHO DEFORNES *Olim in Academia Barcinonensi Artis Medicæ professori, Mandato pro Regis Gotholoniæ Monspelium delegato.*

STatim ab acceptâ Epistolâ tuâ, vir clarissime, ad te rescripsissemus si per maximum ægrotantium numerum licuisset. Non solùm enim nobis erant invisendi, ut juxta statum medicamenta interna præscriberentur, sed etiam necessariò tenebamur operantibus Chrirurgis adesse ut ipsos edoceremus, quâ Methodo quâ Arte curandi essent vel Carbones, vel Bubones, quos attentè semper examinavimus, ut quid secandum vel urendum, Chirurgo in morbo hujusce indolis nondum experto, præscriberemus.

Adde quòd cùm fatali Contagio ferè statim atque manum operi admovissent, hac teterrima Peste corriperentur, penuriâ Chirurgorum, viros minùs expertes, imò etiam in rebus Chirurgicis nullatenus versatos, ad tractandos ægrotos, sæpè advocaverimus. Tales sunt viri duo sepeliendorum mortuorum munere fungentes, Corvos appellant, qui juxta nostra præscripta, & Bubones

& Carbones ſectione, uſtione, Topicorum applicatione tractavêre. Tunc verò ferè trecentos numeraviſſes ægrotantes in Noſocomiis noſtris, hocce lethali morbo affectos cum Bubonibus, & Carbonibus tribus aut quatuor ad minimùm in unoquoque ſubjecto, Octo & decem in quàm plurimis.

Si per tempus liceret, vir Clariſſime, expectationi tuæ pro virili reſponderemus, prolixam tibi Peſtis Canonienſis & Mariologienſis relationem mittentes: Sed ſimplicem hujuſce utriuſque morbi (differunt enim inter ſe) hiſtoriam referemus; donec (ſi Deus otia fecerit) liceat varias obſervationes in ordinem quemdam redigere, quem ad te lubentiſſimè, vel levi penicillo adumbratas, mittemus.

Variæ ſunt ſententiæ & opiniones circa tranſlationem hujuſce morbi ad Gabalos: quod tamen ab omnibus urbis Canonicæ civibus receptum intelleximus eſt, quòd Remex unus ex iis qui ſepeliendis mortuis fuerant occupati vigilantiam militum Maſſiliam cuſtodientium eluſit, ad locum dictum à ſancto Laurentio, ab urbe Canonicâ leucam diſtantem ſeſe tranſtulerit, cui cùm accurriſſet cognatus quidam ex loco dicto Correjac, ipſi veſtem laneam, & tibialia dederit Remex; quam cùm induiſſet, Peſte correptus, intra paucos dies mortuus eſſet. Idem fatum brevi poſtea ſubierint tres ex natis ipſius, quibus vix aliquot dies ſuprà vixiſſet mater: Sícque ſenſim

ſerpſerit ille morbus in loco dicto Correjac, & ſensìm urbis Canonicæ cives invaſerit, qui hoc morbo ipſis incognito nullatenus territi æque Correjac frequentabant.

Mariologij verò obſervatum, quòd qui primi hac teterrimâ lue infeſti fuêre, oves à ruſticis dicti Correjae ſpe lucri ducti emiſſent. Hæc ſunt vir clariſſime, quæ de primâ origine peſtis in hacce Provinciâ, certiora habemus.

Ceterùm, quod ſpectat ad cauſas medicas; cùm tam variæ fuerint hactenùs graviſſimorum auctorum (præcipuè hujuſce ævi) opiniones circa cauſas Peſtis, ut omnes ipſorum rationes poſſint perpendi & attentè examinari, multum temporis quod per ægrotantium numerum non licet, eſſet impendendum. Adde quòd prolixior eſſet tractatus quàm ut debitis epiſtolæ limitibus poſſet coarctari. Ipſas pro ſummâ tuâ in rebus medicis experientiâ, ex Symptomatum relatione, medicamentorum applicatione, cadaverum ſectione facillimè cognoſces, & varias diverſorum auctorum rationes perpendendo, verùm à falſo diſtingues, legitimámque cauſam, ſi poſſit cognoſci, brevi intelliges.

Morbum qui urbem Canonicam depopulatus eſt, manifeſtabant rigores, horrores, tremores, dolores capitis plus minùs acuti, laſſitudines ſpontaneæ, ſubita virium proſtratio, ſomnus profundus, pulſus durus, parvus &

debilis, ita ut ſæpè tactu vix poſſit percipi, facies livida, languidi oculi, lingua alba, non nunquam, licet non ita frequentèr, in medio nigerrima; Nauſeæ frequentes, vomitus priùs aſſumptorum alimentorum, vel bilis, tunc flavæ, tunc viridis, imò & vermium bili innatantium. Hæc ſunt Symptomata quæ in primo morbi inſultu ægrotantem ſtatim invadebant, quem priùs perfectiſſimâ ſanitate frui exiſtimaſſes.

Ceſſato rigore aut horrore poſt aliquot horas, ſi eos excipias, qui intra ſex, octo aut duodecim ad ſummum horas fato fungebantur, febrem in non nullis vehementiſſimam cum phrenitide; in aliis febrem leviorem cum ſiti maximâ, in aliis demùm ne minimam quidem in pulſu mutationem percipere erat.

Dolores varij, præcipuè pungentes in inguinibus & axillis, imo ponè aures, futuram eruptionem annuntiabant: Si legitimè vel Carbones, vel Bubones erumperent, citò imminuta ſenſim Symptomata evaneſcebant.

Vomitus non nunquam per integrum morbi decurſum ægrum vexabat, ſicut & diarrheæ vel bilioſæ, vel ſeroſæ & colliquativæ, ex vividiori ſanguinis motu in ægrotantibus febre maximâ laborantibus, Hæmorragiæ vel narium, quæ ſemper criticæ fuêre, & cum euphoriâ, vel uteri quæ ſemper lethales.

Mortem futuram indicabant reſpiratio frequens, laborioſa, & anhelosa, nec non ma-

culæ nigræ in universa cuti erumpentes.

Methodus quâ in profliganda ac debellanda hacce contagiosâ lue usi fuerimus, omnium simplicissima; experientia enim tum in urbe Canonicâ, tum Mariologij edocti fuimus hunc morbum, sicut & cæteros omnes juxta indicata tractandum, & vana ac futilia, imò ut observavimus, ferè semper lethalia omnia illa pharmaca, & antidota quæ famosis nominibus insignita, sub titulo specificorum hîc & ubique locorum jactitantur.

Sola officinalia medicamenta felici cum successu præscripsimus, imò non omnia quæ potuissent utiliter admoveri, juxta indicata, cùm scilicet quàm plurima deessent.

Statim à primo morbi insultu, etiam in ipso rigore, si nauseæ, vel vomitus ægrum vexarent, Emeticum præscribebamus, præcipuè radicem Brasiliensem, quam experientia edocet ceteris omnibus anteponendam judicavimus raro per Superiora tantùm, sæpè sæpius ano & cato humores biliosos è corpore expellebat. Absolutâ hujus medicamenti operatione, sudorificum & diaphoreticum ægro propinabatur, legitimè cooperto & ad sudorem disposito ex Theriacâ, Confect. Hyacinth. Alkermes, extracto juniper. pul. viper. Antim. Diaphor. & similibus, in aquâ fontanâ dissolutis, cùm nec aquas distillatas, nec varia decocta appropriata parare liceret, herbis & pharmacopeis deficientibus.

Vires proſtratas Lilium paracelſi, Balſamum Permenſe cum cardiacis ſimplicioribus refaucillabant.

Laudanum liquidum Sydenham, etiam largâ manu & frequentèr exhibitum, phrenitides futuras avertebat, præſentes fugabat.

Soporoſos Spiritus volatiles viperar. cornu cervi, Aromat. oleoſus ſylvij, &c. exſuſcitabant.

Obſcurè delirantes volatilia cum Laudano liquido debitâ doſi commixtâ maximè juvabat.

Diarrheas iteratus Hypecac. uſus, nec non & diaſcordio ad gran. duodecim commixtum, ſiſtebat.

Si in ægro ad ſudorem à natura comparato Emeticum indicatum fuerat, tunc maximo cum ſucceſſu, Kermes minerale præſcribebamus, quod ſimul per ſtomachum & alvum excerneret, ſudorem promovendo.

Bubones ſicut & parotydes vulgò Cataplaſmatis emollientibus ad maturitatem ducebamus; tum ferro, maximâ ut fieri poterat inciſione adaperti, more ſolito tractabantur.

In Ægris verò à naturâ ad ſudorem maximè diſpoſitis, iteratis ſudorificis medicamentis, & applicato Emplaſtro magnetico Angeli Salæ Bubones reſolvebantur.

Carbonum ſuperficies primò circumcidebatur, & eſcharam reſecari omnino curabamus, quod toties erat iterandum, donec vi-

vidi coloris caro appareret. Si maximè Carbones ut vidimus, v. gr. unum à ſcapulâ ad ſcapulam & à vertebris colli uſque ad coſtas nothas interjectum ſpatium depaſcentem, quàm plurimis ſcarificationibus primò tractabantur, ut dum pus efflueret, faciliùs per partes eſchara, vel ex ſe à ſubjectâ cute ſepararetur, vel ferrò divelleretur. Ceterùm, ſicut aliæ ulcerum ſpecies curabantur.

Febres quæ ſub finem hujuſce morbi ægros fatigabant, maximè qui phrenitide laboravêre, cortex Peruvianus ſedat, ſicut & omnes dolores ſtomachi, Nauſeas, vomituritiones, priùs tamen evacuato ſtomacho.

Vides vir Clariſſime, quòd hic morbus non adeò ſpeciale remediorum apparatum requirat, cùm vulgaribus poſſit debellari.

Quàm pluria alia tentavimus, ſed fruſtra: ſic vanæ ſectiones, tum è brachio, tum è talo quæ in quàm pluribus caſibus maximè indicatæ videbantur, omnes fuêre lethales: ſic purgantia per inferiora medicamenta ægris necem ſemper intulêre.

De Peſte Mariologienſi, prolixo ſermone ſcribere ſupervacaneum nobis videtur, cùm ſcilicet ægrotantes eodem modo aggrediatur, & iiſdem Symptomatis ſit ſtipata, & in eo tantùm ab alterâ diverſa videatur, quòd quæ frequentiſſimæ in urbe Canonicâ phrenitides, rariores in hacce urbe: Quòd etiam qui facilè curabantur Carbones & Bubones, in

Peſte Canonicenſi, in Peſte Mariologienſi non ita, ſerpente intra muſculos virulento illo humore qui carnes corrodit ac depaſcit, ita ut intra duodecim horas ſinus profundiſſimus, imò plures ſeſe manifeſtent, cùm antea, nullum quidem veſtigium apparuerit. Adde quod notatu dignum, quòd rarò in parte decliviori ſinûs, illi effoveantur, ferè ſemper in parte ~~decliviori~~ superiori, & ex centum carbonibus & bubonibus, vix duos reperire ſit, in quibus virulentus humor ejuſcemodi fiſtulas ſolo ferro curandas non excavaverit.

Quoad curationem, varia quàm plurimùm Peſtis Mariologienſis, venæ ſectiones tum è brachio, tum è ſaphenâ pro variis indicationibus nullum non effectum produxêre, ſi non perfectam ægro ſanitatem conciliavêre, nec omnia Symptomata delevêre, ſaltem multùm imminuerunt ægrúmque ſublevarunt.

In Plethoricis & ſanguineis temperamentis, in doloribus lateris, qui quidem ſatis frequentes ſunt, in anguſtiâ pectoris venam tundimus in brachio.

In delirio phrenitide, doloribus renum graviſſimis, urinæ, menſtruorum ſuppreſſione venam ſecamus in talo; ſi parum à prima ſectione ſublevatur æger, ſecundò, tertiò, imò & quartò iteretur.

Jugularem etiam cum felici ſucceſſu ſecuimus in affectibus ſoporoſis. Emetica (ſi

Kermes minerale rarò quidem exhibitum, radicem Brasiliensem in Diarrheis tantùm, excipias) vix conveniunt: in soporosis tamen affectibus octo aut decem Tartaris stibiati grana in aquæ communis librâ unâ diversis vicibus propinata ἄνω & κάτω biliosa evacuando ægro multum conferunt, priùs tamen venæ sectione depletis vasis.

Purgantia Simpliciora talia sunt, Manna, Rheum Senna, &c. in hoc morbo sicut in aliis morbis omnibus statim atque si se dedit occasio præscripta alvum evacuando multùm prosunt, sicque meliùs disposito corpore, ~~inhi-~~ exhi-bitis diaphoreticis & sudorificis, uberior profluit sudor.

Cardiaca eadem ac in peste Canonicensi præscribimus, tum simplicia, tum volatilia: hæc si unquam tutò possunt propinari, certè in Soporosâ dispositione, sed maximè cum maculæ purpureæ brevè morituri hominis, ni citò succurratur, signum certissimum, universam infestant cutim, sive rubri ac viridi sint coloris, sive ex rubro nigrescant: tum larga dosi Spiritibus volatilibus exhibitis, & pluriès repetitis, validâ diaphoresi, maculæ purpureæ evanescunt, & mortem cum vita commutat æger: Centum & ultra numerares in hac urbe qui per unum, alterum, tres aut quatuor dies, totis maculis purpureis conspersi, etiam nigrescentibus, hac methodo & frequente volatilium usu ab orci faucibus erepti sunt.

Nulla certa methodus ad debellandum tam lethalem morbum poteſt præſcribi, cùm ſcilicet tota curatio pendeat ab indicatis, & pro variis locis diverſus ſit hujuſce morbi genus, ut in peſtibus Canonicenſi, & Mariologienſi obſervavimus.

Si quid temporis per maximum ægrotantium numerum ſuperfuit, tunc in ſectione cadaverum toti eramus occupati; duo ſecuimus, quorum alterum viri validioris temperamenti qui per integrum morbi curſum vomuerat, & unà cum bile vermes per ſuperiora rejecerat, cui tertio & ultimo morbi Carbones duo, alter in brachio, alter in tibia erupuerant. Aperto primùm abdomine, inteſtina longè majoris diametri quàm in ſtatu naturali flatibus tumefacta apparuêre; ventriculus duplo major, qui per medium ſectus, vermem vivum (licet jam tertia numeraretur hora à morte) rotundum, albeſcentem, ſex aut ſeptem pollices longum, conſiſtentiæ cartilaginoſæ, oculis ſubjecit hepar, lien, pancreas, cor & pulmones, multò majora quàm in ſtatu naturali, inciſa pro ſanguine cruorem maximè diſſolutum fundebant; veſicula fellis quàm in ſtatu naturali triplo major, ſero nigerrimo repleta; Apertus cordis ventriculus ſiniſter duos exhibuit polypos, unum in auriculâ, alterum in ventriculo, deficientibus inſtrumentis cerebrum non ſecuimus.

Alterum mulieris infantem proprio lacte

nutrien

nutrientis cadaver aperuimus. Initio tertij morbi erumpentibus per cutem maculis nigris fato functa fuerat. Dolor capitis vehemens, Angustia pectoris, & anhelosa respiratio sola fuerant Symptomata, quæ ipsam à primo morbi insultu usque ad mortem defatigaverant.

Omnia intestina si ilium excipias, in quo facillimè dispositio inflammatoria dignoscebatur, in statu naturali; hepar maximum, vesicula fellis magnitudinis & coloris naturalis, sero nigerrimo repleta maximè simili sanguini, qui è sectis arteriis aut venis, viscerum imi ventris pectoris ac cerebri effluebat, vena porta polypum duos pollices longum; duos alios polypos unum in unoquoque cordis ventriculo cum grumis nigerrimis sanguinis observavimus.

Cùm unus è Chirurgis qui ab aliquot diebus in hanc urbem advenerant, cum aliis instrumentis Chirurgicis seram adportasset, cerebrum ipsiúsque partes secuimus; sinum longitudinalem polypus obstruebat, unà cum grumis sanguinis, substantia medullaris & corticalis ac ceteræ omnes cerebri partes nullatenus immutatæ; dura-mater in ea tantum parte alterata quà cerebrum à cerebello dividit, quæ cerulei coloris apparebat.

Maculæ nigræ per cutim dispersæ vix membranam adiposam attingebant:

Prophylaxim hujusce teterrimæ luis nos ignorare ingenuè fatemur. Inani cónatu varia præs-

cripſimus medicamenta ſelectiora ex iis quæ apud Authores prophylacticorum titulo inſigniuntur.

Hæc ſunt vir Clariſſime, quæ in hac utraque Peſte majori attentione digna nobis viſa ſunt : utinam expectationi tuæ ſatisfaciant. Si quid aliud à nobis deſideres, nos quæſumus monitos facias, ut poſſimus aliquatenus obſequij noſtri & obſervantiæ te certum facere.

Tibi addictiſſimi & devotiſſimi,
LEMOINE, BAILLY.

Marologij decimo tertio Calendas Nov. 1721.

DISSERTATION SUR LA PESTE, pour servir de Réponse à Messieurs LEMOINE & BAILLY, Docteurs en Medecine de la Faculté de Paris, envoyés par la Cour en la Province de Gevaudan.

MESSIEURS,

JE devrois commencer à vous remercier de l'honneur que vous m'avés fait de m'envoyer vos observations sur la Peste : mais je suis si charmé d'aprendre que vous ayés conservé vôtre santé au milieu de tant de perils, que mon premier empressement est de vous en marquer ma joye.

Quand je lis & relis ce que vous avés fait ; combien vous-vous êtes exposés, Messieurs, auprés des malades ; quand je pense aux soins que vous avés pris de les visiter sans interruption, de les voir pancer , de demeurer dans les Infirmeries cinq à six heures le matin

& autant le ſoir ; de diriger vous-mêmes la main lourde & inexperimentée des Corbeaux faute de Chirurgiens ; je vous avoüe, Meſſieurs, que je regarde comme un miracle vôtre conſervation, & je ſuis dans un vrai étonnement que vous n'ayés pas été frapés derechef l'un & l'autre de la contagion, & que vous n'ayés pas ſuccombé au milieu de tant de peines, & de fatigues continuelles à un ennemy dont les traits ſont ſi mortels. Il paroit bien que vous ne l'avés pas craint par la hardieſſe avec laquelle vous lui avés fait la guerre, par les avantages que vous avés eu ſur lui, par l'heureux ſuccés de vos remédes, que les pauvres affligés ont éprouvés & par le nombre des peſtiferés que vous avés guéris à la Canourgue & à Maruejol : ſur quoy on ne peut s'empêcher de vous rendre juſtice, & de convenir, que vous avés mieux connu, qu'on n'avoit fait juſqu'à preſent la nature de cette funeſte maladie.

Je louë, Meſſieurs, vôtre zéle & la charité, que vous avés exercée avec tant de bonté & de générosité auprés des malades. Ne craignez pas que je veuille diminuer vôtre gloire, ni l'honneur de ceux qui comme des Héros & de véritables Peres de patrie, ont ſacrifié leur vie pour le ſervice du public, & ſe ſont tranſportés avec un courage intrépide de Ville en Ville, pour rendre à tant de malheureux leurs bons & ſalutaires offices, en

me rangeant du parti de ceux qui publient qu'il n'y a aucun danger à ſervir les peſtiferés, & que la Peſte n'eſt point contagieuſe ; j'aime mieux courir le hazard d'errer avec le grand nombre, que de ſingulariſer & d'embraſſer une opinion oppoſée au ſentiment de tout ce qu'il y a eû dans tous les tems de grands Hommes, & de ſçavans perſonnages tant en politique, qu'en medecine. Je ne ſaurois me perſuader, que les mémoires qu'ils ont laiſſés à la poſterité ayent été fait à deſſein de nous en impoſer. La triſte expérience de nos jours ne nous confirme que trop tant de faits qu'ils ont raportés, & nous met à couvert des reproches qu'on nous pourroit faire à l'avenir, touchant les précautions que nous prenons pour nous garantir du fleau terrible, qui afflige nos voiſins.

Je crois que ce ſera toûjours vainement qu'on s'obſtinera à ſoûtenir que la Peſte n'eſt pas contagieuſe : l'Experience de tous les tems ſervira à maintenir les peuples, & les ſavans mêmes dans cette opinion. Celle d'aujourd'huy au lieu de détruire ce ſentiment ſi commun contribuëra beaucoup à le confirmer ſans avoir égard à l'opinion contraire, que l'on veut immortaliſer par des Livres, que l'on répand dans le public ; entre autres il m'en eſt tombé un entre les mains, dont l'Auteur ſe ſert dans ſon début du terme de Contagion pour exprimer la Peſte, & qui

prétend prouver dans le reste de son ouvrage, que la Peste ne se communique pas. C'est à peu près, à mon avis, la même chose que s'il disoit que la Contagion n'est pas contagieuse. C'est renverser sans fondement contre les conventions unanimes des savans, & des peuples, la signification & la proprieté des termes, & changer les idées attachées aux noms. On avouë qu'il n'est pas certain que la vérité soit toûjours du côté du plus grand nombre, & que tous les hommes sont sujets à l'erreur; mais il n'est pas permis de s'opposer aux sentimens bien établis, & reçus de tous les tems, sans de grands motifs & de fortes raisons, & il n'appartient qu'aux grands Hommes qui excellent dans les sciences, d'avoir des sentimens contraires à ceux qui sont universellement aprouvés. La réputation qu'ils se sont acquise, & la bonne opinion qu'on a de leur sçavoir, & de leur érudition impose, prévient en leur faveur, tient les esprits en suspens: On ne décide rien jusqu'à ce que l'on ait entendu & examiné leurs raisons; mais comme on est naturellement porté à la nouveauté, il se trouve toûjours quelques jeunes sçavans pour qui elle a plus de charmes, qui sans beaucoup d'examen & d'experience embrassent de tels sentimens, veulent se les aproprier, & au lieu de les établir, leur donner credit & les rendre probables; les deshonnorent au

contraire par de mauvais raisonnemens & par des faits & des histoires qui ne prouvent rien.

Il n'y a point de Maladie contagieuse, si la Peste ne l'est pas ; & les preuves que vous en raportés, Messieurs, par vôtre rélation, suffiroient pour en convaincre, quand il n'y en auroit pas une infinité d'autres trés-recentes dans la Provence & dans le Gevaudan, dont on ne perdra pas de long-tems la mémoire. Ces incrédules ne font pas attention qu'ils insultent formellement aux sages Ordonnances de tant de Souverains ; qu'ils condamnent ouvertement les judicieux Réglemens de tant de sçavans politiques, & les importantes précautions que l'on a prises dans tous les Siecles, & que l'on prend encore aujourd'huy en France, & présqu'en toute l'Europe pour se garantir de la Contagion.

Les Symptomes qui accompagnent la Peste ont tant de rapports avec ceux des Fiévres malignes, que quelques-uns croïent qu'il n'y a pas de difference entre elle & ces autres maladies, & qu'ils inferent que la Peste n'est pas contagieuse, de même que les Fiévres malignes ne le sont pas. Les autres pensent que la Peste est de même nature que les Fiévres malignes, qu'ils prétendent être contagieuses, de même que la Peste, pour établir que ce n'est qu'une seule & même maladie accompagnée de plus ou de moins de malignité.

Les Fiévres malignes ont à la verité cela de commun avec la Peste, qu'elles sont en certain tems épidémiques comme elle ; parce qu'elles se repandent dans les Villes, & les Provinces & font beaucoup de malades tout à la fois ; mais pour reconnoître la difference qu'il y a entre ces deux sortes de maladies, il faut examiner celle-cy & les autres par leurs causes & par leurs effets.

Parmi les maladies épidémiques, il en est qui sont contagieuses, & d'autres qui ne le sont pas ; Il est encore d'autres maladies qui sont contagieuses & non épidémiques : celles qui sont contagieuses & épidémiques, suposent une cause qui quoique petite en elle-même & dans son principe, fait pourtant un grand progrez & produit tout à la fois & dans un même tems un grand nombre de malades dans un même pays ; parce qu'elle se multiplie dans les lieux où elle prend naissance & ailleurs toûjours par elle-même.

Les Maladies épidémiques, qui ne sont pas contagieuses ont au contraire une cause vaste, étenduë, commune & générale qui fait par consequent beaucoup de malades dans les Provinces où elle est répanduë, sans le secours d'aucune communication ni de reproduction.

Les Maladies qui sont contagieuses sans être épidémiques dependent d'une cause singuliére & individuelle, qui sans se répandre

ſe communique ſimplement d'un individu à l'autre par un contact immédiat, & par une application de partie à partie, indifferemment dans un pays comme dans un autre, & toûjours à peu de perſonnes à la fois.

Par cette diviſion, il paroit que les Maladies épidémiques contagieuſes, & les épidémiques non contagieuſes different par la nature de leurs cauſes dont l'une n'a qu'une modique & petite origine, & l'autre une ſource abondante, étenduë & générale : & que les Maladies contagieuſes épidémiques, & les contagieuſes non épidémiques ont cela de commun, que la cauſe de l'une & de l'autre n'eſt pas abondante & conſiſte dans peu, par où elles different des Maladies épidémiques & non contagieuſes, & different encore entre elles en ce que la cauſe de l'une peut ſe multiplier hors de ſes effets, & l'autre uniquement dans ſes effets. Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait remarquer les raports communs, & les différences générales qui ſont entre ces trois genres de Maladies pour les diſtinguer, il faut faire application de chaque genre de ces raports, & de ces differences aux eſpéces particuliéres.

La Peſte eſt une Maladie épidémique & en même tems contagieuſe; les Fiévres malignes, & les maladies populaires ſont des maladies épidémiques qui ne ſont point contagieuſes; la vérole, la rage ſont des maladies

contagieuſes & nullement épidémiques : mais parce que l'on confond la Peſte avec les Fiévres malignes, à raiſon de ce que celle-cy, & ces autres ſont épidemiques & qu'elles font toutes deux beaucoup de malades & de mortalité, & que eû égard à ces effets on croit qu'elles ne different que du plus ou du moins: il eſt important d'examiner la nature de la Peſte, & celle des Fiévres malignes d'une conſtitution épidémique, plus particuliérement & leurs cauſes par le détail, pour établir la difference qu'il y a entre ces deux ſortes de maladies.

Quoyque les Maladies populaires & les Fiévres malignes qui regnent en certain tems, ſoient de même que la Peſte, épidémiques, la Peſte l'eſt cependant bien d'avantage, elle s'étend bien plus loin & afflige une plus grande quantité de perſonnes, d'où il s'enſuit que la cauſe en un ſens doit être plus abondante; cependant on ne ſauroit diſconvenir que quand elle a paſſé d'une Ville dans une autre, ou dans une Province, elle n'ait toûjours été transferée par de petits ſujets, qui ne ſauroient contenir que tres-peu de cette cauſe. Ce fait étant certain, s'il arrive que dans cette Ville elle ſe répande par tout, qu'elle afflige la plus grande partie des Habitans; que delà elle paſſe dans une autre, où elle ne fera pas moins de ravage, je penſe qu'on n'oſera pas douter que la cauſe ne ſoit trés-limitée dans ſon princi-

pe ; mais qu'elle a la proprieté de ſe multiplier.

Les Fiévres malignes & les maladies populaires ont au contraire une cauſe d'elle-même abondante & générale, qui peut occuper une grande étenduë de pays, & faire en même tems un grand nombre de malades, ſans qu'elle ſe multiplie & ſe reproduiſe : Ces ſortes de maladies ont toûjours une ſource vaſte & dépendent d'une grande quantité de matiére gâtée & corrompuë, repanduë dans les alimens, ou l'air, qui peut par conſequent produire de grands & prodigieux effets ſans aucune reproduction ni regénération de cauſe ; parce qu'elle peut s'étendre bien loin & occuper une grande étenduë de pays ou de ſujets ; & s'il arrive que quelques maladies populaires ou Fiévres malignes paſſent d'une Ville dans une autre, ou dans une Province voiſine, c'eſt parce que la même cauſe s'y eſt étenduë, ſi elle n'y étoit pas, & nullement qu'elle y ait été transferée par des Malades, par des Habits, par des Meubles, par des Marchandiſes & autres choſes de cette nature, ni qu'on puiſſe attribuer les effets qu'elle produira dans un nouveau pays, ou une Province éloignée, à une reproduction & multiplication de cette cauſe.

Une cauſe petite en elle-même & dans ſa ſource telle qu'eſt celle de la Peſte, ne peut ſe multiplier que dans un certain eſpace de

tems. On n'a pour ſe convaincre de ce fait qu'a réfléchir, que les cauſes des Fiévres malignes d'une conſtitution épidémique, & les maladies populaires ne demeurent pas longtems à ſe manifeſter par un trés grand nombre de malades, qu'elles ſont indifferemment dans une Province comme dans une autre, dans les Villes, Bourgs & Villages, ſoit que les Habitans communiquent enſemble, ou ne communiquent pas, ſans qu'on voye jamais tous les délais que l'on remarque dans la Peſte, qui demeure quelquefois des mois aſſoupie & ne produit dans les lieux où elle a été tranſportée que foiblement & lentement ſes premiers effets. On n'a jamais d'ailleurs obſervé ni dans ce tems, ni dans les Siécles paſſés, que les Fiévres malignes, ni aucune maladie populaire aprés avoir demeuré éteintes pluſieurs années de ſuite, ſe ſoient renouvellées dans aucun Royaume par quelque effet caché depuis la premiere attaque: autres differences qui reſultent de la diverſe nature des cauſes de ces maladies, & celle de la Peſte, & que l'on comprendra facilement, d'autant qu'une cauſe abondante, étenduë & commune produit ſes effets par tout où elle ſe répand, & fait par conſequent beaucoup de malades dans un même tems. Mais une cauſe contenuë dans un petit ſujet, & qui n'a d'autre reſſource pour croître & s'étendre, que de ſe multiplier par elle-même, ne ſauroit faire de

grands progrés tout à coup, ſes commencements doivent être foibles, ſoit que la communication s'en faſſe de prés, ou de loin, bientôt, ou aprés pluſieurs années : parce qu'il lui faut du tems pour ſe multiplier : auſſi aprés un certain terme elle peut croître & ſe renouveller; parce qu'en échange ſa cauſe ne ſe détruit pas facilement, & pour peu qu'il en reſte, elle peut ſe multiplier; au lieu que les cauſes générales vont toûjours en finiſſant & ne peuvent pas ſe renouveller quand la ſource eſt ſur ſes fins.

La cauſe de la Peſte eſt toûjours la même, quoyque ſes effets varient comme ceux des autres maladies par rapport aux ſaiſons, au climat, au temperament & autres circonſtances. Celle des Fiévres malignes & des maladies populaires eſt preſque toûjours differente; la cauſe de la Peſte eſt animée, puiſqu'elle conſiſte dans une eſpéce d'inſectes, comme on eſpére de le prouver; celle des Fiévres malignes & des maladies populaires ne l'eſt pas. Les Fiévres putrides & les maladies populaires ont non ſeulement des cauſes d'une differente nature & inſerées dans des ſujets differents, mais encore elles ſont plus ou moins malignes : la Peſte l'eſt toûjours également en elle-même, & ſi elle fait plus ou moins de mortalité dans un tems que dans un autre, ce n'eſt pas à raiſon de ſa qualité; mais d'une plus grande ou moindre quantité de

venin. Les causes des Fiévres malignes & des maladies populaires sont tantôt plus étenduës, tantôt elles le sont moins : celles qui sont répanduës en plusieurs Provinces, & tout un Royaume, procédent d'un changement général des saisons, des alterations excessives de l'air, d'une sterilité, d'une disette, d'un grain vitié, à qui la Terre a refusé une bonne séve & le Soleil ses vivifiques rayons : mais ces maladies ne durent pas long-tems ; parce que les causes quelques générales qu'elles soient n'ont pas la puissance de se reproduire, ni de se perpétuer par elles-mêmes, ni par leurs effets, & si l'on voit renaître & regner dans un autre tems les maladies populaires, ce sera par une nouvelle cause & non pas par la même : Mais si la Peste revient & qu'elle afflige une Province ou un Royaume éloigné, cela dépend de la même cause qui y a été transportée par quelque vehicule sorti de la Ville, qui en avoit été infectée auparavant.

Il y a d'autres maladies d'une constitution épidémique moins générales & comme naturelles à certains pays, & dont les Habitans sont souvent affligés, qui viennent de la mauvaise constitution de l'air qu'ils respirent infecté par les vapeurs des cloaques, des marais, des étangs, des eaux croupissantes & corrompuës qu'ils boivent : dans d'autres lieux par les puantes exhalaisons qui s'élévent des fosses, des cavernes, des terres remuées

par la main des hommes, des tremblemens, des éboulemens & des abîmes procurés par des torrens d'eau ou de feux souterrains : toutes ces causes sont assez abondantes pour faire beaucoup de malades à la fois & assez puissantes pour interesser la santé de tous ceux qui sont à portée de leur action, sans que pour rendre raison de la multitude de leurs effets on soit obligé d'avoir recours à la regénération de leur cause.

On voit encore dans certains climats de ces sortes de maladies, dont les unes sont causées par les mutations extrêmes & le dérangement des saisons, qui regnent dans les Villes & à la campagne ; mais qui ne se font sentir qu'à des personnes mal constituées, doüées d'un temperament délicat, affoiblies par l'âge, ou par des excez ; & d'autres moins pernicieuses aux Habitans, qu'aux étrangers, qui dérivent de l'inegalité de l'air qui en Esté est chaud & brûlant pendant le jour, & froid & glacial pendant la nuit dans les plaines entourées, comme le Piémont, de hautes montagnes couvertes de nége, d'où par toutes les gorges quand le Soleil se couche, descendent autant de torrens qui remplissent l'Athmosphère de glaçons & de frimats, & inondent avec d'autant plus de rapidité le plat pays, que les chaleurs excessives du jour les contraignent de refouler vers leur source. C'est cette inégalité excessive du chaud & du froid

qui cauſe tant de Fiévres, de flux de ventre, de diſſenteries en Piémont, & en Italie, dans les Armées, & les troupes étrangeres qui n'y ſont pas accoûtumées, & qui ne prenent aucune précaution pour s'en deffendre.

Les cauſes des Fiévres malignes & des maladies populaires ſont originaires du pays où elles produiſent leurs effets, & ne paſſent aucunement dans d'autres ni voiſins ni éloignés. Celle de la Peſte eſt étrangére & vient du Lévant, d'où elle eſt aportée par des marchandiſes & ſe communique de Ville en Ville, dans les Provinces & les Royaumes étrangers & les plus éloignés, où elle fait autant de ravage & de mortalité que ſi le tranſport en avoit été fait de prés par une ſource immenſe & intariſſable, & une eſpece de déluge, ou d'Ocean qui ſe renouvelle dans tous les lieux, où cette même cauſe eſt portée.

La Peſte eſt commune au Lévant, elle ne l'eſt pas en Europe, & quoy qu'elle ſoit plus fréquente parmi les Lévantins, on ne doit pas douter qu'elle ne s'y forme & faſſe ſes progrez de la même maniére que dans ce continent, & ſi elle s'y perpétuë, c'eſt parce que la cauſe ne s'y éteint pas, & qu'elle s'y renouvelle plus ſouvent ; qu'on ne prend aucun ſoin pour la combattre dans ſon principe, ni dans ſes progrez ; & qu'une Nation infidéle qui croit à la prédeſtination des choſes naturelles mépriſe toutes ſortes de précautions,

ce qui eſt d'autant plus probable qu'avec les ſoins qu'on prend dans les Eſtats les mieux policés, où elle a été transferée, on a bien de la peine de s'en garantir & de la faire ceſſer. Il ſe peut bien faire auſſi que l'Orient n'eſt pas abſolument exempt des maladies populaires, que l'on confond peut-être là, comme quelques-uns ici avec la Peſte. Peut-être auſſi qu'il n'y a aucune région au monde qui ne ſoit ſujette & expoſée à l'action de quelqu'une des cauſes générales, dont on ne peut aiſément ſe défendre, mais il n'en eſt pas de même de la cauſe de la Peſte, elle ne ſe communique qu'à ceux qui veulent bien s'y expoſer, & qui commercent avec les perſonnes & les choſes infectées, & ſi l'on ne peut éviter ni ſe mettre abſolument en défenſe contre les cauſes générales, leur action n'eſt pas auſſi ni ſi dangereuſe, ni ſi meurtriere que celle de la Peſte, qui fait preſque autant de victimes que de malades, & porte ſes coups mortels autant ſur les plus robuſtes, que ſur les Valetudinaires; ſur ceux qui ſe portent bien, que ſur ceux qui ne joüiſſent que d'une ſanté chancellante : au lieu que les cauſes générales n'agiſſent principalement que ſur les plus foibles & les plus délicats ou mal conſtitués, & que ceux qui ſont d'un bon temperament étant ſecourus à propos reprennent la ſanté, ce qui n'arrive que tres-rarement aux peſtiferés, dont il en échape peu.

La cauſe de la Peſte produit ſes effets immédiatement dans le ſang ; elle en ſappe le tiſſu, détruit l'ordre, l'arrangement, les proportions & les raports, que les principes, qui en compoſent la maſſe, ont entre eux dans leur union & leur juſte mélange, intereſſe en un mot toutes les fonctions de l'œconomie animale ; il ſe fait d'un côté une fonte & une diſſolution, de l'autre une aſſemblage incongru & une eſpece de coagulation ; de ſorte que les fluides déſunis & confondus pêle mêle privés de cette admirable combinaiſon, qui de pluſieurs parties de differente nature & de principes divers en fait un tout ſymmétrique & homogéne, ne ſont plus en état de ſuivre avec liberté les Loix du mouvement de circulation, ni ſuſceptibles de celui de fermentation, qui tend à l'exaltation de leurs principes & à leur perfection : deux mouvemens eſſentiels d'où dépendent abſolument la ſanté & la vie.

La Peſte conſiſte dans un venin ſubtil & inviſible que l'on a comparé à raiſon de ſes effets à l'arſenic & aux autres poiſons corroſifs, & qu'on peut comparer avec plus de juſtice au venin de certains animaux, dont on voit des ſuites ſi funeſtes & ſi étranges. Les premiers effets au contraire des cauſes des Fiévres malignes & des maladies populaires ſe remarquent dans les premieres voyes, dans les défauts des operations de l'Eſtomac & des

digeſtions, & conſiſtent dans un apareil de crudités & de pourritures ſenſible, formé dans les entrailles en conſequence de quelqu'une des cauſes exterieures & générales, lequel ne s'inſinuë pas tout d'un coup des prémieres voïes dans les veines, comme le venin de la Peſte, qui ne laiſſe aucun veſtige de matiére aprés lui : Cet apareil ne dévient pas même liquide & coulant dans un ſeul jour, & n'eſt pas en état d'enfiler tout à coup la route des vaiſſeaux lactés : il faut de la part du produit un dégagement, une fermentation, une fonte ; & quelquefois même de la part du malade quelque exercice immoderé, quelque mouvement violent, ou forte paſſion qui concourent à la préparation & à l'attenuation de ces amas de crudités & d'indigeſtions, & les prémieres décharges ne ſont bien ſouvent ſuivies des ſecondes, que vingt-quatre heures aprés, ſur tout dans le commencement de ces maladies, où l'on obſerve les mêmes intervalles, que dans les Fiévres intermittentes.

Par toutes les differences que l'on vient de remarquer ſuccintement entre la cauſe de la Peſte & celle des Fiévres malignes, il ſemble qu'on n'a pas raiſon de confondre celle-ci avec les autres : ce qui paroîtra encore plus clairement par la ſuite.

Aprés avoir examiné ſans entrer dans une recherche exacte la nature de la Peſte & des

Fiévres malignes d'une conſtitution épidémique par raport à leurs cauſes pour en faire voir la difference, il s'agit à préſent de faire obſerver celle qui ſe trouve entre leurs effets raportés chacun à leur propre cauſe.

La premiere & principale difference qu'on remarque dans les maladies épidémiques par raports à leurs effets, conſiſte en ce que les unes ſont contagieuſes & les autres ne le ſont pas : la Peſte eſt une maladie contagieuſe & épidémique tout enſemble : contagieuſe par ſa cauſe & nullement par ſes effets ; parceque quelque petite & limitée qu'en ſoit la ſource, elle a la faculté de ſe multiplier par elle-même, & produire par conſequent un grand nombre d'effets tout à la fois, par leſquels elle eſt auſſi épidémique. Les Fiévres malignes & les maladies populaires ſont épidémiques à la verité, mais jamais contagieuſes ; parce que la cauſe en eſt vaſte par elle-même, étenduë générale & commune, & qu'elle peut par conſequent produire beaucoup d'effets ſans le ſecours d'aucune contagion & ſans qu'elle ſe reproduiſe.

Il y a peu d'accidens à la verité de tous ceux que vous raportés, Meſſieurs, & que tant de Médecins qui ont ſervi les peſtiferés ont pris le ſoin de détailler, qui n'accompagnent les Fiévres malignes, non ſeulement les épidémiques, mais encore celles qui ſont particuliéres, dont on voit en tout tems quelques

exemples dans les Villes, la Campagne, & les Armées ; il ne s'ensuit pas néanmoins & l'on n'a certainement aucune preuve convaincante que ces Fiévres se communiquent comme la Peste, dont la Contagion fait le prémier & principal attribut. Quelques funestes en effet qu'ayent été toutes les Fiévres malignes & les autres maladies épidémiques, dont nous avons l'experience ou les Relations fidéles, on n'a jamais observé qu'elles se soient communiquées, ni qu'on ait pris aucune précaution pour s'en garantir, on n'a pas vû non plus tant de morts subites, ni en même tems une si prompte & si nombreuse mortalité que dans la Peste. Il y a beaucoup à la verité d'accidens & de symptomes semblables, où si l'on veut les mêmes dans l'un & l'autre cas : mais il suffit qu'il y en ait en particulier de si considerables, propres, naturels & inséparables de la Peste, pour qu'on ne doive pas la confondre avec les Fiévres malignes & les autres maladies épidémiques. Les Charbons & les Bubons en confirment bien le caractere quand ils sont joint aux autres Symptomes de la Peste; mais ils ne l'établissent pas par eux-mêmes; car on en voit souvent indépendamment de tout soupçon de cause de Peste & même de maladie épidémique, qui arrivent & se forment comme la cangrène, les abcez & les autres tumeurs par le seul vice interieur du Sang, & des fluides du Corps humain, & ne se communiquent pas.

On ne ſait que trop que la Peſte a la proprieté de ſe communiquer, vôtre Relation, Meſſieurs, au ſujet du Forçat retourné dans ſa Province en Gevaudan ſuffiroit pour en convaincre, quand on en auroit pas une infinité d'autres preuves de tous les tems. Il ne faut que lire les hiſtoires, on y trouvera les faits raportés par pluſieurs fidéles & graves, Auteurs au témoignage deſquels on ne ſauroit refuſer d'ajoûter foy, d'autant qu'ils en ont été comme vous, Meſſieurs, les témoins oculaires. Nous en avons des preuves autentiques dans la Provence & le Gevaudan, où elle a été transferée, quoyque ces deux Provinces ne ſe touchent pas: ce qui prouve que la Peſte ſe communique, & qu'elle ſe communique de loin, & d'une Province à une autre ſans intereſſer tout le pays qui les ſepare, ſans qu'il y ait quelque convenance entre les Habitans de l'une & de l'autre, ni entre l'air qu'ils reſpirent, ou les alimens dont ils ſe nourriſſent & quand elle ſe communique de prés, la communication ne s'en fait pas par une aplication immediate du malade au ſain, comme dans les maux ſimplement contagieux;& ce qu'il y a encore de plus ſingulier, qui met une tres-grande difference entre les maladies épidémiques & la Peſte, c'eſt qu'elle ſe communique non ſeulement d'homme à homme & de malade, ſi l'on veut à celui qui ne l'eſt pas; mais encore par les

Marchandiſes, Hardes, Linges & autres meubles. J'ajoûte bien plus, qu'on a des preuves certaines & inconteſtables de cette derniere maniére de communication, & qu'on n'en a pas pour celle qu'on croit ſe faire des perſonnes malades à d'autres qui ſont en ſanté.

On ne ſauroit douter quelque raiſon (qu'on puiſſe alleguer) que la Peſte qui regne aujourd'hui en Provence, & qui s'eſt étenduë ailleurs n'ait été introduite en France par le Vaiſſeau, qui arriva du Levant à Marſeille l'année 1720. & par les Marchandiſes qu'il aportoit; & ſi elle s'eſt communiquée en cette Ville, ce n'eſt pas par des malades de l'équipage, mais par les Marchandiſes ſeules & les paquotilles, que les matelots & les mariniers ont tranſportées chez eux; delà elle n'a paſſé dans quelques autres Villes de Provence, que par des effets tirés de Marſeille, & de celles-là aux autres que par des Marchandiſes furtivement inſinuées. C'eſt de cette maniére qu'elle a traverſé le Rhône avec le forçat du Gevaudan, qui a éludé toute la vigilance des gardes. La Ville d'Avignon, qui s'étoit conſervée plus d'un an au milieu du peril a ſuccombé enfin aux funeſtes effets de la maladie de ſes voiſins, & n'a pû reſiſter d'avantage aux ruſes preſque inſurmontables d'un ſi ſubtil ennemi conduit par la cupidité. Les autres Villes du Venaiſſin, & la principauté d'O-

range ont éprouvé le même ſort par les mêmes moyens, & toûjours par des marchandiſes de contrebande furtivement introduites dans tous les endroits où elle s'eſt gliſſée; & s'il tombe des malades, s'il meurt dans les infirmeries & dans les Villes infectées tant de perſonnes qui viſitent, aprochent, touchent, ſervent & pancent les peſtiferés, on n'aura pas plus de raiſon de décider ſi la communication de la maladie leur aura été faite par le corps des malades, plûtôt que par les meubles qui les environnent & les lits qui leur ſervent. Cette conjecture peut être aprofondie par ceux qui ſont en place & à portée de faire des obſervations, & ſera je penſe aſſés prouvée dans la ſuite. Quoy qu'il en ſoit il paroit qu'il y a grande préſomption pour hazarder ce ſentiment, en ce qu'on eſt convaincu par bien des faits de notorieté publique, que la Peſte d'aujourd'huy, ſans rien emprunter des Hiſtoires des Siécles paſſés, ſe communique par des Hardes & des Marchandiſes; les portefaix qui les premiers toucherent aux bâles du Vaiſſeau fatal en ont été les prémieres victimes, & cette obſervation ſera miſe à la tête de celles qu'on a faites aprés, & qu'on fera dans la ſuite pour confirmer cette opinion.

Les prodigieux & terribles effets & les progrez immenſes qui ſuivent cette communication comparés avec la modicité de la cauſe,

la petite quantité du venin, le petit volume des ſujets qui le contiennent ſont encore plus ſurprenans, que la communication même. Les Hiſtoires nous fourniſſent ſur cela tant d'exemples ſi extraordinaires qu'on auroit de la peine à les croire, s'ils n'étoient raportés par les Auteurs mêmes qui en ont été les témoins. Mais ſans avoir recours aux Relations des tems paſſés, que quelques-uns revoquent en doute; quoy qu'elles ne ſoient pas apparemment moins certaines que celles qu'on pourra faire ſur la Peſte d'aujourd'hui, & dont la poſterité aura autant de raiſon de douter, qu'on le fait à preſent à l'égard de nos devanciers, tenons nous-en aux faits bien averés que nous avons, des Provinces affligées de ce tems. L'on n'ignore pas que la Ville de Marſeille n'ait reçû ce funeſte venin par les Paquotilles, que les Mariniers ont tirés du Vaiſſeaux, & qu'ils ont portés dans leurs Maiſons & répanduës dans les differens quartiers de la Ville; que celle d'Apt en a été infectée par une toile peinte cachée dans une citrouille & introduite furtivement dans la Ville; que celle de Taraſcon a reçû la Peſte de quelques meubles aportés avec des poiſſons de Martegues; Aix, Arles & les autres Villes de Provence, n'ont été ſurpriſes de la Contagion, ſans entrer dans un plus grand détail, que par des meubles, des hardes & des Marchandiſes inſinuées furtivement & autres ſemblables effets, qui à rai-

ſon du peu de volume ont échapé à la vigilance des gardes & des Commiſſaires de ſanté, qui n'auroient pas été aſsès imprudens, que de donner entrée à des malades. Le forçat qui l'a portée de Marſeille en Gevaudan avec quelques hardes, & ce que vous ajoûtés, Meſſieurs, touchant la maniere dont elle s'eſt communiquée de Correjac à la Canourgue, du progrez qu'elle a fait, & comment elle a paſſé d'une Ville à une autre, prouve bien que la communication s'en eſt faite par de petits ſujets, & l'on eſt convaincu, ſoit que la Peſte ceſſe, ou qu'elle continuë d'exercer ſa tyrannie dans une Ville, que des hardes ou quelque effet de cette nature, & de peu de conſequence par raport au volume, qui en ſortiront & ſeront transferées dans une autre, y porteront ce venin qui n'y ſera pas moins de ravage qu'il en a fait dans celle dont il ſera ſorti; Et ce qu'il y a de plus étonnant & de plus prodigieux, c'eſt qu'un Balot de Marchandiſe, un bien moindre paquet caché depuis pluſieurs années, étant ouvert répand à l'inſtant comme une autre boëte de Pandore, une infinité de maux & de mortalité ſur la terre; pour le dire en un mot, aucun lieu, ni Ville, ni Village tant de Provence, que de Gevaudan n'ont été infectés de la Peſte par cette quantité de Marchandiſes, que l'on porte ordinairement aux Foires de toute part des Provinces voiſines & quelquefois des Pays

étrangers, & quand toutes celles qui étoient contenuës dans le Vaisseau fatal auroient été distribuées dans l'une & l'autre Province, le nombre des effets du Venin seroit encore bien au dessus de toutes ces causes, quelque division qui en eut été faite. Tous ces faits & bien d'autres que l'on pourra aprendre dans la suite doivent persuader, que non seulement la Peste se communique par des meubles & des Marchandises; mais encore, qu'un trés petit sujet peut la communiquer, la transferer de Ville en Ville, & dans une ou plusieurs Provinces, & que par tout la Communication s'en est faite par des Meubles ou des Marchandises, & nullement par la voye des malades dont on ait jusqu'à present quelque espece de preuve.

Pour être persuadé de la modicité & de la petite quantité du venin, il n'y a qu'à faire attention aux sujets où il est retenu, & dans lesquels il a été porté; On ne pourra pas croire, que dans aucun il y ait eu une source qui puisse répondre au nombre de ses effets; & à ses progrez dans l'une & l'autre Province, où une nombreuse armée d'ennemis les plus cruels n'auroit jamais fait mourir tant de personnes. On seroit encore bien plus convaincu de ce fait si l'on vouloit ajoûter foy aux Histoires, & aux Relations des tems passés qui ne sont pas toutes incertaines, on verroit que de bien plus petits sujets, que ceux dont on

vient de faire mention ont porté la Peste dans des Estats qu'ils ont entiérement desolés : Celle de la derniere Peste qui affligea cette Ville de Lyon en 1628. n'est pas fabuleuse ; ce mal y fut porté par des haillons qui le firent éclater en même tems dans deux Cantons fort éloignés l'un au centre de la Ville, & l'autre dans une des extremités.

Si l'on ajoûte que ce venin ne peut se communiquer sans se répandre dans les airs ; que pour se répandre il faut qu'il se divise ; qu'il doit même se diviser pour se communiquer à plusieurs personnes à la fois, qu'enfin au lieu de perdre de sa vertu & de ses forces à mésure qu'il s'étend & se divise, il en acquiert de nouvelles, & sa vivacité augmente dans une seconde Province comme dans la prémiere d'où il aura été transporté depuis peu, de même qu'aprés plusieurs années. Voilà autant de prodiges, qui bien examinés sans prévention ne sauroient dépendre d'une cause qui n'a pas la faculté de se multiplier & de se regénerer, & je pense qu'on ne sauroit disconvenir sans faire violence à sa raison qu'il n'est pas possible d'expliquer tous ces effets, & principalement les progrez & le renouvellement de la Peste „ par une cause inanimée. Il faut necessairement suposer quelque sorte de petits insectes invisibles à la vérité, mais assés réconnus par leurs multiplications successives, ou leurs productions, dont chaque

produit en particulier a autant de puissance que le principe d'où il est issu : proprieté qui n'apartient qu'aux substances animées, car si un grain de sel par exemple étoit divisé en cent mille parties, personne ne se persuadera, que chacune des parties ait autant de puissance que le grain de sel tout entier; on aura encore bien plus de peine à comprendre que chacune des parties divisées & subdivisées puisse acquerir à proportion qu'elle sera divisée, de nouvelles forces & plus d'action par consequent.

Il ne faut pas s'imaginer, que si le venin de la Peste se communique par le moyen de l'air, que ce soit en lui communiquant sa funeste qualité qu'il en vitie la nature, qu'il le corrompe & le change à la maniére des lévains en une substance sémblable à lui-même; si cela étoit un air infecté & dévenu venin pourroit à son tour infecter celui qui le joint; celui-cy un autre, le mal seroit bien-tôt général, & le genre humain détruit. Une preuve incontestable que l'air même où la Peste regne n'est pas infect & changé en venin, c'est que plusieurs personnes le respirent sans en être contaminées, & qu'ils y a plusieurs citoyens dans une Ville où la Peste a fait de terribles ravages, & même des Communautés entieres qui en ont été préservées en se tenant fermées dans leurs maisons & dans leurs Monasteres, & en ne recevant rien de dehors sans les précautions necessaires.

Or ſi le venin de la Peſte n'agit pas ſur l'air comme levain, qu'il n'imprime pas à cette ſubſtance ſon caractére, & ſes pernicieuſes qualités, & ne la transforme pas en un venin ſemblable à lui-même, on a raiſon de penſer que s'il ne peut néanmoins ſe communiquer ſans ſon entremiſe, il doit perdre de ſa puiſſance & diminuer de ſa vertu, & de ſa vivacité à méſure qu'il s'y répand & s'y diſtribuë ; d'où l'on doit inferer, ce me ſemble, que ſi une légere portion de ce venin transferée dans une Ville, eſt capable d'infecter un grand nombre de perſonnes, une populace toute entiére preſque tout en même tems, on ſera obligé de tomber d'accord, que comme une ſi abondante communication, & une ſi prodigieuſe propagation ne peut ſe faire par l'air même infecté à la façon des levains ; mais ſeulement par le venin lui-même répandu dans l'air, ce qui ne peut arriver ſans une extrême diviſion : le venin doit perdre toûjours de plus en plus de ſa force & de ſa vertu, ce qui eſt pourtant totalement contraire à l'experience, ainſi on ne peut ſe diſpenſer de convenir que pour rendre raiſon non ſeulement de ſes progrez, mais encore de ſa vivacité qui va toûjours en augmentant, il ne faille ſupoſer comme on l'a déja fait une cauſe animée, & quelque ſorte d'inſectes ailés qui ne donnent pas beaucoup de priſe à l'air pour les tranſporter bien loin, & qui peuvent être nourris & con-

ſervez long-temps, ſinon eux, du moins leurs générations par des Meubles, & des Marchandiſes, leſquelles par ce moyen les porteront dans les Villes & les Provinces, tant éloignées que voiſines où elles pourront ſe multiplier, & par conſequent fournir à l'air des eſſains, dont chaque individu ; quoique ſéparé des autres conſervera toute ſa puiſſance & ne perdra rien de ſa vertu naturelle. Par cette conjecture, qui par ſa ſimplicité porte le caractere de la vraiſemblance plus que toutes les autres, dont juſqu'à preſent on ait fait part au public, on explique tres-naturellement les plus grandes difficultés qui ſe preſentent à l'égard de la nature de la Peſte, de ſes progrez & de ſes terribles effets, avec ce qu'il y a encore de plus ſingulier, & de plus extraordinaire touchant ſon renouvellement & ſa reſurrection, s'il eſt permis de parler ainſi, par un néant preſque de reſte de cauſe enſéveli pluſieurs années de ſuite.

Ce dernier Phœnoméne établit bien ce qu'on a cy-devant avancé, que la cauſe de la Peſte eſt limitée & que ſes effets ſont lents & peu fréquens au commencement & avant qu'elle ſe ſoit multipliée ; mais que pour expliquer ceux qu'elle produit par ſucceſſion de tems & les progrez qu'elle fait, il faut neceſſairement convenir qu'elle ſe multiplie par elle-même, & non pas dans ſes effets comme les poiſons, les levains & toutes les cauſes des maux Contagieux qui ne ſont pas épidémiques.

Mais on dira qu'il n'eſt pas neceſſaire que le levain de la Peſte agiſſe ſur l'air & qu'il lui imprime ſon caractere, qu'il ſuffit qu'il lui ſerve de vehicule pour le porter dans le corps des hommes, où il trouvera des matiéres ſuſceptibles de ſon impreſſion, & ſur leſquelles il exercera ſans obſtacle ſon action & convertira le ſang, comme font les autres levains en une ſubſtance ſemblable à lui-même, & de même nature; qu'une perſonne ainſi infectée infectera enſuite le ſang d'un autre, ou par ſon ſoufle, ou par la matiére de l'inſenſible tranſpiration & des ſueurs ou de quelqu'unes des eruptions formées ſur la ſurface de ſon corps; celui-cy en infectera d'autres à ſon tour, & ainſi ſucceſſivement la Peſte ſe répandra des uns aux autres dans une Ville, & une Province par ſes effets morbifiques & non pas par ſa cauſe.

Il eſt vrai qu'on ne ſçauroit douter que l'air ne ſerve de vehicule au venin de la Peſte; puiſque la communication n'en ſauroit être faite ſans ſon entremiſe, comme il a été prouvé, & c'eſt parce qu'il ſe répand dans l'air qui eſt un milieu vaſte & commun, & un élément abſolument neceſſaire à l'entretien de la vie des hommes & des animaux, qu'il infecte pluſieurs perſonnes à la fois, & que la Peſte eſt une maladie épidémique. Une cauſe qui demeurera inhérante à quelque corps particulier, renfermée dans quelque

ſujet

ſujet & dans quelque lieu en repos ne produira des effets que dans le ſujet où elle reſide, & ſi le venin de la Peſte ne ſe diſtribuoit pas dans l'air, il ne pourroit jamais faire beaucoup de malades, & ne cauſeroit pas par conſequent une maladie épidémique.

C'eſt auſſi parce que le venin de la Peſte ſe répand dans l'air qui n'eſt pas ſuſceptible de ſon action, que la Peſte eſt contagieuſe par ſa cauſe & non pas par ſes effets, comme les maux contagieux & non épidémiques, qui ſe communiquent par une aplication immediate, & ſans l'interpoſition de l'air.

On ne ſçauroit encore douter que le venin de la Peſte n'agiſſe ſur le ſang, qu'il n'éteigne les principes de la vie ; mais il ne s'enſuit pas, qu'il le change comme font les levains en une ſubſtance de ſa nature, & que ce qui émanera du corps d'un peſtiferé par le ſoufle, & l'habitude du corps convertiſſe le ſang d'une autre perſonne qui s'en aprochera en un pareil venin : & puiſque cette communication ſe fera par le moyen de l'air, dans lequel toutes ſortes de levains ſalins ou non, & tout corps inanimé ſouffrent de grandes altérations, & en ſe diviſant, ſe ſubdiviſant ſans ceſſe perdent toûjours de plus en plus de leur force, & de leur vertu à proportion qu'ils s'étendent; il paroit qu'aprés avoir été tant de fois diviſés dans une certaine étenduë d'air, où ils ſe ſeroient répandus, & où ils ne ſe regenérent

point, ce qui en pourroit parvenir dans la masse du sang de ceux qui le respirent, consisteroit en peu, & que ce qu'en recevroient les personnes plus éloignées du foyer se reduiroit à rien. Et comme l'action d'un levain est toûjours proportionnée à sa quantité, de même que celle des poisons; on doit inferer qu'une si petite quantité de venin ne sçauroit changer tout à coup toute la masse du sang, la transformer en une substance semblable à lui-même & procurer la mort. Cinq ou six grains d'Arsenic, quelque légére dose de la poudre des mouches cantarides ne font pas mourir, le venin de la vipére ne tuë pas toûjours, non plus que les autres venins des animaux, dont on a fait tant d'experiences qui prouvent que leur action est toûjours proportionnée à leur quantité. D'ailleurs les uns, ni les autres n'exercent leur action que par une aplication immediate, & nullement par l'entremise de l'air: un homme empoisonné ne communique pas l'effet de son poison à un autre, ni par son haleine, ni par la matiére qui exhale de son corps de quelque nature que puisse être le poison qui lui a été donné; il n'y auroit que le Basilic, s'il en falloit croire à son histoire, qui fût capable de produire de tels effets. Il en est des levains comme des poisons; quoique leur action soit plus étenduë, & qu'ils puissent même se perpetuer, comme on en voit des exemples dans le

virus de la vérole, elle n'eſt pas néanmoins à beaucoup prés ſi prompte cette action que celle des venins, ſur tout de celui de la Peſte qui cauſe tant de morts ſubites; quoiqu'il deût être bien plus lent dans ſes opérations, s'il conſiſtoit dans quelque ſujet inanimé; puiſqu'il s'affoibliroit neceſſairement en ſe repandant dans l'air & traverſant bien des parties du corps de l'homme avant de parvenir & de s'inſinuer dans ſes vénes. Les poiſons & les levains doivent être mis dans la Catégorie des maux contagieux, qui ne ſont point épidémiques; parce qu'ils n'operent que par une application immediate; que la cauſe en eſt limitée, trés-modique & qu'elle ne peut ſe multiplier par elle-même; mais ſeulement par ſes effets comme la vérole, la rage & la gale. Et d'autant qu'un effet n'en peut produire qu'un à la fois, le mal ne fera jamais autant de progrez que les maladies épidémiques, & dés qu'il ſera neceſſaire que ces poiſons, ces levains ſe répandent dans l'air pour avoir la faculté d'operer leurs effets, alors à force de s'y diviſer ils ſeront bien-tôt aneantis: ainſi qu'on l'experimente de l'odeur d'un grain de Muſc repanduë dans l'air d'une chambre, & des atomes qui s'élevent des fleurs au printems, laquelle paſſe bien-tôt & ne s'étend que dans le voiſinage: au lieu que la cauſe des maladies contagieuſes épidémiques eſt tranſportée dans des Pays fort éloignés, &

par des Marchandiſes, qui ne ſont pas ſuſceptibles de l'action du venin qu'elles renferment, ſans que les Provinces par où elles paſſent en reſſentent les effets ; quoyque le venin ne perde rien de ſa force & qu'il en aquiére plûtôt de nouvelles : ce qui fait connoître que le venin de la Peſte eſt d'une nature bien differente des levains & de toutes les ſortes de venins & de poiſons qui conſiſtent en des ſujets inanimés, puiſqu'il ne perd rien de ſa puiſſance, ni retenu dans des envelopes, ni repandu & diſtribué dans les airs ; que s'il ſe multiplie, ce n'eſt pas par la diviſion de ſes parties ; mais par la multiplication de ſon eſpece, & par conſequent c'eſt par lui-même qu'il ſe multiplie & non pas par ſes effets.

On repliquera ſans doute que ce venin ne ſçauroit agir que quand il eſt mis en liberté, & qu'il trouve des ſujets ſuſceptibles de ſon action : j'en demeure d'accord. Je ne penſe pas cependant qu'aucune experience, ni preuve ſur ce fait nous ait convaincu qu'un homme qui aura eu la Peſte, paſſant quelques années où ſi l'on veut ſeulement quelques mois, où ſemaines aprés, dans ſa Ville ou quelque autre part, quoiqu'on veuille ſuppoſer que le venin de la Peſte ait changé ſon ſang en un autre venin de ſemblable nature, puiſſe communiquer la Peſte, ainſi qu'une Bâle de Marchandiſes que l'on ouvre

& que l'on déplie. Il eſt vray que ſi ce venin peut ſe conſerver long-tems dans un balot de Marchandiſes, ou quelque meuble, il doit demeurer autant de tems dans le corps d'un homme où il eſt entré, & que cet homme doit encore communiquer le venin qu'il a reçû dans ſon corps, avec bien plus de raiſon que la Marchandiſe qui le contient; parce qu'il en a reſſenti les effets, & que la Marchandiſe n'en eſt pas ſuſceptible: Mais ſupoſé que le fait fût certain, la Peſte ne ſeroit plus une maladie étrangere, elle regneroit par tout; parce qu'il ſe trouveroit toûjours quelqu'un qui communiqueroit le venin qu'il a reçû, elle ſe perpetueroit en Europe comme en Orient; elle ſeroit bien contagieuſe; mais non jamais épidémique non plus que la verole & la rage, & les autres maux ſimplement Contagieux, & quand elle ſe communiqueroit comme eux par ſes effets, ce ne ſeroit pas toûjours par un contat immediat, & de partie à partie d'un corps malade à celui qui ne l'eſt pas; & l'air même qui lui ſerviroit de vehicule feroit obſtacle, ainſi qu'il a été obſervé, à la propagation de ſes effets, qui ſeroient par cette raiſon moins fréquens, & par là à ſes progrez qui ſeroient plus difficiles; Mais ſi l'on a des preuves inconteſtables que la communication du venin de la Peſte ſe fait, indépendemment de tout malade, par des Marchandiſes & des meubles, qu'on ne ſçau-

roit croire être ſuſceptibles de ſon impreſſion ni de maladie, ce ne ſera pas par les effets produits dans ces meubles & ces Marchandiſes, que la Peſte ſe communiquera : ſi ce n'eſt pas par ſes effets ; il faut donc que ce ſoit par ſa cauſe même que s'en faſſe la communication ; & quoyque l'homme ou ſon ſang ſoit un ſujet capable des effets de ſa puiſſance & de ſon action, on ne peut pas cependant inferer que la communication qui ſe fera de la part du malade derive de ſon Sang ou de quelqu'un des effets, que le venin peſtilentiel aura produit dans ſon corps. Il y a bien plus de raiſon de croire que c'eſt de la part de ſes nippes ou meubles, où ce venin s'attache comme dans les étoffes & les Marchandiſes, & que la communication ſe fait par tout de la même maniére dans les Villes, où la Peſte regne, comme dans les Provinces où elle eſt transferée, & toûjours par ſa cauſe, qui peut ſe multiplier & nullement par ſes effets, qui n'en ſçauroient produire ſucceſſivement qu'un aprés l'autre : & d'autant que la Peſte eſt une maladie épidémique ſuivie d'un nombre prodigieux de malades, ſi ces effets ne peuvent pas ſe multiplier les uns par les autres, il faut neceſſairement qu'ils ſoient multipliés par leur cauſe, & que ce ſoit par ſa cauſe que la Peſte eſt contagieuſe, & qu'elle ne ſoit épidémique que par les effets multipliés par la cauſe ; car ſi elle étoit contagieuſe par ſes effets

elle ne pourroit jamais être épidémique , & ne differeroit aucunement des maux simplement contagieux : par où il paroit que l'épidémie n'est pas moins de l'essence de la Peste, que la Contagion. Deux ou trois personnes réellement malades de la Peste ne font pas une maladie épidémique , & l'on ne peut jamais décider de la nature de la Peste , que quand l'épidémie se joint à la Contagion. Les Fiévres malignes & les maladies populaires sont au contraire épidémiques par la nature de leur cause , qui à raison de son étenduë & des sujets ausquels elle est inserée, produit un grand nombre d'effets ou de malades , & la verole ; & la rage sont des maux contagieux non pas par leur cause qui ne peut pas se multiplier par elle-même ; mais seulement par ses effets ; Et parce qu'un effet n'en peut produire qu'un à la fois , ces maux contagieux ne sçauroient devenir épidémiques. On ne voit pas aussi tout d'un coup une Ville , & une Province affligée de la vérole, ni de la rage : au lieu que la Peste qui a la proprieté & la puissance de se multiplier par sa cause, peut terrasser en peu de tems beaucoup de monde dans tous les lieux où elle sera portée, & produire par tout des effets étranges & funestes , sans qu'il soit necessaire qu'ils se reproduisent les uns par les autres , ni qu'ils se communiquent d'un individu à un autre individu , & c'est aussi dans ce seul sens qu'on

peut dire, quoique fort improprement, que la Peste n'est pas contagieuse. On diroit bien mieux, qu'elle ne se communique pas par ses effets, parce qu'il suffit qu'elle se communique par sa cause, & que toute maladie qui se communique, de quelque maniére que s'en fasse la communication, est toûjours contagieuse.

Il est de l'essence d'une maladie épidémique d'avoir une cause vaste, abondante & générale pour pouvoir produire dans une certaine étenduë de païs un grand nombre de malades en un même tems. Que si le principe & l'origine de cette cause ne consiste qu'en un petit fond & peu de matiére, il faut que cette cause se multiplie par elle-même, & non par les effets, qui ne peuvent pas produire, ainsi qu'il a été prouvé, une maladie épidemique. La cause de la Peste n'a pour l'ordinaire qu'une petite source trés-limitée, elle doit donc se multiplier pour qu'elle puisse se répandre dans toute l'étenduë d'une Ville, d'une Province, d'un Royaume, s'étendre & se communiquer à la faveur de l'air & d'un milieu commun, ou si elle souffre en sa substance une division comme on en doit convenir, à l'égard des levains & de toute cause inanimée, ses effets au lieu d'être multipliés doivent absolument diminuer à proportion qu'en s'étendant elle se divise: mais parce que tant s'en faut qu'ils di-

minuent, qu'au contraire ils augmentent : on a ce me ſemble une preuve certaine, que la cauſe de la Peſte ne peut pas conſiſter dans des atomes ſalins, dans des levains, ni autre ſujet de cette nature. Il n'y a que les animaux dont le genre peut ſe multiplier par des générations ſucceſſives, qui ſe renouvellent toûjours & ne finiſſent point tant qu'il reſte de l'eſpéce, dont deux individus, une couple de leurs œufs ou de leurs ſemences peuvent procréer des familles qui en produiront un grand nombre d'autres, toûjours de plus en plus multipliées à proportion que la race croîtra ; telle qu'on la remarque dans les inſectes, dont les génerations ſont innombrables, & d'autant plus fécondes & plus fréquentes, que les eſpéces n'ont qu'une vie d'une courte durée.

On comprendra facilement qu'une cauſe de cette nature, quoique repanduë & diſtribuée dans les airs ne perdra rien de ſa vertu & de ſa puiſſance ; que plus elle s'étendra plus ſes effets ſeront multipliés ; que pour limitée qu'elle ſoit en ſa ſource & ſon origine, elle peut néanmoins ſe multiplier bien vîte par elle-même, & par conſequent produire de grands & nombreux effets, ſans qu'ils ſe multiplient les uns par les autres. Les levains au contraire ne peuvent ni ſe conſerver dans l'air avec leur vertu, ni s'y diviſer ſans s'affoiblir & tomber à la fin dans le néant, &

quand il ſeroit vrai que la vérole, la lépre, la gale & d'autres maux ſeulement contagieux conſiſteroient dans des vermiſſeaux, comme on l'a conjecturé, ces ſortes de maux ne ſeroient point épidémiques; parce que la communication n'en ſeroit pas faite par l'entremiſe de l'air ou quelque moyen commun; cependant pour qu'une maladie ſoit épidémique ce n'eſt pas aſſés que la cauſe ſoit en elle-même abondante, ou qu'elle le devienne en ſe multipliant, il faut encore qu'elle ſoit diſtribuée & répanduë dans une certaine étenduë d'air, dans un milieu commun dans lequel les hommes comme dans leur élement, dont ils ne peuvent ſe paſſer, vivent & ſubſiſtent; ou qu'elle ſoit univerſellement inſerée dans les alimens dont ils ſe nourriſſent, en un mot qu'elle ſoit repartie & diſtribuée dans des ſujets communs & généraux, pour qu'elle puiſſe faire beaucoup de malades en même tems, autrement elle ne ſeroit pas épidémique.

Le tems que les levains de la vérole, & de la rage employent à ſe developer & à manifeſter leur action, contribuë beaucoup à confirmer la conjecture qu'on a déja faite autrefois, qu'ils conſiſtent en des vermiſſeaux & qu'il en eſt peut-être de même de la plûpart des autres levains. L'examen qu'on a fait avec le microſcope ſur le fluide qui ſert à la génération des animaux, ſur les teintures des bois, des écorces d'Arbres & ſur les plantes, perſuadent

que toute la nature fourmille de vers & d'insectes. Le levain de la vérole ne manifeste pas tout d'un coup son action, il demeure plus ou moins à donner des marques de son insinuation dans le sang, il commence à se declarer par certaines parties, & puis il se répand dans toute la masse des fluides. Le venin de la rage demeure quarante jours pour l'ordinaire à finir ses effets, & ce n'est qu'aprés cet espace de tems écoulé qu'elle paroit avec tous ses accidens; c'est dans ce tems-là que les malades deviennent hydrophobes, c'est-à-dire, qu'ils craignent l'eau & qu'ils ont une aversion insurmontable pour toute sorte de liquides; dont la raison est vraisemblablement que tout ce tems est necessaire pour que ces petits vers, que la salive de l'animal enragé à porté immédiatement dans le sang par la morseure, ou sans morseure si la communication s'en est faite simplement de salive à salive, ayent fait un assés grand nombre de générations pour occuper généralement toute la masse de la limphe, & de la serosité du sang de celui à qui le levain a été communiqué, & lui imprimer son caractére vénimeux; caractére si contraire à leur état naturel & si préjudiciable, que quelque ardente soif dont les malades soient tourmentés, ils ne peuvent ni voir, ni oüir parler de la boisson, & ont une horreur mortelle pour tout liquide: à raison peut-être des raports & des con-

venances que les liquides ont avec la limphe & la ſeroſité de leur ſang, dont ils ſentent de ſi extraordinaires effets, non ſeulement à la gorge, mais encore dans les entrailles & univerſellement dans tout le corps : d'où l'on peut conjecturer qu'il y a quelque rapport & affinité entre les levains & le venin de la Peſte : en ce qu'ils conſiſtent en des ſujets animés, & qu'ils conviennent enſemble dans le genre ; mais ils different par l'eſpéce : les vers ne peuvent ſubſiſter que dans les chairs ou dans quelqu'unes des humeurs du corps des animaux, où ils vivent, ſe conſervent, ſe multiplient & font leurs générations, & ils ne peuvent ſe communiquer que par une aplication de partie à partie & un contact immediat, & d'autant qu'ils ne ſe répandent ni dans l'air, ni dans aucun milieu commun, & qu'ils ne ſçauroient s'inſinuer dans le corps de pluſieurs perſonnes, ou d'animaux à la fois, il paroit qu'ils ne peuvent jamais être épidémiques. Les inſectes de la Peſte au contraire ne ſe tiennent que dans des laines, des cottons, des bourres, des meubles, des hardes, des étoffes, des marchandiſes & autres effets de cette nature, c'eſt là qu'ils ſe nourriſſent, qu'ils s'entretiennent, qu'ils ſubſiſtent & ſe multiplient par des générations nombreuſes, d'où ils ne peuvent enſuite ſe communiquer & s'inſinuer dans le corps des Hommes, ſans ſe répandre dans l'air, à la faveur

duquel comme d'un véhicule immenſe, ils peuvent être portés en même tems dans le corps de pluſieurs perſonnes dans tous les endroits où ils ſe ſeront répandus, & c'eſt par cette raiſon que la Peſte eſt une maladie épidémique : & de même que les vermiſſeaux de la vérole, & de la rage ne peuvent vivre & ſubſiſter que dans les chairs & les fluides des animaux; peut-être auſſi que les inſectes de la Peſte ne peuvent ſe conſerver & s'entretenir que dans des corps laneux & ſpongieux, & qu'étant inſinués dans les vénes, privés d'un air frais & nouveau, dont comme papillons ils peuvent moins ſe paſſer, que les vers, ils meurent bien-tôt ſuffoqués & noïés dans le ſang, qui les engluë comme le miel engluë les moucherons, & d'autres petits inſectes qui perdent bien-tôt la vie là où les vers la trouvent & l'entretiennent.

Mais quelqu'un dira que c'eſt ſans raiſon que l'on ſupoſe ces inſectes ailés; puiſqu'ils ſont inviſibles : Il eſt vrai que l'on ne les a pas encore peut-être ſeurement découverts & reconnus par les yeux, & qu'il y auroit de l'imprudence & de la témérité à les examiner avec le microſcope, ce n'eſt pas cependant ſans fondement qu'on leur attribuë des aîles; puiſqu'il faut qu'ils ſe répandent dans les airs pour ſe communiquer, ſans quoy ils ne pourroient jamais infecter que peu de perſonnes à la fois, & qu'une communication faite par aplication

immediate exclûroit l'épidémie. Quand ils seroient doués d'une vertu élastique qu'on remarque dans certains petits vers & insectes qui s'élancent, ils ne pourroient pas s'étendre bien loin, & faute d'être soûtenus quelques momens dans les airs ils retomberoient dans le moment, & il ne s'en feroit que trés-rarement une insinuation dans le corps des hommes, ni par les pores de l'habitude du corps, ni par la bouche, & les narines.

Il n'y a point d'ailleurs de maladie contagieuse qui se communique d'une semblable distance & de si loin que la Peste, la facilité & la promptitude avec laquelle la communication s'en fait, supose que la cause qui la produit doit avoir des aîles, ou quelque organe équivalent pour parcourir & traverser indépendemment du secours des vents une certaine étenduë d'air, quand elle ne seroit que d'un ou de deux pas. Parce que la Peste est épidémique par la multitude de ses effets, & contagieuse à raison de sa cause, on peut tirer encore une consequence qui paroît fort naturelle, & que l'experience confirme : que comme les maux contagieux qui ne sont pas épidémiques & qui ne sont contagieux que par leurs effets, peuvent subsister indépendemment de leur cause, & ne cesser qu'aprés tout effet fini, la Peste aussi qui est contagieuse à raison de sa cause, peut persevérer

& rénaitre, tous ſes effets éteints, ſi la cauſe n'eſt pas entiérement détruite. Elle a ceſſé par exemple à Marſeille & en d'autres Villes de Provence, elle eſt pourtant encore à la Ville d'Avignon & dans d'autres cantons voiſins; elle eſt dans le pays de Gevaudan, non ſeulement elle peut rénaitre dans toutes ces Villes, comme elle a fait autrefois jusqu'à trois repriſes pendant les dix années qu'elle dura dans cette Ville de Lyon, mais encore avec des marchandiſes, des meubles & tous autres éfets émanés de ces Provinces ſans avoir été purifiés, infecter des Villes de ce Royaume ou d'autres éloignés dés à preſent comme à l'avenir, en un mot dans le tems qu'on ouvrira la bâle où le venin ſera renfermé. Les Rélations & les experiences que l'on a ſur ce fait ne ſont pas toutes fauſſes. Le Forçat qui la portée avec ſon butin dans le Gevaudan n'en a été frapé & n'a infecté ſon parent, que quand il a ouvert ſon paquet. S'il l'eut gardé ſans l'ouvrir & le déplier, peut-être qu'il n'auroit pas plus communiqué la Peſte dans ſa Province, qu'il l'a fait en ſon chemin par tous les endroits où il a paſſé, ce qui ſemble prouver encore qu'il n'a pas communiqué la Contagion à ſon Couſin par lui-même, par ſa perſonne, ni aucun venin qui fût entré dans ſon corps; parce qu'il l'auroit dû communiquer également & même encore plûtôt aux perſonnes des lieux

par lesquels il a suivi sa route, où il a bû mangé & couché, & à tous ceux qui se seroient aprochés de lui & à qui il auroit parlé à la foire de Saint Clement, dans le Village de Saint Laurent ; tout au moins dans le moment que le venin étoit préparé, & prêt à sortir de son corps pour entrer dans celui de son cousin. De suposer que les autres n'auroient pas comme luy une disposition à recevoir le venin, c'est une suposition faite à plaisir & sans fondement, car si les enfans de ce cousin qui moururent bien-tôt aprés leur pere avoient eû cette prétenduë disposition à cause du sang de leur pere, la mere, qui ne leur survécut pas long-tems, n'étoit pas formée aparemment du même sang que son mari, & le fils du cousin du Forçat, qui s'en allat de la Canourgue à Correjac pour rendre ses derniers devoirs à son Pére, ne communiqua pas la Peste à son beaufrére par le venin qu'il eut reçû dans son corps, puisqu'il n'étoit point malade, c'est par son manteau qu'il lui rendit à son retour, que lui & toute sa famille furent infectés. Ce qui prouve invinciblement que la communication de la Peste n'a été faite de Correjac à la Canourgue, & qu'elle n'a été transportée de Provence dans le Gevaudan que par des hardes.

Quand tout ce qu'on vient d'exposer pour prouver que la Peste ne se multiplie pas par ses effets ne suffiroit pas, on en auroit encore

une preuve convaincante non ſeulement en ce que ſes éfets finis, elle renait & ſe reproduit, mais encore long-tems & pluſieurs années aprés avoir abſolument ceſſé, elle fait autant de ravage & de progrés, quand elle ſe renouvelle dans la même Province, ou dans les Pays étrangers, où elle eſt transferée, qu'elle en avoit fait auparavant. Ce qui ne ſeroit pas poſſible, ſi elle ſe communiquoit par ſes effets; parce qu'une fois tous ſes effets finis, il n'y auroit plus à craindre, on ſeroit en ſeureté contre ſes retours & hors de ſes inſultes; Cependant on la vû pluſieurs fois ceſſer & renaître aprés pluſieurs années de ceſſation ſans qu'il ſoit reſté aucun malade dans les Villes & les Provinces, où elle avoit regné. Si donc elle revient dans une Ville & une Province où elle avoit abſolument ceſſé, ou qu'elle faſſe dans un autre pays auquel elle aura été portée par quelque marchandiſe autant de maux & de ravage, qu'elle en avoit fait dans les lieux où elle avoit commencé, quoiqu'il n'y reſte plus aucun de ſes effets, on ſera contraint d'avouër, ce me ſemble, que la cauſe n'en a pas été radicalement éteinte & aneantie; & je ne penſe pas qu'on puiſſe s'opiniâtrer à ſoûtenir, eu égard à la modicité de la cauſe, & par là peut-être à ſon inſuffiſance, que c'eſt par ſes effets produits & multipliés les uns par les autres qu'on doit expliquer ſes re-

tours, & pour ce ſujet ce ſera inutilement qu'on employra l'exemple des maux contagieux & non épidémiques qui ſe conſervent, & peuvent même ſe perpetuer par leurs effets independemment de leur cauſe; parce qu'aprés la ceſſation du dernier de ces effets ils ne peuvent plus revenir, ſans une nouvelle cauſe, qui ſoit contractée par un vice extraordinaire du ſang, & par des alterations exceſſives des fluides du corps dans quelqu'un des animaux qui ſont ſujets à ces ſortes de maux, à la rage par exemple : Et pour lors ſi cet animal devient enragé, ce ne ſera plus par une ancienne cauſe, ni par ſes effets; mais par une cauſe nouvelle, qui ne peut pas ſe multiplier par elle-même. La Peſte peut renaître & ſe renouveller tous ſes effets finis, ſi la cauſe ſubſiſte quelque part, & pour petite qu'elle puiſſe être, elle peut ſe multiplier. Si au contraire la cauſe eſt une fois abſolument détruite, quand il reſteroit quelqu'un de ſes effets ſur le corps d'un malade, comme Charbons, Bubons, & autres accidens, il n'en faudroit pas craindre la communication, ni par conſequent les ſuites; parce que ce venin ne ſe communique pas par ſes effets & par application du corps d'un peſtiferé à un autre qui ne l'eſt pas, comme la vérole & la rage; mais par ſa cauſe même qui tant s'en faut qu'elle ſe communique aux ſujets par un contact immediat,

ne peut les infecter qu'aprés s'être répanduë dans l'air, qui lui sert de vehicule pour la porter, d'où l'on doit inferer que la Peste ne se communique pas par ses effets, mais par sa cause même ; d'autant que les effets d'une cause ne peuvênt être multipliés par eux mêmes s'il ne s'en fait immediatement & sans l'intervention d'aucun milieu, une aplication à des sujets susceptibles de leur impression, & que si elle se renouvelle quelque part, & que même elle se perpétuë dans le Levant, ce n'est pas par ses effets ; mais c'est toûjours par une portion de la même cause, cachée dans quelque sujet propre à la conserver & à l'entretenir, qu'elle se réveille aprés plusieurs années, & produit dans une Ville où elle a été transferée les mêmes effets qu'elle a produit ailleurs.

La rage peut se communiquer & s'étendre, la vérole se multiplier & se perpétuer sans le sécours de leur prémiére cause ; parce qu'il suffit qu'un effet qui contient la cause subsiste pour en produire un second, & ainsi successivement des uns aux autres ; mais les effets de la Peste n'en sçauroient faire de même : un pestiferé peut bien infecter un homme qui est en santé ; mais ce ne sera pas par une communication des effets que le venin à produit dans le corps du malade : Ce sera par la communication de l'espece de la cause qui l'aura infecté ; il ne lui commu-

niquera pas ni ſon Bubon, ni ſon Charbon, ni aucun des effets que la cauſe de la Peſte a produit en lui, & ſi celui à qui le mal a été communiqué reſſent les mêmes maux, qu'il ait les mêmes accidens, les mêmes Symptomes; c'eſt parce qu'une même eſpéce de cauſe doit néceſſairement produire les mêmes effets dans un corps, dont les humeurs, les fluides ſont à peu prés de la même nature; Car quand une fois la Peſte à ceſſé, qu'il n'y a plus de malades depuis pluſieurs années dans une Ville & une Province, il ne peut plus ſe faire aucune communication dans cette, Ville ni encore moins dans une Province étrangére par aucun des effets qu'elle aura produit autrefois: les ſujets manquent il n'y a plus de malades, plus de Charbons, plus de Bubons, ni playe, ni ulcére, ni abcés, plus d'exanthémes & de pourpre, plus de ſouffle contagieux; ni ſueurs, ni matiére d'inſenſible tranſpiration infectée, dont le venin puiſſe paſſer d'un corps malade dans celui d'un autre qui eſt en ſanté. Il faut revenir à une nouvelle cauſe: où la trouvera-t'on cette cauſe, ce ne ſera pas dans le corps guéris de la Peſte; mais dans leurs habits, dans des haillons, dans des meubles, qui n'auront pas été deſinfectés & purifiés dans les maiſons où la Peſte à été. On la trouvera ou dans les Marchandiſes tranſportées d'une Province affligée de la Peſte, dans celle qui

commence de l'être, ce ne sera pas par ces matiéres mêmes, par de semblables sujets que la Peste renaîtra, sujets ausquels trés certainement on ne sçauroit dire pour peu qu'on y veuille penser, & qu'on fasse usage de sa raison que la Peste à communiqué les effets de son venin, ou que par eux elle reprenne naissance, en soutenant que ces meubles & ces marchandises ont communiqué les impressions & les effets qu'elles ont reçûs du venin, aux hommes qui les ont maniées. Comment comprendra-t'on que la Peste puisse communiquer les effets de son venin à des sujets de cette nature, qui n'en sont aucunement susceptibles? S'ils ne le sont pas, comment pourront-ils communiquer ce qu'ils n'ont pas? on voit bien à present qu'il faut à la fin se rendre & nécessairement convenir que ce ne peut pas être par ses effets que la Peste se communique; mais que c'est par sa cause même indépendante de ses effets; parceque si les meubles & les marchandises ne sont pas susceptibles de l'impression de son venin, ils sont trés propres pour contenir & conserver sa cause, & qu'il n'est pas possible d'en expliquer la prémiere communication, par des effets qui n'existent pas, ni par consequent les progrez extraordinaires qui arrivent dans la suite, d'autant qu'un effet n'en peut produire qu'un autre à la fois, & il faut encore que cela se fasse par une aplica-

tion immediate des parties d'un corps à un autre, & quand on ſupoſeroit qu'elle ſe communique du moins par les effets qu'elle a produits dans un peſtiferé, cette Peſte au lieu d'être épidémique ne ſeroit que ſimplement contagieuſe, & ne pourroit pas faire plus de malades à la fois, que la vérole & la rage, & ce ne ſeroit plus une veritable Peſte; parce que l'épidémie n'eſt pas moins de l'eſſence de la Peſte que la contagion. Si la Peſte vient donc à ſe renouveller quelque part, on aura toûjours raiſon de conclûre que la cauſe n'en aura pas été radicalement éteinte, qu'il eſt reſté quelque portion de ce venin, quelques eſpeces de ces petits inſectes dans des meubles, des hardes, des bâles de marchandiſes d'étoffes, & autres matiéres de cette nature poreuſes & pleines de petites loges, hériſſées de poils, que l'on doit conſiderer comme autant de domiciles munis de Barrieres propres pour conſerver ces petits animaux pour les défendre contre l'injure du tems, & de tous les ennemis capables de nuire à leurs familles, & d'en interrompre les générations. C'eſt dans ces petites cellules formées par le tiſſû des étoffes, c'eſt dans ces poils, ces ſoyes, ces laines, ces bourres, ces cottons & autres effets de cette nature remplis de pores & de cavités, qu'ils ſe logent, qu'ils ſe nourriſſent & s'entretiennent comme font bien d'autres inſectes, qui

restent dans leurs nids, dans leurs ruches, leurs magazins, leurs fourmillieres qui leur servent de retraite, & ne sortent point de leurs retranchemens tant qu'ils trouvent dequoy y subsister, ou que l'on ne les en chasse pas, ou bien jusqu'à ce que quelque doux zephire, & une agréable chaleur les invite à les abandonner, quand ils trouvent des issues libres, & que certains alimens frais plus friands, plus substantiels & plus nourrissans que le leur, comme par exemple celui qui sort de nos corps & qui est répandu dans le tourbillon qui nous environne formé par l'air, le souffle & la matiére de l'insensible transpiration, laquelle à beaucoup de raport & de convenance avec le suc qui nourrit le poil des animaux, les attirent comme une espéce d'apas & d'élément plus convenable à leur nature, dans lequel ils errent, ils se joüent, se délectent & voltigent, & d'où ils s'insinuent ensuite dans le corps de ceux qui sont à leur portée par les pores de l'habitude, ou ce qui est plus probable, par la bouche & par les narines, au tems de l'inspiration avec l'air, qui les entraîne dans les poûmons. S'il est vrai que la prémiére communication du venin de la Peste, soit toûjours faite par des marchandises qui viennent du Lévant, aussi bien que celle qui se fait quand elle est transferée d'une Ville ou d'une Province en une autre, & que l'on n'ait

peut-être aucune preuve ni experience qu'elle se soit jamais faite par des malades ; ne doit-on pas inferer de là qu'elle se communique de même dans les Villes où elle regne aujourdhuy, & que ce n'est pas par les malades, mais par les meubles que cela se fait. C'est toûjours en effet par cette voye qu'elle se reveille & qu'elle prend de nouvelles forces aprés quelque ralentissement, & s'il tombe tout à coup beaucoup de malades, il faut en chercher la cause dans les Assemblées & les fréquentations, dans les meubles, & les hardes des maisons infectées, que l'on achepte, où que l'on vole & nullement dans les malades ; car tous ceux qui le deviennent ne vont pas les voir chez eux, ni dans les infirmeries, ne servent pas les pestiferés & ne s'aprochent pas d'eux : Or si la Peste ne se communique pas à raison de ses effets comme on l'a, s'il semble, suffisamment prouvé, & qu'elle se communique seulement par sa cause multipliée par elle-même, par ces petits insectes & leurs générations multipliées hors de nôtre corps, il paroit que l'on n'a pas eû tort de publier l'année derniére dans un avertissement joint aux observations de Messieurs les Médecins de Marseille, qu'il y avoit moins à craindre de la part des hommes pestiferés, que de leurs hardes, leurs meubles & les marchandises, & ce qui a pû passer dans l'esprit de bien des

personnes pour paradoxe dans le commencement de cette réponse, ne le paroîtra peut-être plus tant, si je ne me trompe ; car quand on sera persuadé que la Peste n'est point contagieuse par ses effets, il semble qu'on ne doit rien craindre de la part des malades par raport à leurs personnes, ni par consequent des éruptions, des Charbons, des Bubons & autres accidens qui ne sont que des produits de la maladie, ni même de l'haleine, du soufle, des sueurs, & de la matiére de l'insensible transpiration qui sort de leurs corps ; parce que les altérations que toutes les matiéres qui se séparent du sang & des premiéres voyes ont soufertes, & le vice que tous ces excremens ont pû contracter, ne sont que les suites & les effets de la cause, & non point la cause-même, & quand ces effets en produiroient d'autres, on seroit à couvert des progrez immenses que fait cette maladie ; parce qu'ils ne pourroient jamais être épidémiques, ainsi qu'on là déja si souvent repeté. Par où il paroit que l'on éviteroit toutes les suites épouvantables de ce terrible fleau, si l'on étoit assés heureux que d'en détruire la cause hors de nous, & dans son principe, & éteindre dans les marchandises qui viennent du Levant, les premiéres générations de ces insectes, de même que dans celles qui peuvent être transportées d'une Province affligée dans un autre, qui

ne l'eſt pas. On ne ſçauroit prendre dans les lieux qui joüiſſent d'une bonne ſanté trop de méſures & de précautions contre les marchandiſes qui viennent des pays ſuſpects, & il ſemble qu'il y ait témerité d'admettre celles qui ſortent des Provinces infectées, juſqu'à ce qu'on ait fait ſur les lieux mêmes, toutes les plus rigoureuſes operations pour les purifier, les déſinfecter & éteindre juſqu'aux œufs ou ſemences de cette maudite engeance. La choſe eſt trés-poſſible ; parce que le venin eſt pour lors renfermé dans un petit eſpace.

Je ſçai bien qu'on ne manquera pas de m'objecter qu'il ne paroit pas poſſible qu'une telle race d'inſectes ſi petits & inviſibles puiſſe ſe conſerver, & vivre ſi long-tems enfermée dans un meuble & dans une Bâle de marchandiſe, ſe multiplier dans un eſpace reſerré, en ſorte qu'aprés pluſieurs années l'eſpéce n'en ſoit éteinte, & que s'ils ſubſiſtoient & ſe multiplioient toûjours génération ſur génération, la Peſte ſeroit éternelle. J'avoüe que s'il n'y avoit pas des exemples de la conſervation & de la multiplication d'une infinité d'inſectes naturels en ce pays, dont la plûpart ne ſe découvre qu'à la faveur du Miſcroſcope, qui naiſſent, ſe nourriſſent & multiplient dans les troncs d'arbres, dans les bois des bâtimens, & dans des corps durs & compactes & généralement dans toutes ſortes de ſujets,

où ils fourmillent, & qu'on ne sçeut pas par expérience qu'il est impossible de détruire la race des domestiques, de se délivrer de ceux qui tombent sous les sens, & que quand les générations formées seroient anéanties, deux de leurs œufs suffiroient pour faire renaître l'espéce, on auroit bien de la peine à comprendre comment la Peste pourroit durer si long-tems, subsister toûjours dans le Lévant, & se renouveller en Pays étrangers aprés avoir cessé plusieurs années de suite.

Quant à son progrés à l'infini : je réponds que comme ces animaux ne sont pas naturels en Europe, un air étranger peut n'être pas convenable à leur nature, ni peut-être la nourriture propre à leur subsistance, & que par le défaut de l'un ou de l'autre ou de tous les deux ensemble, ils finissent aprés une certaine durée. Mais ce qui peut l'abreger plus efficacement, ce sont les mésures que l'on prend pour combattre cette engeance & l'exterminer : peut-être que si l'on en prenoit autant au Lévant, qu'on en prend en Europe, la Peste ni seroit ni si fréquente, ni si générale ; car si elle se conserve là comme ici, c'est parce que ces animaux trouvent des sujets qui leurs servent d'asyles asseurés contre les injures du tems, & celles des ennemis qui peuvent leur nuire, où ils se font des établissemens & des domiciles qui leur fournissent de la nourriture. Je remarque mê-

me que comme ils durent assés long-tems dans une Province, où ils se sont établis, ou dans une autre où ils ont été portés, si l'on ne leur faisoit pas plus par tout la guerre qu'on la leur fait au Lévant, la Peste ne finiroit pas peut-être plus en Europe, qu'en Orient : Mais s'il est vrai que les insectes mêmes naturels du Pays, qu'on voit en certains tems fourmiller, dans d'autres disparoître & ne revenir qu'aprés quelques années, il paroit que toutes les saisons ne sont pas favorables pour faire éclôre leurs œufs, d'où l'on doit inferer que ceux des Insectes étrangers sont encore plus sujets à perir. Les graines des vers à soye donnent un exemple sur ce fait, que l'experience a prouvé mile fois. Je ne doute pas même que les Marchandises qui viennent toutes les années du Lévant dans les Ports de l'Europe, ne nous aportent souvent quelqu'une de ces maudites couvées ; mais un tems contraire ou les évents, & les précautions qu'on prend dans les quarantaines les font échouër. On dira encore sans doute que la cause de la Peste ne peut pas consister en des animaux, parce que cette maladie commence dans une Ville & finit aprés quelque tems, quoique incertain & indéterminé, de même que les Fiévres malignes & les autres maladies épidémiques, & qu'elle a comme toutes les autres son commencement, son augmentation, son

état, ſon déclin & ſa fin; Qu'aprés avoir ceſſé dans une Ville, elle recommence dans une autre, où elle obſerve les mêmes tems & les mêmes degrés de mouvement & de viciſſitude, ce qui ne pourroit pas ſe faire ſi la cauſe en étoit animée; parce qu'elle pourroit toûjours ſe réproduire dans la même Ville, quoique communiquée dans une autre Province, où elle ne finiroit pas non plus par la même raiſon. Je conviens qu'elle ceſſe dans une Ville aprés un certain tems, & que même elle y doit finir plûtôt ou plûtard ſelon que la cauſe en eſt plus ou moins abondante; que l'on prend ſoin de ſe tenir ſur ſes gardes; que l'on eſt attentif à éviter la frequentation des perſonnes ſuſpectes, & la communication des meubles & des marchandiſes infectées; que l'on obſerve une grande & ſcrupuleuſe exactitude à les purifier par de bons parfuns, à des-infecter les maiſons; que l'on ne néglige aucune des précautions néceſſaires pour s'opoſer à ſes progrés & à ſes retours; que l'on met en un mot tout en uſage pour exterminer ce qui peut reſter de la race de ces funeſtes animaux, que l'on fait ce que font dans les Villes voiſines les prudents & ſages Magiſtrats pour s'en garentir, & ce qu'ils pratiquent au milieu d'une Ville peſtiferée pour s'y conſerver en ſanté & ſe préſerver de la Contagion; voilà le vrai moyen de la faire finir.

Les Fiévres malignes cessent quand la cause générale qui les produit est épuisée & ne revient plus ; parce qu'elle n'a pas la faculté de se réproduire, & quelle consiste dans des sujets inanimés ; mais la Peste dure, durera & reviendra ou dans les mêmes lieux, ou dans d'autres tant qu'il y aura quelque famille de ces petits insectes subsistante, ou qu'il restera de leurs graines. Si la Peste a ses commencemens lents & tardifs, qu'elle empire & s'augmente, qu'elle décline, & cesse enfin, c'est que la cause en est pour l'ordinaire trés-limitée dans sa quantité, qu'elle ne consiste qu'en quelques essains, & une famille peu nombreuse. Si elle se multiplie c'est qu'on le veut bien & qu'on lui en donne tout le tems & le loisir; on se flate, on dissimule, on cache ses meurtres, on craint que faute de communication les vivres ne manquent, que le commerce ne cesse: ou bien l'on prend le change, & l'on ne veut avoüer qu'on s'est trompé, qu'on a pris la Peste pour une Fiévre putride & vermineuse, ou pour une maladie simplement épidémique & naturelle au Pays, qu'on attribuë à la rareté & à la mauvaise qualité des alimens, ou à quelque malignité dans l'air, on ne veut dis-je se découvrir que quand le venin de la Peste a eu tout le tems & le loisir de croitre, de se multiplier, & de se répandre dans tous les quartiers d'une Ville.

Mais parce qu'on dévient ſage à ſes dépens ; quand le peril preſſe, & qu'on ſe voit de tous côtés environné de morts, de moribonds & de malades, & qu'il n'eſt plus poſſible de ſoûtenir la gageure, ni de céler un mal qui s'eſt ſi violemment déclaré, on fait alors tous ſes efforts pour en arrêter le cours ; on met tout en œuvre pour éteindre le feu qui s'eſt étendu dans toutes les maiſons ; mais quelque diligence qu'on employe, l'incendie eſt trop grand & trop général, quelque reméde qu'on aporte le mal fait ſon chemin, & ne ceſſe que lorſque toute une Ville à été déſolée, & qu'elle à perdu la plus grande partie de ſes Citoyens. Aprés tant de victimes immolées à un criminel ſilence, & à une condamnable diſſimulation & pour s'être pris trop tard à les défendre, la guerre ceſſe enfin faute de combattans, & encore bien plus par le bon ordre que les Gouverneurs & les Magiſtrats établiſſent ; le ſoin que chacun prend d'éviter la fréquentation & de démeurer chez ſoi, par les rétraites, les quarantaines reïterées, la purification des meubles, des marchandiſes, la déſinfection des maiſons, par tant de ſécours rédoublés & de moyens ſalutaires qu'on employe avec empreſſement, tant de juſtes méſures & de précautions bien concertées pour éteindre ce venin mortel & ſe délivrer de cette affreuſe & fatale maladie. Pour confirmation des faits

qu'on vient d'avancer au ſujet du tems qu'on a malheureuſement donné au venin peſtilentiel de croître, de ſe multiplier & de ſe repandre, & touchant le retardement qu'on a mis à prévenir ſes progrés, on n'a qu'à ſe reſſouvenir de la conduite qu'on a tenuë les premiers mois à Marſeille, & en dernier lieu dans le Gévaudan; de la peine que l'on a euë dans l'un & l'autre endroit de convenir de la nature de la maladie, & de ſe declarer ouvertement, & de tout le tems qui s'eſt écoulé dépuis ſon commencement juſqu'à ſon plus haut periode & dégré de fureur; & on verra, qu'il n'eſt pas ſurprenant que la Maladie ait fait tant de progrez.

Les petits ſujets qui l'ont transferée de Marſeille dans les autres Villes de la Provence, & en dernier lieu dans le Gevaudan, Province aſſés éloignée ſerviront à convaincre qu'elle peut ſe renouveller, & qu'on ne ſçauroit eſpérer d'être quitte de ſes retours, qu'on n'ait pris tous les expédiens les plus efficaces pour en éteindre juſqu'à la moindre étincelle. La Peſte n'a point de tems determiné de ſa durée ni de ſa fin. Les tems qu'elle obſerve dans chaque malade en particulier ne décide pas de ſa durée ni de ſa fin en général, elle peut revenir dans les Villes où elle a été & repaſſer en revûë la même Province. Elle ceſſa trois fois dans cette Ville de Lyon durant dix ans qu'elle y regna,

& trois fois elle se reveilla. Il ne faut pas s'endormir sur la tréve dont-on joüit, elle peut renaître dans le moment qu'on y pensera le moins, de même qu'elle peut être transportée bien loin par de petits sujets. Il y a tant d'exemples de ces verités, qu'il n'est pas possible qu'on en puisse former le moindre doute. Il ne faut pas se flater que comme les Fiévres malignes n'ont qu'une certaine durée, il en soit de même de la Peste : On a cy-devant raporté les preuves du contraire ; n'y pour soûtenir cette opinion insister sur la ressemblance des accidens & l'uniformité de la pratique, de la méthode, & des remédes qu'on employe contre la Peste & les autres maladies ; parceque le traitement en est bien different, de même que l'évenement, qui dans la Peste est toûjours funeste, quelques bons & efficaces que soient les remédes, quand le venin est abondant.

Après tout si la Peste commence & finit à peu près de la même maniére dans une Ville, ou une Province où elle a été transferée comme dans les premiéres où elle a regné, ce sera toûjours par les raisons qu'on vient de raporter : parce qu'on méprise ses commencemens ; que ce n'est qu'aprés qu'elle a fait ses progrez qu'on s'applique à lui faire la guerre. Ce n'est que quand l'ennemi s'est emparé de tous les quartiers de la Ville, que l'on court aux armes, pour lors chacun se met sur la défense,

on en vient à bout dans le détail, les meurtres diminuent, & la Peste cesse à la fin. Si ses commencemens sont lents & qu'il y ait peu de malades, c'est parce que la cause en est petite & fort limitée ; le peu de marchandises qui en a fait le transport en fait la preuve ; son augmentation procéde de la faculté qu'elle a de se multiplier ; son état de fureur arrive quand elle s'est répanduë dans tous les quartiers ; elle décline & cesse à la fin radicalement dans la même Ville, par les mésures & les précautions que l'on prend en général & en particulier pour la combattre, & pour éteindre ce maudit genre d'insectes jusqu'au dernier individu.

En voilà bien assès pour persuader que non-seulement la Peste est une maladie épidémique, mais encore contagieuse, & pour justifier, contre le sentiment de ceux qui se plaisent à singulariser, la conduite de beaucoup de Nations qui ont autrefois pris tant de précautions, & que l'on prend encore aujourd'hui dans toute l'Europe pour s'en garentir : précautions que l'on ne s'est jamais avisé de prendre en aucune part du monde contre les Fiévres malignes & les maladies populaires, quelque mortalité qu'il y ait eu. Ce qui prouve, ce me semble, que toutes les Nations policées ont reconnu par une experience universelle, la difference qu'il y a entre la Peste & les maladies populaires.

Mais on n'a pas encore assés examiné, si la contagion s'en fait par les corps des malades, ou par leurs habits, & leurs meubles, ou si elle se fait de l'une & de l'autre part. On a des preuves incontestables & convaincantes que la Peste se communique par des meubles, des hardes & des Marchandises, il y a pour ce fait tant d'exemples, que je ne crois pas que personne en puisse douter. Il ne s'agit donc plus que de sçavoir si elle peut se communiquer par le corps & la personne des malades : Je ne pense pas qu'on ait sur cela aucune preuve qui ne soit fort équivoque. On ne disconvient pas que les pestiferés n'ayent pû communiquer leur venin à ceux qui les visitent, & qui ont quelque frequentation avec eux, mais il reste à décider, si la communication de ce venin s'est faite par leurs corps, ou par leurs habits, leur linge, la garniture de leur lit & leurs meubles. Je vous avoüe, Messieurs, & je prens la liberté de m'expliquer plus positivement; que je ne sçaurois me persuader, que la communication de la Peste se fasse par le corps de ceux qui en sont atteints, & je soûtiens que s'il n'y avoit pas plus à craindre de leurs habits & de leurs meubles, & en général des marchandises que de la part de leurs personnes, il seroit fort inutile de prendre tant de mésures contre la contagion : & pour lever la crainte qui pourroit rester, que ce ve-

nin ne ſorte des corps peſtiferés par l'haleine, le ſoufle, les voyes de l'habitude du corps & de la tranſpiration, les ſueurs, les Bubons, les Charbons, le pourpre, les exanthémes, les urines, les excremens, il ne faut que déterminer ſi ces animaux peſtilentiels meurent bien-tôt aprés qu'ils ſe ſont inſinués dans le ſang, ou s'ils s'y conſervent, s'y nourriſſent & s'y multiplient : s'ils y meurent comme on eſpere de le prouver bien-tôt, il ne faut pas en aprehender les ſuites ; s'ils s'y conſervent & qu'ils y ſubſiſtent, il n'y a point de doute que les peſtiferés ne puiſſent communiquer leur venin, & leur maladie même avec uſure ; mais de même qu'une bâle de marchandiſe conſerve ce venin pendant longues années, qu'elle ſera portée d'une Province à l'autre ſans infecter les lieux par où elle paſſera, mais ſeulement celui où elle ſera débalée, ainſi un homme qui a été atteint de la Peſte pourra conſerver ce venin autant de tems dans ſon corps & même d'avantage, ne le point communiquer aux endroits par où il paſſera, dans ſa Ville, dans ſa Province, & par tout où il fera ſon chemin pour aller dans une Province étrangere, où comme la bâle il devra communiquer à jour précis, ou indéterminé ſuivant le hazard, la Peſte qu'il aura nourrie dans ſon ſang, où ces animaux auront trouvé une plus abondante pâture que dans les étoffes, laquelle ſera

autant de mortalité & de progrés, qu'elle en avoit fait dans le pays d'où il est party. Cependant quoiqu'on comprenne fort bien comment un balot de marchandise infectée peut passer d'une Province dans une autre, & même dans un pays étranger, sans que dans tout le cours de sa route il communique aucune contagion ; mais seulement dans le lieu où il sera ouvert ou débalé ; & qu'il pourra aussi faire séjour, la marchandise n'étant point dépliée, sans qu'il communique la Peste, parce que ces insectes qui s'y sont élevés, nourris & multipliés peuvent y subsister longtems enfermés sans que la race perisse : on ne conçoit pas néanmoins si aisément qu'une personne frapée de la Peste puisse conserver dans son sein ces insectes, pendant autant de tems que les marchandises & les meubles ; parce qu'il n'y a point de tems où ces animaux n'en puissent sortir, & se repandre dans l'air pour se communiquer à d'autres personnes ; puisque toutes les voyes du corps humain sont en tout tems également ouvertes pour leur donner la libèrté de s'échaper. Qu'elle sera donc la cause qui les rétient tant qu'il lui plaît, & qui les déterminera dans un jour précis à se répandre & paroître sur la scène ? sera-t'elle occulte, ou specifique ? y aura-t'il quelque Sympathie de la part des insectes, ou de l'homme malade avec le sain ? Sera-ce un air particulier, un

aiman qui fera que ce venin ſortira plûtôt du corps de ce peſtiferé dans un tems que dans un autre, pour s'inſinuer préferablement dans celui d'un homme en qui l'on ſupoſe une diſpoſition, que l'on exclud dans tous les autres avec qui il converſera ? mais quand on ſupoſeroit que cet homme communiqueroit la Peſte, qu'il a conſervée quelques années dans ſon corps, il ne pourroit le faire, que comme la bâle de marchandiſes par la cauſe même, avec cette difference ſeulement que la bâle ne la communique que quand elle eſt ouverte, & qu'il peut la communiquer en tout tems, ſans qu'on puiſſe s'en défendre par les quarantaines, ni les évents, ni les parfums. Il n'y auroit qu'à fuir tous ceux qui en auroient été attaqués & les fuir toute leur vie ; parce qu'on ſeroit toûjours expoſés en les aprochant, & de cette maniére la Peſte ne ſeroit plus une maladie étrangére, mais une maladie propre à tous les pays où elle auroit une fois été, & où quelqu'un de ces échapés ſe ſeroit tranſporté, & elle ne finiroit jamais, ainſi que la vérole qui durera toûjours tant qu'il y aura de débauchés. Elle devroit d'autant moins finir, qu'elle ſeroit entretenue par deux differens ſujets, par les hommes & par les marchandiſes ; d'un côté elle ſe communiqueroit par ſes effets, & de l'autre par ſa cauſe ; mais ſi de l'une & l'autre part elle étoit contagieuſe, elle ne ſeroit pas

de toutes les deux épidémique & Peste par consequent ; puisqu'il a été prouvé qu'une maladie qui se communique par ses effets, ne sçauroit être épidémique, & que l'épidémie n'est pas moins de l'essence de la Peste, que la contagion.

Que l'on ne replique donc pas, qu'il est inutile d'examiner si ces animaux meurent dans le sang des hommes, ou s'ils s'y conservent en vie, & qu'il suffit qu'ils lui impriment leur caractére venimeux, pour que le souffle, la matiére, & l'insensible transpiration, les sueurs & les autres excrémens, qui sortent du corps des pestiferés deviennent une source abondante de contagion ; parce que l'infection que peuvent avoir contractée les émanations, & les excrémens d'une personne frapée de la Peste, ne peut être considerée que comme un effet de l'action du venin sur son sang & sur ses humeurs, & que la communication qui se fait de cette personne à une autre ne se feroit pas par la cause, & le venin lui-même, ainsi qu'on en convient ; mais par ses effets, qui ne peuvent jamais produire une maladie épidémique ; mais simplement contagieuse, qui ne feroit pas à la verité beaucoup de malades à la fois ; mais qui ne finiroit jamais comme on vient de le remarquer cy-dessus, ni dans la Province où elle auroit commencé, ni dans les autres où elle seroit transferée aprés la guérison des

malades mêmes, & la cauſe de leur maladie éteinte ; parce que leur ſouffle, & la matiére de l'inſenſible tranſpiration ſerviroient à la perpetuer.

Que ſi ces inſectes reſtent vivans dans le ſang d'une perſonne frapée de la Peſte, il faudra porter le même jugement du corps de ce malade, que d'une bâle de marchandiſes infectée, & inferer les mêmes conſequences qui ſeules ſuffiſent pour faire voir les abſurdités de cette opinion.

Enfin qu'on ſupoſe morts ou vivans ces animaux dans le corps d'un homme qui a la Peſte, qui en eſt gueri, ou qui a ſuccombé à la violence du venin, il faudra toûjours convenir que la communication qui ſe fera du peſtiferé à la perſonne ſaine, en conſequence des impreſſions que le venin aura fait dans ſon ſang, & ſes humeurs ne ſçauroit produire une veritable Peſte ; parce que les produits & les éfets d'une cauſe ne peuvent pas comme elle former une maladie épidémique, & ſi l'haleine, la matiére de l'inſenſible tranſpiration, les ſueurs & les autres émanations des peſtiferés étoient contagieuſes, il s'en ſuivroit que toute la maſſe de leur ſang & des fluides feroit pervertie, & quel eſt l'homme qui pourroit vivre un moment avec tout ſon ſang converti en venin de Peſte ? D'où j'infere que ſi l'on a de la peine à concevoir qu'il puiſſe conſerver ſa vie avec ces animaux morts,

on en aura bien d'avantage en les ſupoſant vivans.

Mais ſans ſe prévaloir de tant de difficultés que fait naître le venin de la Peſte inſinué, conſervé & nourri dans le corps des peſtiferés, ni de tant de conſequences qui ſe preſentent à l'eſprit toutes plauſibles & naturelles qu'elles ſont; je ne crois pas qu'on puiſſe jamais ſe perſuader, que ces animaux de la Peſte ſe conſervent en vie dans le ſang d'un homme comme dans une bâle de marchandiſes, dans des meubles & des hardes, & je ſuis perſuadé que quand on y aura bien refléchi ſans prévention, on ſera obligé de tomber d'accord que ces animaux meurent bien-tôt aprés qu'ils ſe ſont inſinués dans le ſang, de même que pluſieurs inſectes ſe néïent dans les liquides qui les attirent par leur douceur, & qu'on ſera forcé de convenir de ce ſentiment, qui eſt d'autant plus probable que s'ils pouvoient vivre dans le ſang, il s'enſuivroit qu'ils dévroient s'y multiplier : mais ſi la vie d'un homme ne peut reſiſter à un petit nombre de ces animaux, & à une légere portion de ce venin; comment pourroit-il vivre & ſe défendre contre les prémiers eſſains, & tant de multiplications & générations ſucceſſives qui ſe formeroient dans ſon ſang : Il paroit donc ce me ſemble, que l'on eſt bien fondé à ſoûtenir que ces animaux meurent, & ne peuvent pas ſe conſer-

ver long-tems dans le ſang des hommes, & s'ils y meurent, on ne doit pas craindre de la part de leurs corps, ni de la part des produits & des éfets une contagion, une maladie épidémique, ni par conſequent la Peſte, d'où l'on peut conclurre qu'il n'y a aucun riſque du côté des peſtiferés vivants ou morts, que l'on peut les toucher ſans crainte de contagion; pourveu qu'il n'y ait ni linge, ni meubles qui leur ayent ſervi, qu'ils n'ayent ni perruque, ni cheveux, ni poil ſur leurs corps, en un mot qu'ils ſoient dépouillés de tout ce qui peut contenir & retenir ſur eux ces ſortes d'inſectes; puiſque ce n'eſt que par la cauſe même que la contagion ſe répand & nullement par ſes effets.

Je ne conſeillerois pas pourtant aux charlatans, pour prouver la bonté de leur orvietan ou de leurs ſpecifiques, d'avaler aucun des fluides d'un homme mort de la Peſte, & je ne doute pas que les chiens qui mangeroient de la chair des cadavres, ou boiroient de leur ſang n'en puſſent mourir; quoique la Peſte des hommes & des animaux ſoit bien differente; parce que le ſang qui eſt tout chargé & rempli de ce venin, quoique inanimé peut cauſer à peu prés les mêmes accidens & la mort même, mais ce chien ne communiquera pas plus la Peſte, que le cadavre d'un peſtiferé peut communiquer par quelqu'un de ſes accidens, & éruptions le

venin qui l'a fait mourir. S'il le communiquoit ce ne feroit qu'à la maniére des causes contagieuses, qui ne sont pas épidémiques, & ce venin n'étant transmis, que de particulier à particulier, il ne lui seroit pas possible de faire beaucoup de malades à la fois comme la Peste ; & quand il n'y aura que cette voye de communication, il n'y aura que bien peu de malades, & par consequent jamais épidemie.

J'ajoûte que quand on feroit des experiences par des injections dans les vénes de quelqu'un des fluides d'un Cadavre, si l'animal dans lequel se seroit faite la transfusion mourroit, on n'en pourroit tirer aucune consequence ; parce que l'eau froide injectée dans les vénes cause aussi la mort, & encore bien plus vîte beaucoup de dissolutions de Sels de differente nature, que s'il lui survient les accidens qu'on remarque dans les pestiferés, comme je l'ai autrefois experimenté du sang d'un chien galeux transfusé dans les vénes d'un autre qui devint galeux : on ne pourroit conclurre autre chose, sinon que le venin de la Peste peut encore se communiquer par une aplication immédiate, comme la gâle, la vérole, la lépre, la rage : mais de même que ces maux ne sont pas épidémiques, ce genre de Peste s'il est permis de l'apeller de ce nom, ne le seroit pas aussi, & toutes ces épreuves ne serviroient de rien

pour perſuader que la Peſte ſe communique d'une perſonne à une autre indépendemment du moyen de l'air, & que ce n'eſt pas uniquement par les habits, les hardes, les meubles & les marchandiſes que s'en fait la communication. Il en ſeroit de même de cette ſorte de Peſte comme de la petite vérole dont on fait l'inſertion & la transfuſion, en verſant du pus des puſtules du malade dans une playe qu'on fait à ceux qui ont le courage de s'y expoſer, pour éviter les funeſtes effets qu'elle cauſe quelquefois quand excitée par le germe héréditaire, ou par communication, elle ſe trouve compliquée avec un appareil de pourriture.

Ce n'eſt pas aſſés d'avoir prouvé que la Peſte eſt une maladie vraiement contagieuſe & épidémique, il faut encore examiner les autres accidens qui lui ſont propres pour mieux établir la difference qu'il y a entre elle & les maladies populaires, & quelques Fiévres malignes, qui quoique d'une conſtitution épidémique ne ſont pourtant pas contagieuſes ; ce que l'experience a toûjours confirmé. On eſt déja convenu que la Peſte a beaucoup d'accidens & de ſymptomes, qu'on remarque dans les Fiévres malignes d'une conſtitution épidémique : comme les vomiſſemens, les devoyemens, & flux de ventre ; les hémorrhagies, les pertes, l'anticipation des regles, les maux de cœur, les

abbatemens, les défaillances, la langue chargée, noire & seche; les yeux éteints & languissans, les violens maux de tête, le délire, les assoupissemens, le pourpre, les exanthêmes, les Bubons, les Charbons, mais plus rarement que les parotides; la cangreine & le sphacéle. On adjoûte encore qu'aux années 1693. & 1694. & 1709. 1710. que la France fût affligée des Fiévres malignes, il y eut une assés grande mortalité; qu'on voit souvent dans les Armées ce qu'on apelle Fiévres castrales, qui ne sont point differentes des Fiévres putrides que l'on éprouve de tems en tems dans les Villes & les Provinces; temoignage que je puis rendre d'autant plus seurement que j'ay été dans les Armées assés d'années pour pouvoir en juger; qu'il y a des flux de ventre, des dissenteries qui désolent les troupes sur la fin de l'Esté, & en Automne: mais aucunes de ces maladies quelques aigues & générales qu'elles ayent été, & quelque mortalité qu'il y ait eu, n'ont jamais été contagieuses; & quoy qu'on ait vû mourir un assés grand nombre de personnes, ce n'a jamais été de mort subite, ni si promptement & si généralement que dans la Peste, qui dépeuple les Provinces & les Estats & suit son cours avec une rapidité extrême. En aucun tems que les Fiévres malignes & les maladies populaires ayent regné; on n'a jamais mis en parallele leurs effets avec ceux

de la Peste, desorte qu'outre la contagion, elle a encore pour accidens propres les morts subites, la frequente & nombreuse mortalité: trois accidens qui l'a caracterisent & la distinguent non seulement des Fiévres malignes, que plusieurs appellent pestilentielles, & des maladies populaires, mais encore de toute autre sorte de maladies.

Les Fiévres malignes qui se sont repanduës dans presque tout ce Royaume, les années citées ne se sont point communiquées des malades à ceux qui ne l'étoient pas, ni par la fréquentation, ni encore moins par les hardes, les habits, les meubles, & les marchandises, & souvent dans une même famille, dans une même maison, il n'y avoit qu'un malade, & ceux qui l'étoient ne communiquoient point leur maladie à leurs voisins, ni à ceux qui habitoient dans le même corps de logis, ni à ceux qui les ont visité & servi; les Médecins & les gardes sur tout qui étoient toûjours auprés d'eux n'ont point contracté leur maladie, les Officiers des Armées n'ont pas transferé leur Fiévre castrale, ni leur dissenterie dans les Villes où ils se sont fait transporter, ni par eux-mêmes, ni par leurs domestiques, ni par leurs hardes, & leur équipage, ni les soldats dans les Hôpitaux; on n'a pas sçeu non plus que tant de malades assemblés dans une même maison, ayent infecté les Villes & les lieux, où

l'établissement des Hôpitaux des Armées a été fait, quelques malignes qu'ayent été leurs maladies.

Celles qui sont communes & propres à certaines regions ne se communiquent pas aussi d'une Province à une autre, qui en est éloignée, & ceux qui ne sont pas exposés à l'étenduë, & la sphére de la cause qui les produit n'en ressentent pas les effets. Que s'il y a en même tems dans une Ville, dans une Province, un grand nombre de malades affligés de la même maladie, il ne faut pas croire, que c'est parce qu'elle s'est communiquée des uns aux autres; mais plûtôt parce que la cause qui les produit est grande, commune & générale qui peut occuper une vaste étenduë de pays ou de sujets, & par consequent produire ses effets sur ceux qui l'habitent: parce qu'ils auront tous respiré le même air infecté par des malignes exhalaisons, par des tremblemens de terre, des éboulemens, des abîmes, ou des vapeurs grossiéres qui s'élévent des cloaques, des marais, des étangs, des marres où l'eau se corrompt par le repos, & une multitude infinie de petits vers, & de plusieurs sortes d'insectes qui s'y engendrent; par des corpuscules & d'atomes fins & deliés qui exhâlent d'une mine, d'une caverne, d'une terre remuée par de travaux profonds, ou parce qu'ils auront bû les mêmes eaux bourbeuses & cor-

rompuës ; ou qu'ils auront tous vécu du même aliment, d'un grain gâté, des mêmes légumes & fruits, remplis peut-être de quelques insectes venimeux, dont en un mot la substance est vitieuse, comme il arrive presque dans toutes les années de sterilité, les odeurs cadavereuses des cimetieres, des camps des Armées, sur tout aprés les batailles & les Siéges peuvent infécter l'air, de même que les inondations, & plusieurs immondices ; certaines plantes mêmes dont on a un exemple dans une espéce de chien-dent que nous avons nommé dans l'histoire des plantes, qui naissent à la campagne aux environs de Lyon: *Gramen puniculatum, autumnale, annuum & supinum fœtidissimum.* Qui remplit en automne l'athmosphêre d'une puanteur insupportable, laquelle ne contribuë pas peu à infecter les eaux de la Bresse, & à produire les Fiévres intermittentes qui sont tres-communes sur tout en Automne dans cette Province.

On n'a pas oublié que dans les malheureuses années où l'on a vû regner dans tout le Royaume les Fiévres malignes, principalement en 1709. & 1710. ensuite du grand hiver, qui fit perir tout le grain en terre, & pourrir les semences, il y eut une si grande disette que les gens de la Campagne étoient obligés d'aller brouter l'herbe, & chercher dequoi vivre dans les champs & les prés; & on n'ignore pas, qu'à raison des changemens

mens extraordinaires des tems par raport aux mauvaises recoltes, & aux révolutions des affaires de l'état, tous les peuples étoient dans une consternation affreuse; la disette d'un côté, de l'autre la tristesse, & les passions de l'ame qui sont inseparables de ces tems de calamités concourent puissamment à déranger le grand ouvrage de la digestion, dont dépendent toutes les fonctions de la santé, & toute l'œconomie naturelle, & sans le secours des autres causes générales peuvent produire dans toutes les personnes qui en ressentent les effets des maladies, d'autant plus dangereuses que le grand & principal mobile qui préside aux digestions se trouve interessé.

Enfin il suffit qu'une cause soit générale; pour qu'elle puisse faire un grand nombre de malades, sans qu'on soit obligé d'avoir recours à aucune communication ni à la contagion; & si quelques Medecins ou quelques autres personnes qui visitoient & servoient les malades le sont devenus, c'est à raison des fatigues, des veilles & des mauvaises odeurs qu'ils ont respirées sans cesse auprés d'eux; car toutes ces choses peuvent troubler la digestion, & produire par consequent insensiblement un apareil de maladie qui sera d'autant plûtôt mis en mouvement, que ces mêmes causes agissent toûjours quand on continuë les mêmes exercices.

Que si ces sortes de maladies populaires ne se sont pas communiquées, on n'a pas aussi jamais oüi parler de mort subite, ni vû périr tant de personnes tout à la fois & en si peu de tems ; quoique la plus part des malades sur tout à la campagne fussent sans sécours, abandonnés à leur sort, & parmi le nombre des morts la plus grande partie s'est défenduë quinze jours & trois semaines. La Peste ne donne pas de si longs intervalles ; elle parcourt bien souvent en un jour, toûjours trés-vîte les trois tems que les Médecins distinguent dans les maladies ; la tréve qu'elle donne est trés-courte, & elle tuë promptement presque tous ceux qu'elle attaque, & souvent ne fait pas grand quartier à une partie des autres.

Le venin de la Peste passe immediatement dans le sang, soit qu'il s'insinuë dans les vénes par les pores de l'habitude du corps, qui sont assez ouverts aparemment pour lui donner entrée, puisque le mercure qui est pesant & metallique, & sans doute plus gros, quelque division qu'il se fasse de ses parties integrantes, que ces insectes qui sont imperceptibles, ou par la bouche & les narines, ce qui est plus vraisemblable, & ne laisse dans les entrailles & dans tout le cours de son passage aucune marque de son action ; il va à droiture exercer sa fureur tyrannique dans les fluides, & porter ses coups mortels dans la

ſource de la vie qu'il attaque dans ſon principe.

Les effets des cauſes générales qui produiſent les Fiévres malignes, & les maladies populaires paroiſſent dans les premieres voyes, c'eſt-là où ſe forme ce premier produit, cet apareil de crudités & d'indigeſtions, cet amas de pourriture ſenſible, où ſe prépare l'attirail mortifique qui paſſe enſuite dans les vénes, & cauſe d'autant plus d'accidens & de déſordres qu'il eſt plus abondant, ou que la pourriture a aquis un plus haut degré de corruption par un plus long ſéjour, & par une fermentation plus vive & continuée plus long-tems; cette matiére n'a pas la même ſubtilité que le venin de la Peſte, il faut qu'elle s'attenuë, qu'elle s'affine, & ſe ſubtiliſe pour trouver paſſage dans les vaiſſeaux lactés, & s'introduire dans la maſſe du ſang: elle n'y paſſe pas tout à coup; mais peu à peu & à pluſieurs repriſes, ſur tout les prémiers jours. C'eſt pourquoy les Fiévres putrides ſe déclarent, & commencent ſouvent par des accés de Fiévre intermittente, on a par conſequent tout le tems néceſſaire pour faire les remedes & guérir les malades, en prenant à bonne-heure la miniére de pourriture dans ſa ſource & la dérobant, pour m'expliquer ainſi, à la maſſe du ſang avant qu'elle ait eu le tems de s'y inſinuër, on eſt ſûr d'éviter par ce moyen les accidens qu'el-

le y produit toûjours nécessairement quand elle y est entrée. Mais comment prévenir les effets de la Peste, où est la cause qu'il faut attaquer, où est le lieu de son séjour & de sa résidence. C'est tout une autre chose que d'avoir affaire à un ennemi connu & visible, ou à un ennemi inconnu & invisible : toute la ressource que l'on a quand on a affaire au dernier, puisqu'on ne peut s'en défendre à bras armé, c'est de se faire panser & guérir, s'il est possible, des blessures qu'il a faites ; mais on a des grands avantages sur le prémier, il est trés-facile de le vaincre & de s'en défaire : les armes & les instrumens sont communs & favorables, on peut le combattre à plusieurs reprises & revenir aux mains autant de fois qu'il est necessaire pour avoir une victoire complette, au lieu que la Peste en decide souvent à son avantage, & à lancé ses traits meurtriers avant qu'on se soit mis en état de défense.

A l'égard des flux de ventre, & des dissenteries qui regnent quelquefois dans les Provinces, & qui sont plus communes dans les Armées, en Italie & en Piémont où j'ay vû presque toutes les campagnes une partie de nos Troupes affligées de ces maladies ; il ne m'a jamais paru qu'elles se soient communiquées d'un Officier à un autre campé sous la même tente, ni de soldat à soldat, quoique dans les Hôpitaux on n'en fit pas souvent la

difference, & qu'on y mit pêle mêle les dissenteriques avec les Fiévreux, & même souvent avec les blessés, qui prénoient assés souvent le flux de ventre, mais ce n'étoit pas à raison de la communication, ni de la proximité; puisque cet accident étoit ordinaire même aux Officiers qui étoient seuls malades dans des maisons particuliéres.

On sçait bien qu'il y a des Auteurs qui ont crû, que des dissenteries communes en certaines années dans les Villes, & les Campagnes étoient contagieuses; il y en a encore qui ont porté le même jugement pour des Rheumes, & des ophthalmies.

Mais si dans ces tems-là ces maladies étoient communes dans beaucoup de Villes, & dans des Provinces, ce n'est pas qu'elles fussent contagieuses, mais plûtôt épidémiques; parce qu'il y avoit une cause générale, à laquelle tous ces malades avoient participé, comme on le voit encore dans certaines saisons, & ce n'est pas toûjours les fruits printanniers qui les causoient, elles ont quelquefois plus souvent regné dans les violens hivers, & les années où le fruit étoit rare; c'est moins aussi les fruits d'Automne, que l'inegalité de la saison; puisque les dissenteries & les flux de ventre cessoient en Italie & en Piémont, d'abord que les soldats avoient mangé des raisins. Ainsi de ce que ces maladies étoient épidémiques, il ne faloit pas conclurre qu'elles

fussent contagieuses ; parce que sans que la contagion y ait aucune part, une cause générale peut affecter plusieurs personnes à la fois, & faire par tout, où elle se trouve, beaucoup de malades ; une mauvaise nourriture, les excez, les mutations promptes & subites du chaud & du froid dans un même jour, une transpiration inégale & interrompuë : toutes ces causes en particulier, ou d'autres semblables adjoûtées sont trés-propres pour produire non seulement des Fiévres putrides ; mais encore des devoyemens, des dissenteries, des Rheumes, des ophthalmies, des rhumatismes, des pleuresies, & peripneumonies, des toux, des catharres, & il ne faut pas croire que c'est la frequentation qu'on peut avoir avec les malades qui fait qu'on le devient, c'est parce qu'on a ressenti les effets de la même cause & participé à son action ; chacun porte en ses entrailles l'appareil de sa maladie. Ce n'est pas ici le lieu de s'arrêter à l'æthiologie de ces sortes de maux épidémiques, & sur tout des flux de ventre, & des dissenteries dont on pourroit expliquer bien naturellement les symptômes, par tout autre cause que celles qu'on a suposées jusqu'à present.

On ne supose pas à faux & sans fondement que la cause conjointe des Fiévres putrides & malignes, des devoyemens, ajoûtons encore des pleuresies, ce qu'on peut faire avec assûrance & sans crainte d'en imposer & d'ê-

tre reſponſable des évenemens, eſt dans les premiéres voyes, dans l'eſtomac & les entrailles, la nature confirme ſouvent cette verité, & pouſſe déhors cette même cauſe par l'une & l'autre voye, pour l'expoſer aux yeux & la rendre ſenſible; les émetiques, les purgatifs qu'on employe toûjours avec ſuccés dans toutes ces maladies ne laiſſent aucun doute de ce qu'on vient d'avancer, & ſuffiroient pour en cõvaincre. Les évacuations ſont quelquefois ſi abondantes, qu'on a de la peine à comprendre comment un ſi grand amas de pourriture pouvoit être contenu dans les entrailles d'un malade. Ces matiéres poiſſées qu'on voit ſortir tant de jours de ſuite, & tant de fois chaque jour du ventre dés diſſenteriques, & qui dans pluſieurs malades ſurpaſſent le volume & le poids de toute la maſſe de leur ſang; ces côles, ces concrétions polipeuſes d'un chile glaireux retenu dans les entrailles; ces incruſtations qui ſe forment couche ſur couche, & qui s'attachent à la membrane véloutée & à la ſurface interieure des inteſtins, qui ſortent tantôt en grands lambeaux, & reſſemblent aſsès à des membranes & impoſent par cette reſſemblance aux tuniques des inteſtins; tantôt & le plus ſouvent coulent en portions briſées & hachées, mêlées avec le ſang qui s'échape des vaiſſeaux capillaires, quand elles s'arrachent avec violence, & ſe montrent ſous la forme de ſanie

& de pus ; quoiqu'il n'y ait jamais ni ulcéres ni excoriations dans les boyaux, mais seulement phlogose & inflammation & quelquefois cangréne, comme je l'ai tant de fois observé, sont autant de preuves évidentes & bien sensibles de la cause matérielle de ces sortes de maladies, & du produit des fausses digestions.

Il en est de même des pleurésies & peripneumonies, à cela prés, qu'aux flux de ventre la matiére reste dans les premiéres voyes, & qu'aux pleurésies elle passe dans les vénes & s'infiltre dans les poûmons. Il est étonnant que ces maladies soient si fréquentes, si aiguës & souvent si mortelles, & qu'on ne reconnoisse pour les produire qu'un froid qui succede subitement à une chaleur, ou à quelque violent exercice, & à des causes exterieures de cette nature, occasionnelles à la verité ; mais d'elles mêmes incapables de produire des maladies si aiguës & si dangereuses, n'y ayant entre elles & leurs effets aucun raport, ni proportion suffisante.

Je n'ai jamais vû en pays chauds, ni en pays froids ou temperés aucune des pleurésies, que décrivent les Auteurs, & s'il y en a elles sont bien faciles à guérir ; une transpiration rallentie ou interceptée par le froid, peut être bien-tôt rétablie sans beaucoup de remédes : mais quand il y a un apareil de pourriture dans les entrailles, qui mis en

mouvement par quelque cauſe exterieure s'inſinuë dans les vénes, comme il eſt facile de s'en convaincre par les effets qu'il y produit, on ne ſçauroit être trop prompt à détourner le cours de ce qui eſt encore dans les prémiéres voyes. Ces ſortes de maladies étant communes comme elles le ſont dans tous les pays, il eſt ſurprenant que depuis tant de ſiécles, les Praticiens qui ont vû ſortir du corps des pleurétiques une ſi abondante quantité de matiére chaſſée ſouvent par le ſeul mouvement de la nature, ayent perſiſté à l'uſage de la ſaignée comme prémier & principal remède, à cauſe qu'il y a inflammation dans un organe, à la verité des plus importans aux uſages de la vie : mais s'ils avoient réflechi & conſideré que cette inflammation dépend de la pourriture, qui paſſe des prémiéres voyes dans les vénes, & s'infiltre dans les poûmons, qu'il faut regarder comme un autre réſervoir qui ſe remplit, s'il ne vuide à proportion qu'il reçoit d'un prémier qui eſt dans les entrailles, ils auroient fait moins d'uſage des remédes qui vuident les vénes, que de ceux qui vuident les premiéres voyes où eſt la ſource de la matiére qui engorge les poûmons. J'oſe même dire que les ſueurs ni l'expectoration de la matiére, & de la cauſe conjointe par les crachats, procurés par la ſeule operation de la nature, plus abondamment qu'on n'auroit jamais pû l'eſpérer des

remédes les plus puiſſans & les plus efficaces, n'ont pas néanmoins ſauvé les malades, qui aprés de ſi heureux préſages ſont morts à la fin ſuffoqués ; parce qu'il ne s'eſt pas vuidé par toutes ces voyes autant de la cauſe de la maladie qu'il en eſt entré ; c'eſt pourquoy dans des maladies auſſi aigues & dont le terme eſt ſi court, il ne faut pas ſe fier à tous ces efforts de la nature, quelques grands & copieux qu'ils puiſſent être. Les criſes ſont trompeuſes, ſur tout dans les commencemens des maladies, & il ne faut pas même dans celles-cy comme dans quelques autres, avoir égard aux évacuations naturelles. C'eſt dans ce cas que j'ai guéri promptement une femme pleurétique qui crachoit abondamment & à gros boüillons le ſang, & qui ſuffoquoit par la violente douleur de côté, en la faiſant vomir dans le tems même que ſes regles couloient avec excez.

Il eſt vrai qu'il ſe fait durant le cours de la maladie des reproductions morbifiques ; mais c'eſt toûjours en conſequence des prémiers amas, qui étouffent les lévains & corrompent les bouillons & la nourriture que prennent les malades. Pour procéder donc en bon praticien à la guériſon de ces maux, il n'y a point d'autre party à prendre qu'à vuider efficacement & ſans perdre du tems cette pourriture, de peur qu'on ne perde l'occaſion en temporiſant comme faiſoient nos dévanciers, & en

préparant cette matiére, qui n'eſt déja que trop preparée ; puiſqu'elle s'échape & coule dans les vénes, & que même au lieu de vouloir la rendre fluide, il faudroit plûtôt l'épaiſſir pour en arrêter le cours, afin qu'elle ne fut pas en état de ſe déplacer, & de s'introduire dans le ſang. Et c'eſt un abus, permettez-moi Meſſieurs, de le repéter ici en paſſant, que d'avoir recours à la ſaignée dont on a coûtume de faire un fréquent uſage dans toutes ces maladies, qui ne dépendent trés-certainement que d'un apareil de crudité & de pourriture ramaſſé dans les premieres voyes en conſequence du défaut des digeſtions des alimens ; & l'abus eſt d'autant plus pernicieux que ce ſecours eſt employé & réïteré plus de fois conſecutives : qu'en peut-on attendre ſinon la mort du malade, le fluide corrompu qui croupit dans les premiéres voyes, vaut-il mieux, que celui qu'on aura tiré des vénes, dont il va prendre la place ? Mais dira-t-on, c'eſt pour déſemplir les vaiſſeaux, pour faciliter le mouvement progreſſif du ſang, & diminuer celui de fermentation, c'eſt en un mot pour prévenir les accidens qui arrivent par la plénitude des vénes. Je réponds que le ſang ne fermente & ne bouillonne plus violemment dans les Fiévres, qu'à raiſon des matiéres étrangéres qui s'y ſont introduites, & qu'il n'y a qu'à tarir la ſource de ces matiéres pour parer à tous les accidens & faire finir bien-tôt

la maladie ; parce que ce qui ſe ſera auparavant inſinué de la cauſe matérielle & conjointe dans le ſang, ne ſera pas capable de l'entrétenir & de la faire durer long-tems : une maladie qui dépend du vice des fluides, ne ſçauroit continuer, ſi elle n'eſt entretenuë par une cauſe reproductive ; il faut une nouvelle matiére tant pour les redoublemens d'une Fiévre ſubintrante, & continue, que pour les accés d'une Fiévre intermittente ; pour la durée & la continuation d'une Fiévre de quelque nature qu'elle ſoit, & pour toute autre maladie il faut une nouvelle cauſe ; tout effet nouveau préſupoſe toûjours une cauſe nouvelle ; ſi les effets ſont ſemblables, la cauſe l'eſt auſſi, & la diverſité qui ſe trouve entre eux ne dépend pas toûjours de la cauſe ; mais des humeurs & des ſujets ſur leſquels elle agit ; s'il en arrive d'extraordinaires & que la mort s'enſuive, c'eſt parce qu'on a laiſſé paſſer ces corruptions dans les vénes, & qu'on n'a pas profité du tems où elles étoient encore dans les entrailles & ſous la puiſſance des remédes propres pour les vuider : quand elles ſe ſont une fois échapées des premiéres voyes, il ne faut plus eſpérer de les rétirer des vénes par des ſaignées reïterées, d'autant qu'il n'y a pas raiſon de penſer que ces matiéres, dont les parties integrantes ont plus de volume que celles du ſang ſortent par l'ouverture de la véne préférablement au ſang. Il

n'y a pas beaucoup plus à compter ſur les voyes de l'inſenſible tranſpiration des ſueurs & des urines, l'événement en eſt toûjours bien douteux, à moins que les forces du ſang ne ſoient bien ſupérieures à celles des corruptions qui s'y ſont introduites.

Quand on a manqué la cauſe, on n'en peut plus combattre que les effets, contre leſquels il faut diriger toutes ſes vuës & ſes remédes, & opoſer à chacun en particulier ceux qui ſont propres pour les détruire ; en un mot, il faut tenir dans les Fiévres putrides dont la cauſe à débondé dans le ſang, le même chemin que vous avez ſagement pris, Meſſieurs, pour les peſtiferés, on n'a dans l'un & l'autre cas qu'une indication générale à remplir, qui ſe termine aux produits ou aux accidens, & c'eſt à peu prés la même choſe en fait de pratique de médecine, de ne pas connoître la cauſe d'une maladie, que de la connoître quand on n'eſt pas en pouvoir de la combattre.

La cauſe des Fiévres putrides eſt bien connuë, on n'en ſçauroit douter : on peut tant qu'elle eſt dans les prémieres voyes la vuider & s'en défaire ; mais quand elle n'y eſt plus, qu'elle s'eſt jettée dans le ſang & qu'elle y a produit ſes effets, les remédes qui pouvoient l'arracher de ſa miniére, n'ont plus de priſe ſur elle, il ne ſert à rien qu'elle ſoit connuë, c'eſt tout de même que ſi elle ne l'étoit pas.

il faut traiter ces malades comme les pestiferés, se retrancher sur les accidens & les Symptomes, de même que pour le traitement de la Peste, dont la cause est inconnuë & si l'on n'a pas le bonheur de guérir beaucoup de malades affligés de la Peste, il est bien rare pareillement qu'on sauve beaucoup de ceux qui sont atteints des Fiévres malignes, quand l'apareil de la pourriture, & une grande partie de la cause matérielle & conjointe s'est insinuée dans la masse du sang, & si l'on est contraint de n'employer quelquefois pour les Fiévres malignes, que les mêmes remédes dont on se sert dans la Peste, c'est que quand on ne peut rien contre la cause, il faut agir contre ses effets. Les purgations, & les saignées ne réüssissent pas mieux alors dans les Fiévres malignes, qu'elles peuvent réüssir dans les traitemens des pestiferés. Lors que la cause est dans le sang, elle est hors de leur portée & a déja produit ses effets, & tant d'accidens divers qu'on auroit pû éviter, si pour la vuider on avoit profité du tems de son séjour dans les premiéres voyes : on auroit sauvé le malade qui succombe enfin à la violence des Symptomes. Il faut donc procéder dans ces sortes de cas, comme dans la Peste, avec cette difference que l'on ne connoit pas la cause de celle-cy ; que l'on ne peut la combatre dans aucun tems ; qu'elle ne fait pas séjour dans les premiéres voyes ;

qu'on ne peut point s'opoſer à ſon inſinuation dans le ſang, ni par conſequent prévenir ſes effets que l'on ne ſçauroit pas même comparer avec ceux des Fiévres malignes, à raiſon de leur grandeur, du peu de tems que le venin employe à les produire & de la difficulté à les combattre & à les vaincre, & ſi les remédes ont du ſuccés ſur quelques malades comme dans les Fiévres malignes, c'eſt que dans l'un & l'autre cas, la cauſe eſt moins abondante ; mais ils ſont plus ſouvent inutiles dans la Peſte ; parce que le ſang par ſa force, & ſa vigueur naturelle peut bien mieux reſiſter à la pourriture qu'à l'action du venin peſtilentiel contre laquelle le ſang le plus vigoureux, & le plus ſpiritueux ne ſçauroit long-tems ſe deffendre : Mais comme ſa puiſſance eſt toûjours proportionnée, de même que celle des autres venins à la quantité qu'on en reçoit, c'eſt par cette raiſon que les uns meurent ſubitement ; que les autres réſiſtent quelques jours, & qu'il s'en trouve qui étant promptement ſécourus par de bons & ſalutaires remédes évitent la mort. Les peſtiferés qui n'ont reçû que peu de venin & dont le ſang eſt plus balſamique & ſulphureux, & par conſequent plus en état de ſe défendre & de reſiſter à la diſſolution, gueriſſent moins par les éruptions, que parce qu'ils ont humé peu de venin, & les éruptions dénotent la force du ſang, & la petite quantité du venin.

Si la Peste fait plus de mortalité en hiver & dans les pays froids, que dans les saisons & les climats temperés; c'est parce que les voyes de la transpiration sont plus ouvertes; que le sang se dépouille plus par consequent de ses excremens, & des impuretés qui amortissent l'action des parties élastiques & spiritueuses, des sulphureuses & balsamiques, & énervent le sang & diminuent de sa force, si nécessaire pour resister à la désunion de ses principes, & à l'action du venin.

Sur le succez que vous retirés, Messieurs, des saignés, des vomitifs & des purgatifs. Je ne puis m'empêcher de vous témoigner mon étonnement; parce que s'il est vrai que la Peste consiste dans un venin, comme ses effets le manifestent assés, auroit-on pû jamais imaginer que ces sortes de remédes fussent propres pour l'éteindre! Grand motif de reflexion à l'égard de la providence. * Si Dieu par les decrets de sa justice a voulu dans le tems punir son peuple par une maladie dont la cause est impenétrable, & contre laquelle personne n'a trouvé encore aucun reméde spécifique, son infinie misericorde ne nous a pas absolument privés de tout sécours; il préserve de la contagion non seulement la plûpart des Magistrats préposés pour la subsistance des malades, les Confesseurs, les Médecins qui sont occupés à leur rendre tous les services

* *Et erit in die illa, sibilabit Dñs muscæ quæ est in extremũ fluminũ Ægypti, & api, quæ est in terra Assur.* Is. cap. vij. vers. 18.

ſervices poſſibles ; mais encore il a bien voulu que les remédes les plus ſimples , les plus aiſés , les plus familiers , les plus communs & généralement les plus connus devinſſent favorales & propres aux accidens des peſtiferés. Bien plus , ce en quoi on doit admirer encore davantage ſon infinie bonté , il nous en a donné un général & infaillible ſi nous en voulions profiter , & ſi nôtre avarice & nôtre cupidité inſatiable pour le gain & les richeſſes ne nous expoſoit pas tous les jours à la contagion , & aux aproches de ce terrible fleau.

Si la Peſte eſt contagieuſe , ſi elle cauſe des morts ſubites , une prompte & nombreuſe mortalité , qu'elle ſoit incomparablement plus meurtriére que les Fiévres malignes & toute maladie épidémique , dont elle differe abſolument par ces trois effets qui lui ſont propres , comme je ne penſe pas qu'on en puiſſe plus douter , on peut en échange , ainſi qu'il a été cy-devant inſinué , facilement s'en garentir & ſe défendre de la contagion , & par conſequent de tous ſes autres terribles effets : ſoit qu'elle vienne à droiture du Lévant , ou qu'elle ſoit transferée d'une Ville à une autre , ſa cauſe eſt toûjours renfermée & contenuë dans quelque marchandiſe , contre laquelle on peut de pluſieurs maniéres ſe mettre en aſſûrance : au lieu que la cauſe des Fiévres malignes & des maladies populaires ,

étant généralement repanduë, & ſouvent dans des choſes neceſſaires à la vie, on ne peut que trés-difficilement en éviter les impreſſions & les premiers effets, on n'a jamais vû auſſi qu'on ait pris aucunes meſures pour en arrêter le cours ; parce que de tout tems on a bien jugé qu'elles ſeroient inutiles, non pas parceque la cauſe en eſt inviſible ; car celle de la Peſte l'eſt de même ; mais plûtôt parce qu'on a été perſuadé qu'elle n'étoit pas contagieuſe comme la Peſte contre laquelle on a pris de tout tems des précautions, cet uſage une fois établi n'auroit pas été continué, ſi l'experience n'en avoit ſouvent confirmé la neceſſité & la réuſſite, & c'eſt en effet le grand & l'unique remede, ou tout au moins le plus ſûr : & qu'on ne diſe pas qu'on ruine le commerce par les méſures ſévéres que l'on prend ; que les manufactures ceſſant tous les ouvriers ſeront reduits à l'aumône : la famine d'un côté, & la Peſte de l'autre. Voilà deux terribles extrémités ; mais de deux maux il faut éviter le pire : La Peſte eſt un plus grand mal que la ceſſation du commerce, il ne ceſſe pas même par les précautions établies, il ſouffre ſeulement par quelque retardement, par les operations que l'on fait ſur les marchandiſes avant de leur permettre l'entrée dans la Ville. Que les ouvriers ceſſent de travailler, on a un remede pour les empêcher de mourir de faim ; mais il n'y en a point

contre la Peste, ces trente mille ouvriers mourront, & cent mille autres aprés, & par le même moyen qu'on prétend d'entretenir le Commerce, on risque de le ruiner entiérement : le meilleur parti qu'on puisse prendre pour le conserver, c'est de se maintenir en bonne odeur avec ses voisins, & les étrangers ; de ne rien oublier pour se mettre non seulement en sûreté contre le mal ; mais encore à couvert de tout soupçon. Si les manufactures cessent pour quelque tems, elles ne seront pas pour cela absolument détruites ; pourveu que l'on conserve les ouvriers en leur donnant du pain : mais si la Peste les fait mourir, les Arts & les métiers de long-tems ne seront rétablis. Il ne faut point se flater à raison de l'éloignement du mal, ni beaucoup compter sur les esperances qu'il finira bientôt, qu'elle preuve en a-t-on ? il peut aller bien loin & reprendre de nouvelles forces quand il paroît s'éteindre.

Permettez-moi, Messieurs, avant de finir de faire quelques reflexions sur les remèdes.

Il est bien difficile d'arrêter le cours des causes malignes, qui agissent immédiatement sur le sang, & plus elles sont puissantes, plus vîte aussi font-elles leurs effets, qu'on ne sçauroit éviter qu'en prévenant les causes : on le peut à la verité dans les maladies de pourriture, & si l'on ne peut pas se défendre contre leurs premiers effets, on le peut néanmoins con-

tre les seconds & les produits placés dans les entrailles ; mais on n'en peut pas faire de même à l'égard de la Peste, il faut pour en éviter les effets être en garde contre la cause, il ne faut pas s'y exposer, ni se fier à tous ces remédes de précautions, dont chacun vante le sien, & la plûpart sans en avoir aucune experience; ni à tous ces Elixirs,& cent sortes de compositions chimiques, spiritueuses & volatiles, qu'on prône pour specifiques. Je n'ay pas de la peine à croire, Messieurs, que vous n'en ayez vû aucun bon succès, & que c'est toûjours inutilement & au préjudice des malades que vous en avés experimenté de tant de sortes. Je ne sçay, si je me trompe, mais je n'estime pas que ce soit dans des préparations si pompeuses & si recherchées, qu'on peut trouver les specifiques contre la Peste. J'avouë que le venin est bien subtil ; mais il ne s'ensuit pas qu'un remede volatil & spiritueux, & qu'une quinte-essence soit propre pour le combattre & le détruire.

On ne se sert pas de remèdes volatils & spiritueux pour éteindre l'inflammation, & les fervides impressions que font les cantharides sur la vessie de l'urine, ni pour exterminer la vermine. D'ailleurs, comment pouvoir esperer que ce specifique détruira le venin de la Peste, puisqu'on ne le donne qu'aprés coup & quand ce venin à produit ses effets, il semble qu'il seroit bien plus à propos de les prévenir, & que le specifique devroit par cette

raiſon être pris avant ſon inſinuation dans les vénes, ou bien l'employer immediatement au tems que le venin ſe gliſſe dans le corps, s'en ſervir comme préſervatif, & en faire un uſage habituel.

Mais ſupoſé qu'on prenne tous les jours de ces ſortes de remédes ſpiritueux, n'aura-t-on pas juſte ſujet de craindre, qu'ils ne portent plus de préjudice, qu'ils ne ſçauroient faire de bien, non ſeulement parce que l'uſage fréquent de tous les remédes ſpiritueux eſt dangereux; mais encore parce que dans ce cas, il vaudroit mieux ſerrer les pores du corps que de les ouvrir plus qu'une juſte tranſpiration ne l'exige, & reſſerrer la liaiſon des principes de la maſſe du ſang, que de les écarter. Il n'y a pas également à craindre de la part des remèdes d'une nature fixe, temperée & adouciſſante; & je penſe que ceux qui ſont propres contre tous les vers & les inſectes ſeroient les plus convenables.

Mais puiſqu'on n'a pas encore découvert ce ſpécifique & que quand on l'auroit trouvé, il ſeroit preſque impoſſible de le donner aux malades à tems précis & qu'aprés coup; parceque la cauſe de la Peſte ne ſe manifeſte que par ſes effets, il paroit que l'uſage ne ſerviroit que pour les accidens & les Symptomes. Je prévois, Meſſieurs, la reponſe que feront les gens à ſécrets: ils avoüeront qu'un ſeul & même remédе ne peut pas éveiller,

endormir, animer, calmer, évacuer, & resſerrer : mais que dans la Peste comme dans les autres maladies, en détruisant la cause, on en prévient les effets, que si elle est une fois vaincuë, on n'aura point d'effets à combattre, & que pour guérir les maladies, il faut remonter à la source, attaquer la cause dans son origine, & non pas les Symptomes, ce raisonnement & ces consequences sont trés-justes, il en faut démeurer d'accord : mais en attendant qu'ils nous fassent part de ce grand remède, & qu'ils nous aprennent l'usage qu'il en faut faire, le tems favorable de le donner, & qu'il nous répondent du succés, on ne sçauroit rien faire de mieux que d'employer ceux qui sont propres à remplir ces diverses intentions pour guérir les malades, & ne pas les abandonner à leur sort : la cause de la Peste étant ignorée aussi bien que le specifique pour la combattre ; il n'y a pas d'autres party à prendre ; il faut s'en tenir aux remédes qui sont connus, & suivre la méthode que vous avés si judicieusement & avec succez mise en pratique : secourir les malades dans les accidens les plus pressants, & par des remédes apropriés à chacun des Symptomes, en soûtenant en même tems les forces de la nature pour la mettre en état de surmonter la cause.

Vous faites observer, Messieurs, que la saignée ne vous a jamais réussi à la Canourgue, & qu'elle à été salutaire à Maruejol qui

n'en eſt éloigné que de trois lieuës.

On ne ſçauroit rendre raiſon de cette difference ſans le ſecours de quelque cauſe générale : comme la differente temperature & conſtitution de l'air, des ſaiſons, ou quelques autres cauſes de cette nature, qui font bouillonner le ſang dans un tems plus que dans un autre, qui excitent comme les chaleurs de l'Eſté une abondante & exceſſive tranſpiration, & cauſent par conſequent de grandes diſſipations & des épuiſemens ; ou comme le froid qui reſſerre les pores de l'habitude du corps, diminuë & arrête trop promptement la tranſpiration avant que le mouvement des fluides ſoit ſuffiſamment rallenti, & qui produit par ce changement en Automne tant de maladies, ou les rend toûjours plus aigues & plus dangereuſes.

Quoique la ſaignée ne ſoit pas propre pour tirer le venin des vénes où il s'eſt inſinué, en rallentiſſant néanmoins le mouvement tumultueux de fermentation, qui ſuſpend le mouvement progreſſif, elle rend la circulation des fluides plus libre & peut procurer par la diſtribution égale qui ſe fait alors des humeurs, la ſortie des impuretés par les voyes générales de l'habitude du corps, & par tous les filtres deſtinés à la purification du ſang, & donner par conſequent iſſuë au venin, comme on le penſe, quelque part qu'il puiſſe être répandu dans la maſſe du ſang : effet qu'elle ne ſçauroit

pourtant produire par elle même, parce qu'elle ne peut laisser échaper du venin par l'ouverture de la véne, que celui qui se trouve mêlé avec la portion des humeurs qui en sort, & d'autant qu'on ne sçauroit diminuer la quantité du sang sans porter préjudice aux forces du malade, il s'ensuit que la saignée par elle-même ne sçauroit être favorable dans cette maladie, & qu'elle est souvent mortelle comme vous lavés experimenté à la Canourgue. Il est vrai qu'il en faut toûjours révenir au derniers erremens de la pratique, qui concernent seulement les effets & les Symptomes, & conclurre par consequent que non seulement la saignée peut-être quelquefois utile pour les fins dont on vient de parler; mais encore pour éviter les engagemens dans le cerveau, dans la poitrine, & les autres viscéres essentiels, d'où dépendent toutes les ressources de la machine : mais cette opération doit être ménagée avec une extréme prudence; car aprés tout rien n'est si important que de conserver les forces. Au surplus le bon & mauvais succès que vous avés experimenté, Messieurs, de ce sécours prouve certainement que le sentiment des autheurs qui le blâment, & de ceux qui le conseillent dans le traitement des pestiferés n'est pas sans fondement, & que les uns peuvent avoir raison, sans qu'on puisse condamner les autres.

Quant aux émétiques & aux purgatifs, je pense que l'effroi qui se répand dans les Villes où la Peste se déclare contribuë beaucoup à déranger les digestions, qui laissent dans les entrailles des produits défectueux aussi bien que les mauvais alimens, dont on est contraint de se nourrir, & si ces remédes ne sont pas précisement oposés au venin pestilentiel, ni capables de le détruire & d'arrêter son action, leur usage cependant paroit necessaire pour-que les corruptions, & les restes vicieux des foibles digestions ne concourent encore avec le venin pestilenciel à suffoquer les esprits, & les parties volatiles de la masse du sang, & ne la privent de la vertu qu'elle peut avoir de résister à cet ennemi étranger. C'est par cette raison que vous avés sagement usé de ces remèdes dans les commencemens de la maladie, & sur les fins qui ne sçauroient être exemptes de mauvais produits, accumulés pendant le cours de la maladie; mais vous avés toûjours employés ces mêmes remèdes dans tous les tems avec retenuë & modération; ce qui prouve, que ce n'est pas dans un apareil de corruption & de pourriture que consiste la cause de cette maladie; puisque d'ailleurs vous avés observé que les vomitifs fortement dosés ont été pernicieux, & que même les purgatifs à la Canourgue étoient mortels, au lieu que dans

toutes les Fiévres malignes & putrides, ils ne réussissent jamais mieux que pris en grande & forte dose, autant les émetiques que les purgatifs, qui pour sauver les malades doivent être mis en usage non seulement à bonne-heure; mais encore réiterés de prés & souvent de deux jours l'un, quelquefois même tous les jours consecutivement quand le cas est pressant; que la matiére est fluide & toute prête à s'insinuer dans les vêne. Et si ces remèdes ont quelque proprieté contre le venin, on ne devroit pas attendre que les malades se portent mieux, & que son action soit éteinte ou fort diminuée, ce seroit quand elle commence à se manifester qu'il faudroit les faire prendre aux malades sans interruption, en soûtenant au même tems les forces par des cordiaux: Mais vous me dirés, Messieurs, qu'on trouve souvent des vers dans les entrailles qui donnent une preuve certaine de corruption. Je réponds qu'il est bien rare que parmi la populace qui se nourrit de mauvais alimens, de fruits, d'herbes, de légumes, il ne s'engendre des vers dans leurs corps, d'où ils sortent souvent sans le sécours d'aucun remède, & quand ils y resteroient ils ne causeroient jamais les accidens que la Peste produit, pas même la Fiévre, & que ce n'est pas à cette cause, & à ces vers qu'il faut raporter ni la multitude des maladies d'une Province, ni la prompte & fre-

quente mortalité & encore bien moins la contagion , parce que dans ce cas chacun porteroit dans ſes entrailles la cauſe de ſa maladie , d'où certainement elle ne ſe repandroit pas dans les airs pour ſe communiquer. C'eſt une grande conſolation aux habitans de cette malheureuſe Province d'avoir les choſes néceſſaires à la vie, & un grand bonheur à vos malades de ſe détacher de tout ſi heroïquement;cependant pour bien que ſoit munie une place, il eſt difficile que durant un long Siége elle ne manque de rien , & la crainte eſt dans les aproches & non pas dans le fort du combat , il y a toûjours quelqu'une des cauſes générales qui accompagnent les horreurs de la Peſte, & ſi la diſette & la crainte ne diſpoſent point à contracter une maladie , leurs effets peuvent la préceder ou la ſuivre , ce qui ſuffit pour déranger les opérations de l'éſtomac , & établir la neceſſité des remédes qui vuident le produit : mais ce n'eſt pas la premiére & principale indication , & s'il n'y avoit que cette cauſe à combattre , il y auroit bien peu de morts & même de malades.

Quoiqu'on ne puiſſe pas dire que la racine d'Ipecacuanha eſt un reméde ſpécifique pour la Peſte, il y a pourtant raiſon de penſer qu'outre la vertu de vuider par le haut & le bas , elle a encore celle de réſiſter puiſſamment au venin, ſur tout la ſeconde eſpé-

ce qui eſt blanche, c'eſt le ſentiment commun qu'on a de cette plante dans le Breſil, ſelon le fameux Guillaume Piſon, & je crois que dans les flux de ventre qui accompagnent la Peſte, il vaudroit mieux à leur exemple la donner en infuſion & tirer trois teintures de la même poudre pour les donner trois jours conſecutifs: cette methode conviendroit d'autant mieux que les deux derniéres infuſions ne ſont point ou que fort peu purgatives, & qu'elles s'inſinuent promptement dans le ſang, ce que ne fait pas la poudre en ſubſtance, qui ſort pour l'ordinaire de l'eſtomac peu de tems aprés qu'on l'a avallée, quand on la donne en ſubſtance, de quelque maniére qu'on s'y prenne, & c'eſt là le défaut de ce remède qui d'ailleurs eſt excellent, quoique pas plus ſpécifique que les autres vomitifs dans la diſſenterie, & les autres devoyements ordinaires & c'eſt avec beaucoup de ſageſſe que vous avés préferé cette racine, & le Kermes mineral ou autres vomitifs qui ſont trop violens. Les materiaux dont la poudre d'Algaroth, & le ſoufre doré d'antimoine ſont tirés paroiſſent trés propres pour l'extinction de la vermine, & de toutes ſortes d'inſectes: mais je crois que l'uſage en eſt bien ſuſpect, les pilules ſaponaires dont j'ay donné la compoſition pour toute ſorte de dévoyement, & principalement pour la diſſenterie ne cedent en rien à l'Ipecacua-

nha & ſont mêmes plus ſeurs, ſur tout ſi elles ſont reïterées deux ou trois fois conſecutivement, ou de deux jours l'un : il n'eſt pas difficile de juger ſi elles ſont apropriées pour la deſtruction de tous les animaux qui s'engendrent dans nos corps, ou qui s'y inſinuent, & cela par leurs ingrediens qui conſiſtent à vingt grains d'Aloes, autant de rubarbe, & autant d'aquila alba ou mercure doux, ſept ou huit grains de trochiſques alhandal, deux grains du caſtoreum, deux grains de macis, & autant de canelle, ſept ou huit goutes de beaume du Commandeur du Perne, dont on fait avec le ſyrop de cichorée doublé de rubarbe des pilules. Je penſe que comme il faut purger foiblement, & rendre ces pilules plus alterantes que purgatives, il eſt à propos d'ôter deux ou trois grains de trochiſques alhandal, & ſubſtituer en place autant de grains de ſaffran : l'opération n'en eſt point fatigante, & elles ne réuſſiſſent jamais mieux, que quand elles purgent peu, c'eſt une marque qu'elles ſe ſont attachées à l'enduit de l'eſtomac & des inteſtins, & qu'elles n'ont pas gliſſé deſſus comme font pour l'ordinaire les autres purgatifs.

C'eſt dans les mêmes dévoyemens qu'on employe encore avec ſuccés les potions huileuſes faites avec deux onces & demie de quelque eau cordiale, demie once d'eau ètherée de canelle, deux onces d'huile d'amandes douces

& une once de ſyrop diacode, en place duquel on met un grain d'extrait d'opium, ou douze & quinze gouttes de laudanum liquide. Cette potion eſt admirable pour calmer les douleurs, & diſpoſer les couches des glaires à ſe détacher de la membrane veloutée des inteſtins, & à céder ſans violence à l'action des purgatifs.

Vous m'avouerez, Meſſieurs, que de tous les remédes il n'y en a point de plus certain, que les huiles pour étouffer les vers, & faire mourir les inſectes, ſur tout ſi l'on y mêle le jus de citron, ou quelques-uns des eſprits acides qui ſont les plus puiſſans exterminateurs de tous les petits animaux, qui font interieurement la guerre à l'homme, vous remarquerez auſſi, s'il vous plait, Meſſieurs, que tous les auteurs les font entrer dans preſque tous leurs remédes pour les peſtiferés.

Et pour confirmer qu'on doit dans la cure de la Peſte ſe propoſer des antivermineux, c'eſt qu'il n'y a point de remédes dont tous les Praticiens ſe ſont alors ſervi, qu'on ne puiſſe employer avec ſuccés contre les vers, & ſi parmy ce grand nombre de medicamens tant ſimples, que compoſés, on n'a pas encore réconnu qu'aucun fut ſpécifique, c'eſt peut-être parce que ces inſectes venimeux ont produit leurs effets avant qu'on puiſſe les donner, & qu'il n'en eſt pas ici de même que dans les maladies où la cauſe n'agit pas tout d'un coup,

& où elle donne le tems de pouvoir moderer, & reprimer ſon action. Voilà préciſement le cas de nous comparer à nos dévanciers, qui pour guérir leurs malades des Fiévres intermittentes ſe ſervoient de la petite centaurée, de la gentiane, de l'abſinte & autres plantes améres apropriées en général, & convenables pour ces maladies : mais qui n'avoient pas connoiſſance du quinquina ſpecifique pour corriger, cuire & digerer les humeurs qui les cauſent, pour deterger la poche de l'eſtomac, ouvrir les voyes des lévains, & en un mot rétablir les digeſtions ; car ſi le quinquina eſt febrifuge, c'eſt parce qu'il eſt digeſtif, & cette écorce eſt d'autant plus ſpécifique qu'elle guérit la Fiévre ſans en vuider la cauſe & ſans qu'on ait beſoin de purgatif, de ſaignée, ni d'autre reméde ; pourveu qu'on l'employe avant que l'eſtomac ſoit ſurchargé de ſes propres défauts, & qu'il ſe ſoit fait un amas conſiderable de crudités.

Vous-vous êtes ſervi, Meſſieurs, utilement de ce reméde ſur la fin des maladies pour calmer & guerir la Fiévre, qui a ſubſiſté dans ceux qui par une grande agitation du ſang avoient été travaillés de la phrénéſie, & à qui il reſtoit des tiraillemens dans l'eſtomac accompagnés de nauſées, & de vomiſſemens. D'où l'on peut conclurre, ce me ſemble, que ſi les peſtiferés ont dans les prémiers jours de la maladie des nauſées, & même des vo-

miſſemens, ce n'eſt pas une preuve certaine qu'ils ayent dans l'eſtomac un apareil de pourriture qui produiſe ces accidens ; mais que ce ſont là peut-être les effets du venin, qui par ſon acrimonie pince les fibres motrices de ce viſcére, & qu'on pourroit bien ſe paſſer de vomitif & de purgatif comme ont fait beaucoup d'habiles praticiens, aprés en avoir vû preſque toûjours de mauvais effets, & de funeſtes ſuites, & qui ſe ſont toûjours uniquement appliqués à combattre ces accidens ſymptomatiques par des altérans ſpecifiques & apropriés qui leur ont réuſſi : que ſi pendant le cours de la maladie où il ſe fait des amas en conſequence des mauvaiſes digeſtions, puiſque toutes les fonctions naturelles ſont languiſſantes, on peut vaincre ces accidens par l'uſage du quinquina, quand elle eſt dans ſon declin & ſur ſa fin, on doit inferer qu'on peut encore bien plus facilement les ſurmonter les prémiers jours, où il n'y a ſouvent aucun ſoupçon d'indigeſtion ni de plenitude, par l'uſage du même ſpécifique, & bien d'autres altérans qu'on employe avec ſuccés dans les vomiſſemens ſymptomatiques. Les mêmes accidens que l'on remarque dans les differentes maladies ne dépendent pas toûjours d'une même cauſe : Le vomiſſement comme la phrénefie, le délire, les mouvemens couvulſifs ſont ſouvent excités par le mouvement violent, tumultueux, irregulier

& inégal du ſang & des eſprits animaux, ou par le défaut déquilibre qui doit être entre ces deux fluides ; ſouvent auſſi le picottement & l'irritation que cauſent ſur les tuniques du cerveau, ſur les filets des nerfs, ſur les fibres motrices des organes quelques corps étrangers, peuvent produire les mêmes effets, que les eſprits acides & le laudanum donnés, non pas mêlés l'une avec l'autre ; mais en tems differens & éloignés, calment bien mieux que la ſaignée, qui à la verité eſt d'un ſécours admirable étant faite au pied, lorſque le ſang eſt trop rarefié, que ſon mouvement eſt gêné dans le cerveau, & qu'il s'y porte avec fougue & impetuoſité ; & étant faite à la jugulaire, lorſque cette liqueur s'arrête dans ce viſcére, & que ſon retour eſt rallenti à raiſon de ſa conſiſtence ; parce que de quelque maniére que la tête ſoit attaquée, il eſt important de la défendre promptement & de la délivrer, ſi non la vie avec toutes les fonctions de l'œconomie naturelle eſt bien-tôt éteinte ; & juſqu'à ce qu'on ait pourvû à ſon dégagement, on ne doit rien attendre de tous les plus excellens remédes. C'eſt-là où eſt le grand reſſort dont dépendent tous les jeux de la machine : Enfin comme l'expérience prévaut à tous les rairaiſonnemens les plus probables, les vôtres Meſſieurs, nous aprénent que dans le genre de Peſte, que vous pourſuivés avec tant d'at-

tention, de courage & de ſuccés, vous avés employé ce ſécours utilement dans pluſieurs differens cas : mais vous nous faites remarquer que les ſaignées ont été mortelles à la Canourgue, & ont produits des bons effets à Maruejols, où les émetiques n'ont pas ſi bien réuſſi, qu'à la Canourgue, & que là les purgatifs ont tous été pernicieux, quand au contraire à Maruejol ils ont été donnés avec ſuccés. D'où l'on peut conclurre que les accidens de la Peſte varient & demandent un traitement different, quoique la cauſe ſoit toûjours la même ; Et l'on peut conjecturer que ces variations dépendent moins de la diverſité des temperamens & des climats, que de la differences des ſaiſons.

Vous avés fait, Meſſieurs, à mon avis un heureux mélange des eſprits volatiles, & des remèdes ſpiritueux avec les électuaires, les cordiaux fixes, & les poudres beſoardiques pour les aſſoupiſſemens, les abbatemens & les anéantiſſemens : les volatiles donnent tout d'un coup une impulſion trop violente au ſang, & au lieu de le faire circuler & couler dans les vénes, les engorgeroient & rendroient par conſequent ſes voyes plus embarraſſées ; les abſorbans ni les délayans ne ſçauroient lui donner dans un cas ſi preſſant une aſsès prompte fluidité, & lui faciliter ſon cours. Les uns & les autres mêlés enſemble lui communiquent le mouvement néceſſaire

& aſsès d'impulſion & de fluidité en même tems, & par conſequent la liberté de circuler, qui procure les dégagemens du cerveau, ſi l'on eſt attentif à donner ces remèdes frequemment, & en petite quantité.

Au ſurplus la méthode que vous avés ſuivie en opoſant à chaque ſymptome en particulier, les remèdes les plus convenables & les plus apropriés pour les combattre, eſt toute raiſonnable; on ne ſçauroit eſpérer de guérir les malades de la Peſte par une autre voye. Vous en connoiſſés mieux que moi les raiſons qui ont été cy-devant énoncées : ce ſeroit riſquer la vie des malades & s'en rendre reſponſable, que de faire des nouveaux eſſais des prétendus ſpécifiques qu'on pourroit vous envoyer, ou que vous auriés encore en main; ſur tout de ceux qui ſont portés à un ſublime degré de ſubtilité.

Je ne craindrois pas ni l'uſage du beaume du Commandeur de Perne, ni l'Elixir de proprieté de Paracelſe preparé ſur tout avec l'eſprit de ſouffre, ni la teinture ſolaire, ou le lilium, la quinteſſence d'abſinte, toutes les teintures améres aromatiques, en un mot toutes ces ſortes de remèdes qui ſont compoſés avec des gommes, des plantes dont on a tirés les teintures avec des menſtrues temperés, qui peuvent tous être donnés ſeuls & ſans mélange; je ne crois pas qu'on puiſſe uſer de même des eſprits volatiles de crane

humain, d'urine, de corne de Cerf, de vipére, de l'esprit volatil huileux & aromatique de ſylvius de le Boë, des gouttes d'Angleterre & autres remédes ſpiritueux de cette nature, qui ne doivent jamais être donnés ſeuls, mais toûjours accompagnés de quelques cordiaux fixes ou narcotique ſuivant l'exigence du cas, & il eſt à propos même de les donner en petite doſe, & en échange à pluſieurs repriſes, par les raiſons que l'on vient de raporter.

Quant aux racines, plantes cordiales & alexitéres, les poudres béſoardiques, les chaux des animaux, végétaux, mineraux & metaux & les autres altérans que l'on recommande, & dont on a fait tant d'expériences dans tous les tems des Peſtes, aucun de ces remèdes ne ſçauroit être ſuſpect ni dangereux. Je crois même qu'on devroit en uſer plus frequemment dans le traitement des malades, & pareillement pour ſe garentir de la maladie; afin de tenir toûjours le ſang dans ſa fluidité & lui conſerver ſon élaſticité naturelle : on ne doit pas tout au moins négliger dans tous les lieux où la Peſte regne, ceux qu'on peut employer exterieurement, certains parfums dans les maiſons, ſur les habits de ceux qui ſont obligé de ſortir & de s'expoſer, quand ce ne ſeroit que le vinaigre, ou le ſouffre, à raiſon duquel quelque Auteur raporte, que tout un quartier où les

mégiſſiers s'en ſervoient pour leur manufacture ne furent point ſurpris de la Peſte, qui affligeoit le reſte de la Ville.

Enfin, je ſuis ravi Meſſieurs, d'aprendre que l'æthiops mineral que je crois avoir propoſé le prémier comme un bon & grand reméde contre le ſentiment des anciens, qui condamnent le mercure, & toutes ſes préparations dans la cure de la Peſte, vous ait bien réuſſi dans les cas, où vous avés jugé à propos de l'employer, ſur tout pour réſoudre les Bubons rentrés, & les duretés & calloſités qui reſtoient aprés ceux qui avoient ſupuré. Je croirois qu'il devroit encore être mis plus fréquemment en uſage, dans tous les cas où le ſang a de la peine à circuler, accident qui eſt prèſque inſéparable des effets de la Peſte; dans les opreſſions & les difficultés de reſpirer, les foibleſſes du poulx, dans les aſſoupiſſemens, les délires, les mouvemens convulſifs, & pour le dire en un mot dans tous les ſymptomes de la Peſte; car en quoique puiſſe conſiſter le venin, quand ce ne ſeroit pas dans des inſectes, il eſt certain, comme on en doit être convaincu par ſes effets, qu'il coupe & tranche la liaiſon des principes de la maſſe du ſang; or il n'y a point de remède qui puiſſe mieux que le mercure, amortir les pointes des ſels rongeants & cauſtiques, puiſqu'il émouſſe celles de l'arſenic, de même que celles du ſublimé corroſif, en ſorte

qu'on peut le donner interieurement sans crainte, comme le sublimé doux ; l'Æthiops mineral est un excellent reméde pour les pleurésies & pour toutes les inflammations des viscéres, pour adoucir l'acrimonie des humeurs, pour tenir les voyes de la transpiration ouvertes, pour procurer les sueurs, si salutaires aux pestiferés, & dans tous les cas où le sang a aquis trop de consistence, & qu'il a de la peine à circuler, excepté dans le scorbut & principalement dans le cancer, où pourtant il est moins préjudiciable, que toutes les autres préparations de mercure. Il n'y en a point de meilleure pour insinuer par le dedans ce mineral dans les vénes. Je préférerois même le mercure violet, je veux dire, celui qui a été fait sans déflagration, pourveu qu'on ait fait passer & brûler deux ou trois fois dessus l'esprit de vin pour le dégraisser. Si c'est là un grand reméde pour combattre les effets de la Peste, il paroit qu'il est encore trés-convenable pour préserver de ce mal, & pour défendre le sang contre les impressions de ces malheureux insectes, pour les exterminer avant qu'ils ayent pénétré dans les humeurs, ou qu'ils ayent achevé d'y produire leurs funestes effets.

Ce que vous observés Messieurs à l'égard du sexe, dont les regles ont toûjours été salutaires, paroit fort naturel ; un tel ordre dans les fonctions de l'œconomie animale est une

preuve, qu'il n'y a pour lors aucun changement ni alteration considerable dans les fluides, & que le sang s'est conservé à peu prés dans son état naturel ; quelque effet qu'ait pû produire le corps étranger qui s'y est introduit, il n'a pû néanmoins en diviser les principes ni peut-être entrer dans le tissu de la masse.

Quand en place des régles il survient des pertes, on doit porter un jugement contraire & présumer que cet accident denote que les principes ont perdu l'arrangement qui étoit entre eux, & que l'union en est dissoute : ce qui ne se peut faire, que le venin n'ait pénétré dans l'interieur de la masse du sang, d'où l'on doit inferer les suites & les funestes effets qui suivent invinciblement cet état de dissolution.

Il y a bien d'apparence qu'il n'en est pas de même quand les régles ne font qu'anticiper le tems de leur retour, ainsi qu'il arrive presque toûjours dans la petite vérole, la rougeole & mêmes les Fiévres putrides ; quand elles n'auroient disparu que depuis peu de jours, elles reviennent trés-souvent dans les premiéres ébullitions de sang, & les prémiers jours, sans qu'on en puisse tirer mauvais augure, ni rien décider pour les évenemens.

C'est moins l'acrimonie & la saleure du sang qui produit les hémorrhagies & les pertes, que la difficulté qu'il a de suivre son

chemin ; ou à raiſon d'une trop grande rarefaction, ou ſouvent par le mélange des matiéres groſſiéres, & mal digerées qui s'y ſont inſinuées : un vomitif dans ce dernier cas, fait mieux que pluſieurs ſaignées réiterées, qui ne vont qu'au produit & laiſſent ſubſiſter la cauſe ; je ne prétends pas cependant que dans la Peſte, les hémorrhagies & les pertes arrivent par cette diſpoſition de la maſſe du ſang, & je crois au contraire qu'elles procédent de la fonte & de la diſſolution, ce qui eſt funeſte comme vous l'avés obſervé : & en ce cas la ſaignée, ni les vomitifs, ni les purgatifs ne ſçauroient y remèdier, & produire aucun changement heureux.

Si les hémorrhagies du nez ont été ſalutaires, & les pertes mortelles, ne ſeroit-ce point encore une preuve qu'il faut ménager le ſang, & qu'il eſt dangereux d'imiter certains Auteurs qui prétendent qu'il faut abondamment ſaigner ; car qu'elle eſt la voye plus avantageuſe pour déſemplir les vaiſſeaux que celle que la nature affecte dans le ſexe, pour vuider non-ſeulement le ſuperflu du ſang, mais encore ce qu'il peut avoir de plus défectueux & de plus impur : les effets qui viennent enſuite des ſuſpenſions & ſuppreſſions de ces écoulemens menſtruels, prouvent aſſés combien ces mêmes écoulemens ſont importans & néceſſaires, il n'y a point de ſaignée qui puiſſe parfaitement ſu-

pléer ou valoir autant que cette évacuation naturelle ; cependant vous avés toûjours remarqué que les pertes ont été mortelles, & que les hemorrhagies du cerveau ont été salutaires ; mais parceque le sang qui sort du cerveau n'est pas de pire condition que celui qui s'écoule par les voyes inferieures, la difference qui se trouve entre ces deux événemens si oposés ne peut pas dépendre par consequent de la qualité du sang d'une même masse, & si les hémorrhagies qui se font par les narines sont salutaires, ce ne peut être qu'à raison d'une moindre évacuation ; les artéres & les vénes en effet qui sortent du cerveau, & par l'os cribreux & se répandent dans les narines, ne sont que des vaisseaux capillaires, par lesquels il ne peut sortir qu'une petite quantité de sang ; les vaisseaux qui aboutissent à la matrice sont au contraire grands & spatieux, & les artéres, contre l'ordre ordinaire de la nature dans les autres viscéres, y sont plus grosses que les vénes ; d'où il suit que par les mêmes raisons que cette disproportion est favorable pour les usages de cet organe, elle peut aussi influer sur les causes qui procurent les pertes, qui sont d'autant plus abondantes, que l'on ne sçauroit apliquer & porter prés des vaisseaux ouverts, comme sur ceux du nez, les topiques, & les remédes convenables pour moderer ou arrêter l'évacuation qui s'y fait, &

qui continuë jusqu'à ce que les malades ayent perdu avec leur sang prèsque toutes leurs forces.

Les hémorrhagies du nez qu'on peut arrêter quand elles sont immoderées sont encore salutaires ; parce qu'elles produisent des meilleurs effets, que les saignées de la jugulaire ou du pied, quand le cours du sang est rallenti dans les vaisseaux du cerveau, ou quand il y est porté avec trop d'impetuosité, qu'il y bouillonne & s'y rarefie : dans l'un & l'autre cas, le dégagement qui s'en fait par le nez est d'autant plus prompt & plus heureux, qu'il se fait par des rameaux qui tiennent aux grands vaisseaux du cerveau, & que par consequent l'évacuation en est immediate & faite de près ; on connoit assès combien il est important que ce viscére soit libre pour ses fonctions ; puisque toutes les operations de la machine en dépendent, & que tout engagement dans le cerveau aussi bien en fait de Peste qu'en toute autre maladie, est de tous les symptomes le plus dangereux & le plus mortel ; que tant que la tête est occupée & embarrassée, il ne faut rien attendre de certain de la nature ni des remédes, comme il faut tout espérer quand ses opérations sont rétablies, le cours du sang restitué, & le mouvement des esprits remis en liberté, la nature pour lors est en état de resister à une plus grande action du

venin, & de la vaincre enfin, aidée ſur tout par des remèdes convenables que l'on employe en même tems.

Certains Auteurs raportent pour ſigne de la Peſte que les femmes groſſes ſe bleſſent; que celles qui ſont en couche en meurent, & que la Peſte ſe joint à toutes les autres maladies qui ſurviennent dans une Ville infectée. On conçoit bien qu'une femme enceinte ſaiſie de la Peſte peut ſe bleſſer, & en mourir; mais qu'une femme accouchée en ſoit frapée; parce qu'elle eſt malade de ſon accouchement, cela paroit difficile à croire, auſſi bien qu'à l'égard de ceux qui ſont atteints d'autres maladies. Quand une Ville eſt infectée dans beaucoup de quartiers, il y a raiſon de préſumer que le venin eſt diſperſé dans l'air des ruës & des maiſons; mais il n'y a que ceux qui les habitent & les frequentent qui puiſſent humer aſsès de ce venin pour en être infectés & en mourir. Je conviens qu'il en faut moins pour les malades & les infirmes, que pour ceux qui ſont en ſanté; cependant quoique les femmes en couche ayent perdu de leurs forces par les travaux de l'accouchement & par les vuidanges, il ne s'enſuit pas que ſi elles ſont exemptes de ce venin avant leur alitement, il aille les aſſaillir & les ſurprendre dans leur lit; elles peuvent mourir, comme il arrive ſouvent à celles qui accouchent dans les

Villes, où il n'y a point de Peste, par bien d'autres causes que celle de la contagion. Un Bourgeois qui ne sort pas de sa maison se conserve en santé, pendant que les domestiques, & le menu peuple qui vont à la provision, & chercher dequoi vivre étant exposés tous les jours déviennent à la fin malades & prennent la Peste : & un corbeau dans ses fonctions resistera long-tems, pourveu qu'il ne hume de ce venin que peu à la fois & de loin à loin; le même harassé de fatigues, accablé de lassitude, épuisé de travail, chargé de puantes odeurs des cadavres, dévenu plus susceptible de l'impression du mal qui l'environne mourra à la fin plûtôt de foiblesse que de la Peste. Un autre sera entiché de ce venin, dont il perira; mais parceque la maladie s'est déclarée par un point au côté & crachement de sang, on croira qu'il sera mort d'une pleurésie compliquée avec la Peste, & delà on jugera que la Peste se mêle avec toutes les autres maladies. On fait vraisemblablement de ces sortes de faux jugemens: dans une si grande confusion & un nombre prodigieux de malades, on n'a pas le loisir de bien examiner la nature des maladies, & il se peut bien faire, & je crois même qu'il n'y a pas lieu d'en douter, que tous ceux qui meurent dans une Ville infectée de la contagion, ne meurent pas de la Peste.

Quand par les puanteurs & les exhalaiſons, qui ſortent des cadavres à demi corrompus, les paſſans & les corbeaux tomberoient malades, ce ſera plûtôt d'une maladie de la nature des Fiévres putrides, que de la Peſte, & pour preuve que ce qui tranſpire de leurs corps ne ſauroit la cauſer, c'eſt que les Chirurgiens, & les perſonnes qui ſe dévoüent aux panſemens des Bubons, & des Charbons, devroient à plus forte raiſon la contracter; car ſi le venin étoit relegué dans ces tumeurs, ceux qui les touchent & les panſent, n'en pourroient jamais échaper, & la premiére impreſſion qu'ils récevroient de ce venin devroit ſe placer, ou du moins ſe faire ſentir aux mains qui les touchent, comme il arrive dans bien d'autres pancemens, ce dont on n'a point d'exemple, que je ſache dans celui de la Peſte.

Aprés tout pour croire que la Peſte ſe joint aux autres maladies dans une Ville où cette maladie ſévit, il faut ſupoſer que ce venin s'eſt étendu de toute part; que ces inſectes, le tems & la ſaiſon leur étant favorables pour leur multiplication, ont produit un nombre prodigieux d'eſſains, qui ſe ſont répandus dans les airs des ruës & de là dans les maiſons. Cela ſupoſé on concevroit qu'il ſeroit bien difficile que beaucoup de perſonnes puſſent être exemptes de quelque impreſſion de ce venin plus ou moins conſiderable; ce

dont on auroit quelque ſujet de ne pas douter abſolument, s'il eſt vrai qu'il éguillonne la nature, qu'il excite les ardeurs de la concupiſcence & à peu prés les mêmes mouvemens que les mouches cantharides, ſur ceux qui dans une Ville, dans une même maiſon, & les infirmeries reſpirent l'air qui en eſt impregné, ſelon le raport de divers endroits, & de pluſieurs perſonnes qui ont rendu témoignage de la verité de ce fait. Ceux qui ſont d'une conſtitution robuſte & dont le ſang eſt rempli de parties volatiles, & élaſtiques ſont en état de reſiſter à une certaine quantité de ce venin; les autres qui ſont malades ou languiſſans & valetudinaires dont le ſang eſt apauvri, & dénué de parties ſpiritueuſes ne ſçauroient ſe défendre contre la plus petite portion, qu'ils en auroient reçûë.

Non ſeulement quelques Auteurs croient que la Peſte ſe joint à toutes les eſpéces de maladie qui arrivent dans les lieux où elle regne; mais il y en a encore qui prouvent par des faits & des hiſtoires que les animaux communiquent aux hommes, & les hommes aux animaux la Peſte, ſans que les uns, ni les autres ſoient ſuſceptibles de l'éſpéce qu'ils ſe communiquent mutuellement; & bien plus, qu'un homme peut porter ſur lui la Peſte, & la communiquer à d'autres avec qui il converſera & aura fréquentation, ſans

que lui-même en ſoit endommagé. Ce qui ne ſçauroit ſe faire conſtamment que par ſes habits, ſes nippes ou quelque marchandiſe qu'il porte ; car une perſonne peut bien communiquer la cauſe d'une maladie qu'il portera ſur ſoi, mais il ne ſçauroit communiquer une maladie qu'il n'a pas. Vous avés un exemple du premier cas dans les brebis qui furent conduites de Correjac à la Canourgue, & du ſecond non ſeulement dans la perſonne du forçat à l'égard de ſon Couſin ; mais encore dans le fils de ce couſin par raport à ſon beaufrere, dont il avoit emprunté le manteau pour faire ſon voyage de la Canourgue à Correjac, & aller aſſiſter aux funerailles de ſon pere mort de la Peſte. Ce manteau, comme on n'en ſçauroit douter, chargé à Correjac du venin de la Peſte ne l'a pas pourtant communiquée à celui qui le raportoit pendant tout le cours du chemin qu'il a fait pour ſon retour ; mais premiérement au fils de ſon beaufrére auquel il fut rendu la prémiere nuit même, qu'il s'en couvrit dans le lit où il étoit couché avec cette premiére victime qui mourut dans les vingt-quatre heures, la mére quelques jours après, & lui enfin éprouva le même ſort dans la même ſemaine.

Quant aux brebis & aux autres animaux qui portent laine, poil ou plume, on comprend facilement qu'ils peuvent retenir ſur

eux le venin de la Peste, en quoi qu'il puisse consister; puis qu'il est certain que les étoffes & les meubles qui en sont faits ont cette faculté. On sçait d'ailleurs & l'expérience de tous les tems a prouvé, que le venin de la Peste qui fait mourir les hommes, n'interesse en aucune maniére la vie des animaux; de même que celui qui infecte les bestiaux n'attaque point les hommes : on a sur cela plusieurs expériences qu'il seroit inutile de raporter, & on a formé cy-devant quelques conjectures asses raisonnables pour ce fait qui supose n'a pas besoin d'explication. Il n'est donc ici question que de la communication qui se fait de la Peste par un homme à un autre homme, sans que lui-même qui la porte, & la communique en reçoive les impressions ou tout au moins en devienne malade. Il y a veritablement sur ce cas beaucoup d'exemples; mais comme vous, Messieurs, ni moi n'en avons pas été témoins, ce sera asses de tâcher de rendre raison s'il est possible de ce dernier que vous raportés dans vos observations, à l'égard des deux beaux freres de la Canourgue. On ne sçauroit présumer que le manteau qui fut prêté pour aller à Correjac n'y reçût du venin, qui étoit répandu dans la maison du cousin du Forçat mort de la Peste; puisque le venin attaché à la veste, & aux bas qui lui furent donnés à la foire, l'avoit non seulement in-

fecté & fait mourir ; mais encore qu'il ne fut disperſé ſans doute dans toute ſa maiſon ; puiſque trois de ſes enfans & ſa femme eurent la même deſtinée. Ce fils du Forçat néanmoins à raiſon du peu de ſéjour qu'il fit à Correjac, & peut-être en partie hors de la maiſon de ſon pére, n'eut pas le même malheur & fût aſsès heureux de s'en retourner ſans y avoir contracté la maladie, ni dans ſon chemin par le manteau qu'il portoit. C'eſt ſon beau-frére & toute ſa famille qui ſans être allé à Correjac, ni s'être exposée comme lui, ont eſſuyé tout l'effet du venin de ce funeſte manteau.

Il ne ſera pas difficile d'expliquer tous ces phœnoménes par le détail dans lequel on eſt entré cy-devant, en apliquant les reflexions qu'on a faites à chaque particularité : on concevra premiérement qu'il n'eſt pas ſurprenant que le manteau, quoique parſemé des inſectes de la Peſte ne l'ait point communiquée à celui qui l'avoit emprunté ; parce qu'à cauſe de l'intemperie & de la froideur de l'air dans un tems d'Hiver, & un pays de montagne, & peut-être à cauſe de la violence des vents, ces animaux ſe ſont tenus recognés dans la laine du manteau. Mais excités à ſortir de leurs loges & de leurs retraites par la chaleur des perſonnes couchées dans le lit ſur lequel il avoit été mis, ils ſe ſont répandus dans l'air qui en occupoit

l'espace, d'où ils se sont insinués avec lui dans le corps de ce petit enfant, qui est mort le premier, comme le moins capable de resister à l'action de ces animaux venimeux, & si le pére n'est pas mort aussi-tôt que son enfant, c'est aparemment ou parce qu'il pouvoit mieux resister à l'action de ce venin, ou qu'il n'en avoit pas tant humé que son fils, enfin il est mort aussi bien que sa femme; parce que le venin dispersé dans sa maison étoit sans doute assès abondant, pour qu'il en reçût successivement assès pour l'infecter entiérement. Ce fait est prouvé par la mort de sa femme qui n'en échapat pas, & qui mourût même avant lui, qui avoit été le prémier exposé à l'action du venin, & qui vraisemblablement en avoit reçû quelque portion; puisqu'il étoit couché avec son fils dans le même lit, & si l'un & l'autre n'ont été infectés par le venin qu'aprés qu'il a été dispersé dans la maison, le mari devoit mourir avant la femme; puisqu'un venin assemblé dans un petit espace, dans l'étenduë d'un lit, doit se communiquer plus abondamment que quand il est répandu dans une chambre & toute une maison. Mais pour rendre raison de ces deux derniers cas, il faudroit être informé exactement de toutes les circonstances qui les ont accompagné, & il seroit même assès inutile de s'y arrêter, parceque le premier suffit pour prouver;

qu'un homme peut porter la Peste sur lui, & sans en être saisi la communiquer à d'autres personnes qui s'en aprocheront.

On peut de ce fait déduire une consequence qui est bien plus importante, & que l'experience n'a que trop confirmée touchant le vent, & conclurre qu'il ne sçauroit suffire pour la désinfection & la purification des hardes, des meubles, & par conséquent des marchandises; puisqu'il est constant que le beau-frére qui avoit porté, & s'étoit servi du manteau en question & qui pendant son voyage avoit été exposé à l'air, aux vents & à toutes les injures du tems de la saison, n'a point été surpris & frapé du venin de la Peste, qui s'y étoit insinué, & qu'au contraire ce venin ne s'est manifesté que quand il a été à l'abri de tous ces ennemis. Ce qui prouve que si le vent n'est pas contraire à la purification des hardes, il n'est pas du moins toûjours favorable; parce qu'il est certain que l'air sur tout quand il est froid, ou que les vents sont forts & violents, obligent ces animaux ainsi qu'il arrive à toute sorte non seulement d'insectes, mais encore à beaucoup d'autres animaux, de se retirer dans le fonds de leurs cellules, de leurs loges les plus reculées & les concavités les plus profondes & les mieux fortifiées, pour s'en garantir & se mettre à couvert de toute insulte.

Il n'y a que le parfum fort & vigoureux

qui puiſſe les attaquer dans leurs retraites, & les combattre avec ſuccez dans leurs retranchemens, ou le bain d'eau bouillante impregnée d'une bonne quantité de ſels, ou autres ſemblables éguillons continué aſsès long-tems, qui puiſſe les exterminer; car la leſſive ne fait pas toûjours mourir les vers qui font la gale; ni le diſſolvant de l'eſtomac, & les autres levains des entrailles ne détruiſent pas tous les œufs des vers & des autres inſectes qui entrent dans le corps des hommes & des animaux avec les alimens & la boiſſon. On oſe même adjoûter ainſi qu'il a été cy-devant inſinué que ces petits animaux, ainſi que les autres inſectes craignent le grand air, & les vents, & qu'il n'y a qu'une douce chaleur qui puiſſe les inviter à quitter leurs domiciles, d'où il eſt naturel d'inferer que le vent dans un tems froid peut bien en détruire une partie & peut-être toute la race, quand il eſt rigoureux, & quand ils ſont long-tems expoſés à ſon action; mais que l'air de lui-même ne ſçauroit leur être fort préjudiciable pendant les chaleurs de l'été. Tout l'effet qu'il peut produire dans un tems chaud & calme, c'eſt de les obliger à ſe répandre; mais il ne peut pas en exterminer totalement la race, & il y en aura toûjours une partie qui ne délogera pas; particulierement ceux qui ne ſeront pas encore bien éclos ou forts, & les œufs qui ſeuls ſuffiroient pour faire

de nouvelles générations, & de tous ceux qui ſe ſeront repandus dans les airs, une partie ſe refugiera dans leurs domiciles & leurs prémiers azyles, ou dans d'autres qui ne leur ſeront pas peut-être moins favorables.

C'eſt ſans doute par l'inſuffiſance des operations qui ſe font dans les ports de l'échelle du Lévant, que la Peſte ſe repand de tems en tems dans les differens Royaumes de l'Europe. Le vent ſeul ne ſçauroit ſuffire, ſur tout quand les marchandiſes ſont beaucoup chargées de venin, ou que les ſaiſons ſont plus favorables pour la multiplication de l'eſpéce de ces inſectes venimeux, de même qu'elle l'eſt pour ceux qui ſont naturels à chaque pays de l'Europe. Il y a effectivement des années, où les inſectes naturels en ces contrées ſont incomparablement plus abondans que dans d'autres: & ſur cela quelques Auteurs ont fait une obſervation qui n'eſt pas peut-être toûjours certaine: que dans les années qui précedent la Peſte, on voit une infinité d'inſectes fourmiller dans les campagnes; quoi qu'il en ſoit, cette obſervation à été verifiée l'année avant que la Peſte ſoit arrivée à Marſeille, & l'année d'aprés qu'elle s'eſt répanduë dans la Provence, où un nombre prodigieux de groſſes ſauterelles à ravagé les biens de la Campagne.

Non ſeulement le vent ne ſuffit pas pour la déſinfection; & ce n'eſt pas aſſés d'em-

ployer de bons & efficaces parfums, ſuivant les differentes formules qu'on trouve généralement dans les livres de tous les Auteurs, qui dans tous les tems ont écrit ſur la Peſte, plus forts, ou plus foibles, proportionnés en un mot à la nature des marchandiſes, dont les unes ſont plus ſuſceptibles, que les autres du venin, & en peuvent contenir & rétenir une plus grande quantité; mais il eſt encore très important que des operations ſi eſſentielles à la vie du Prince, & de ſes Sujets, ſoient faites publiquement par des perſonnes d'une probité & d'une exactitude bien reconnuës; car un petit paquet de meubles, ou de marchandiſes, qu'on négligeroit, ſeroit capable de faire renaitre la maladie, comme il eſt arrivé tant de fois; & ſi la Peſte ſe reveille dans les endroits où elle a été, c'eſt toûjours parce qu'il eſt reſté quelques effets qui n'ont pas été désinfectés; où ſi elle dure pluſieurs années dans des Villes & des Provinces, on doit l'attribuer au retardement des opérations néceſſaires pour une générale & entiére désinfection, tant des maiſons que des meubles & marchandiſes: & ce ſera toûjours inutilement qu'on fera des retraites & des quarantaines, dans les Villes infectées, elles ne peuvent ſervir que pour empêcher la communication pendant ce tems-là, & ceux qui en ſortiront, y euſſent-ils demeuré un an, ne feront pas

moins ſuſceptibles du venin, qu'ils l'étoient avant d'y entrer, & s'ils communiquent avec des perſonnes, des meubles ou autres ſujets infectés ils prendront la Peſte auſſi-tôt que ceux qui n'ont obſervé ni retraite ni quarantaine: le point eſſentiel conſiſte à ſe défaire du venin, & à le détruire radicalement par de bons & efficaces parfums, ſans quoi toutes les autres précautions, & toutes les plus ſages méſures qu'on ſçauroit imaginer ſeront toûjours trés inutiles. Quand on a un ſecret ennemi ſi redoutable dans ſa Ville, ce n'eſt pas le cas de s'endormir, de demeurer dans le repos, & de ſe refugier dans les retranchemens. Il faut chercher & fouiller par tout pour le découvrir & le combattre; car on ne ſera jamais en ſeureté, qu'on ne l'ait entiérement vaincu.

Si la phrénéſie a été fréquente dans vos malades à la Canourgue, & que ceux de Maruejol n'en ayent été travaillés que rarement; c'eſt aparemment, parce que le ſang boüillonne & fermente d'avantage en Eté, qu'en Automne; qu'il ſe fait pendant les grandes chaleurs de conſiderables diſſipations des parties douces & balſamiques de la maſſe du ſang, qui couvroient & retenoient en ſujection les ſels & les puiſſances ſalines, leſquelles dégagées de leurs priſons, & délivrées de leurs entraves, ſont en état d'éxciter ſur les tuniques du cerveau, ſur les fi-

lets des nerfs, & sur toutes les fibres motrices du corps, des irritations & des ébranlemens, qui jettent les esprits animaux dans des mouvemens déreglés & des explosions tumultueuses ; & c'est peut-être aussi par cette raison, que les saignées ont été mortelles à la Canourgue, où vous estiés, Messieurs, pendant les mois des chaleurs, & non à Maruejol, où elles ont été plûtôt avantageuses, parce que les habitans de ce dernier endroit ont eu le loisir de se rétablir des dissipations procurées pendant l'Esté : & comme la transpiration diminuë à mesure qu'on avance dans l'Hiver, que le sang se trouve plus chargé de parties volatiles & douces d'un côté, & de l'autre d'excremens quand la transpiration est considerablement rallentie : on comprend que la saignée a eu ses utilités, & a été salutaire en Automne, & en même tems pourquoi les Bubons, & les Charbons ont été plus rebelles, & que la guérison en a été plus difficile à Maruejol qu'à la Canourgue. A l'abondance des parties excrementeuses, il faut adjoûter la froideur & l'intemperie de l'air, qui de lui-même est le plus grand ennemi des playes & des ulcéres, dont il retarde non seulement la consolidation ; mais cause encore tous les accidens qui surviennent, tant aux playes qui sont faites exterieurement dans les chairs, qu'aux blessures qui pénétrent dans les capacités qu'il rend

ſouvent mortelles, & qui ne le ſeroient que très rarement, quelques grandes & conſiderables qu'elles puſſent être, & pour eſſentielles que ſoient les parties bleſſées, ſi l'entrée de l'air en étoit interdite, contre lequel l'Auteur de la nature ne les a pas ſans raiſon munies de tant de tégumens. C'eſt l'air qui d'ailleurs produit la carie dans les os découvers; car il eſt bien certain, & l'experience le confirme chaque jour, que quand ils ſeroient tout briſés en menuës pieces par des cauſes exterieures, il n'y ſurviendroit jamais ni carie, ni exfoliation, pourveu qu'il n'y ait point de playe, ni d'ouverture par laquelle l'air peut s'inſinuer & s'apliquer ſur les os. Défendre l'entrée à l'air dans les bleſſures qui penetrent dans les ventres, c'eſt là en quoi conſiſte tout le myſtére du pancement à ſecret, ſans que le ſuccement auquel on attribuë tout le ſuccès, y ait plus de part que certaines paroles, que les idiots prononcent; il nuit au contraire bien ſouvent en donnant occaſion à l'inſinuation de l'air, c'eſt là le pancement naturel, dont on a vû en ces derniers tems de ſi promptes & ſi merveilleuſes guériſons.

Les obſervations que vous avés faites, Meſſieurs, ſur la differente maniére de traiter les Bubons, & les Charbons ſervent à confirmer que la matiére qui les forme eſt plûtôt un produit & un effet, que la cauſe

même, & que le venin n'adjoute rien de ſingulier à la matiere, du moins par raport au traitement & à la cure ; puiſque ſans avoir égard à cette cauſe, ni à la matiére reténuë & infiltrée, vous avés reconnu par pluſieurs experiences, qu'il faut attendre que la matiére des Bubons ſoit parvenuë à ſupuration & à une ſuffiſante maturité, avant que de les ouvrir dans les peſtiferés, de même que dans les autres maladies. Les bons Praticiens en effet mettent toûjours en uſage les remèdes émolliens, & ſe ſont ſervi de tout tems des cataplaſmes aproprìés pour conduire à maturité la matiére des Bubons, avant que de lui donner iſſuë & ne ſe preſſent pas de les ouvrir, ſur tout quand elle eſt glaireuſe, & par conſequent rebelle & difficile à être digerée, ſans quoi on a bien de la peine à en conſolider l'ouverture, & conduire l'ulcere à une cicatrice parfaite, quoique pendant tout le cours du pancement on n'abandonne pas l'uſage des maturatifs.

Permettés-moi, Meſſieurs, de faire ici en paſſant une reflexion : que s'il étoit vrai, comme on le penſe généralement, que la nature ſe décharge du venin de la Peſte par les Bubons, les autres tumeurs, & les éruptions cutanées qui ſe forment dans les glandes, les chairs & ſur la ſurface de la peau, on auroit bien tort, cette pratique ſupoſée, de tenir ſi long-tems le loup ren-

fermé dans la bergerie, & qu'au lieu d'attendre que la nature se fit un passage pour expulser son ennemi, il seroit trés-important de la prévenir, ou tout au moins de lui prêter les mains au prémier signal, & au prémier effort qu'elle feroit pour le chasser & le pousser déhors. Que si au contraire on est obligé, ainsi que l'experience le prouve dans cette maladie, comme dans les autres, de suspendre l'ouverture des Bubons & d'attendre que l'humeur soit cuite & digerée, on ne doit pas, ce me semble, croire que la cause de la maladie y soit contenuë, ni par consequent que la nature se décharge par ces abcés non plus que par toutes les autres voyes du venin de la Peste; & il paroit, que les Bubons de même que les autres éruptions ne peuvent être regardés que comme des simples produits du venin & non pas comme une portion du venin, ce sont, dit-on des éruptions critiques, aussi bien dans la Peste comme dans les autres maladies, j'en conviens; mais est-ce la cause qui les forme, ou les produits de cette même cause? C'est là le point, dont il est question, & ce sera toûjours, toute prévention à part, en faveur du produit plûtôt que de la cause, que la question sera decidée, encore plus volontiers en cas de Peste, qu'en tout autre; d'autant que le venin en quoi elle consiste est bien d'une autre subtilité, & d'une puissance superieure

aux cauſes ordinaires qui produiſent ces ſortes de tumeurs dans les autres maladies ; & qu'on riſqueroit par conſequent bien d'avantage en retenant ce venin dans les Bubons, & en differant de lui donner iſſuë. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que j'ai toûjours crû, Meſſieurs, & que j'ay oſé le déclarer ouvertement ci-deſſus : que ſi les inſectes qui font la Peſte meurent bien-tôt après qu'ils ont été inſinués dans les vénes ; & que ſi ce venin produit bien-tôt ſes effets dans le ſang, il s'y détruit lui-même au même tems, qu'il les produits ; & qu'il n'y a rien au ſurplus à craindre pour la communication de la Peſte, ou tout au moins pour ſa propagation de la part du corps des malades, ni des cadavres, non ſeulement à raiſon des Bubons ; mais encore des autres tumeurs & éruptions, pas même d'aucune des émanations qui en ſortent ou s'en exhalent ; mais ſeulement de la part de leurs lits, de leurs nippes, de leurs habits, des meubles, des linges & des étoffes, qui ſervent de retraites à ces petits animaux, & où il ſe tiennent non ſeulement à l'abri des ennemis qui peuvent leur nuire, mais encore où ils trouvent une nourriture convenable, ſubſiſtent par conſequent, & ſe multiplient comme font les autres inſectes de tant de differente ſorte d'éſpeces, qui ſçavent ſe choiſir chacun des domiciles apropriés & conformes à leur nature, où ils trouvent en mê-

me tems des alimens pour leur ſubſiſtance, & ce qui me confirme encore d'avantage dans ce ſentiment ; c'eſt que vous raportés, après pluſieurs Auteurs, qui comme vous ont aſſiſté les peſtiferés, que ſouvent les Bubons après s'être manifeſtés pendant quelques jours, ont diſparus & ſont rentrés ſans que les malades en ſoient morts, ni qu'ils ayent même reſſenti aucune des fâcheuſes ſuites qui ſurviennent dans pluſieurs autres ſemblables cas. Ce qui prouve évidemment, ce me ſemble, que le venin de la Peſte n'eſt pas renfermé dans les Bubons. Il faut porter le même jugement touchant les charbons, les autres éruptions & les tumeurs qui ſe forment dans les chairs, ſur la ſurface de la peau, & toutes les émanations des peſtiferés ; & quoiqu'on ait coûtume de faire un prognoſtic heureux, & d'en tirer un bon augure, ſur tout des ſueurs abondantes; ſi l'évenement répond aux eſperances ; ce n'eſt pas à mon avis, parce que le venin ſort des vénes par toutes ces differentes routes ; mais plûtôt parcequ'une petite portion de venin ne peut faire dans le ſang qu'un mediocre changement, & ne produit ſes effets que légérement ſur une portion de la maſſe ; de ſorte que par la vertu & la force des parties volatiles & élaſtiques d'un côté, des ſulphureuſes & balſamiques de l'autre qui reſiſtent à la diviſion du mixte & du composé,

ce qui ſe trouve changé & perverti par l'action du venin, eſt pouſſé hors du commerce par le mouvement de fermentation, & porté par les loix de la circulation vers la ſurface du corps, où les portions les plus fines & les plus déliées exhalent par les voyes de la tranſpiration, & les plus groſſiéres s'infiltrent & s'arrêtent, les unes à l'embouchcure des glandes miliaires, & à l'extremité des vaiſſeaux capillaires, & forment les exanthémes & le poupre; les autres qui ont encore plus de maſſe, ſe ramaſſent peu à peu dans les interſtices des chairs, des tégumens & des muſcles, & produiſent les clouds, les puſtules & les Charbons. La limphe ſoufre les mêmes altérations que le ſang, & ſes principes diviſés & déſunis, les parties graſſes & terreſtres s'arrêtent dans les glandes compoſées, où elles forment les Bubons; & les ſéreuſes fourniſſent la matiéres des ſueurs, & des phlycténes.

Mais quand le venin s'eſt abondamment inſinué & répandu dans les vénes, tous les eſſais de la nature ſont inutiles, les principes du ſang ſont tellement déſunis, qu'il ne faut plus rien attendre de ſa part, ni même je l'oſe dire, des remédes. Les malades meurent ſans qu'on puiſſe voir, ni eſperer aucune criſe, ni charbon, ni Bubon, l'extrême foibleſſe où ils ſont reduits en fait la preuve, & fait perdre toute eſpérance. Quelques lé-

géres éruptions, s'ils ne meurent pas ſubitément, ſur la ſurface de la peau, qui par leur couleur bien étrangére à celle du ſang dans ſon état naturel, ſont les ſeuls efforts d'une flâme toute prête à s'éteindre.

Tous les accidens, dont on vient de faire mention, arrivent ſouvent en des maladies où il n'y a aucun ſoupçon de venin, leſquels ne dépendent que d'une mauvaiſe nourriture, ou des défauts des digeſtions des alimens dans les prémieres voyes, dont les produits ont été inſinués dans les vénes & mêlés dans le ſang : au lieu que dans la Peſte ils procédent uniquement d'un venin étranger, qui indépendamment d'aucun vice des digeſtions & de tous les fluides deſtinés à l'uſage de la vie & aux fonctions de la ſanté, a la puiſſance de déranger les raports & la combinaiſon des principes de la maſſe du ſang, de rompre les liens qui les tiennent unis dans une juſte proportion, & un heureux mélange, & d'en ſaper les fondemens. Dans les prémiers cas, ce ſont les matiéres pourries & gâtées des alimens introduites dans les vénes qui ſont la matiére des abcez, des Bubons, des Charbons & des autres éruptions ; dans le ſecond ou la Peſte, ce ſont des portions du ſang même, qui corrompuës & perverties par l'action du venin, ne peuvent plus ſubſiſter dans le commerce, reſter en ſocieté avec les autres,

& ſuivre les loix de la circulation & non pas le venin lui-même, qui cherche iſſuë par tant de routes differentes. Le venin de la vérole ne ſort pas par les bleſſures qu'il a cauſées, ni par les Bubons, par les abcez & les ulcéres qu'il produit dans la ſuite, non plus que celui de pluſieurs animaux venimeux par les playes qu'ils ont faites. Ce ſont-là les effets du venin ; & la matiére qui forme toutes ces tumeurs & ces éruptions, le produit de ſon action, & non pas le venin lui-même tant dans la Peſte, que dans toutes les autres maladies.

Quoiqu'il faille tenir une conduite toute opoſée à l'égard des charbons & qu'on ne doive pas attendre, qu'ils viennent à une loüable ſupuration, ni par eux-mêmes, ni par les ſecours des remèdes & des aplications des cataplaſmes, & autres ſécours topiques ; mais qu'il faille les ouvrir inceſſamment : ce n'eſt pas à mon avis pour donner iſſuë au venin, qui les a produit, & qu'on ſupoſeroit y être rélégué ; parcequ'il n'y auroit pas de la prudence de le laiſſer en même tems croupir dans les Bubons ; mais parce que le ſang cangreiné, qui en fait la matiére y eſt arrêté & figé dans les chairs qu'il mortifie & prive de tout ſécours de la vie, & que la ſeroſité qui s'en ſépare chargée de ſels cauſtiques & corroſifs eſt capable de ronger les parties voiſines, & détendre

tendre par conſequent la mortification, de faire des ſinus & de ſe creuſer des routes de toute part, à moins que l'on ne lui ouvre promptement des paſſages en déhors par des ſcarifications, des inciſions profondes, qu'on ne cerne la circonference du charbon, pour ſéparer les chairs mortes de celles qui ont vie, & pour rétrancher tout ce qui eſt noir & deſſeché; afin de rendre la liberté au ſang de ſuivre ſon cours dans les parties voiſines, & d'éviter par ces opérations le progrez & l'extenſion du mal. N'eſt-ce pas là la même pratique qu'on obſerve dans toutes les cangreines & les ſphacéles? Et ce ſeroit fort inutilement qu'on apliqueroit des cataplaſmes emolliens, & maturatifs; puiſque ces ſortes de tumeurs ne viennent jamais à ſupuration comme les Bubons & les abcez ordinaires. Vous adjoûtés, Meſſieurs, une obſervation, qui eſt digne de remarque, dont je n'avois encore oüi parler; & que je n'ai jamais eu occaſion de faire: vous dites que les fuſées & les ſinus dans les Charbons ſe font preſque toûjours plûtôt vers les parties ſuperieures, que vers les inferieures. Ce Phœnoméne me paroit fort ſingulier & difficile à expliquer: la ſituation horizontale, que tiennent les malades dans leurs lits, ne favoriſe pas plus la détermination de la matiére vers le haut, que vers le bas & les côtés; & la direction des fibres, quand elles

ſeroient droites & perpendiculaires, ne décideroit rien en faveur d'une part, qui ne fut égal de l'autre. Ne pourroit-on pas préſumer que ce qui paroit un dernier & nouveau produit, eſt peut-être le prémier ? que c'eſt le chemin & la route qu'a tenu la matiére après ſa prémiere ſaillie ? Et comme celle qui forme des abcez dans les parties élévées, deſcend quand elle trouve une pente juſqu'à ce qu'il ſe preſente un obſtacle qui l'arrête & l'empêche d'aller plus avant ; de même la matiére des Charbons s'eſt fait & s'eſt tracé une route comme ſoûterraine, & cachée avant que de paroître & de ſe préſenter au dehors. Ce qui arrive dans beaucoup d'abcez, dont la cauſe materielle eſt ſouvent placée ſi loin de ſa ſource, qu'on a bien de la peine à la découvrir, & à la reconnoitre.

Si l'on tire enfin un bon augure à l'égard des ſueurs abondantes qui arrivent aux peſtiferés, & que l'événement reponde pour l'ordinaire aux eſpérances ; ne ſeroit ce pas plûtôt comme on a raiſon de le conjecturer ; parce que le ſang a conſervé ſa force & ſa fluidité, & qu'il n'a été inſinué par conſéquent dans les vénes, qu'une petite quantité de vénin, ou tout au moins, que ce qui y eſt entré n'a pas fait un changement conſiderable ſur ſa ſubſtance & l'union de ſes principes ? que parce que la matiére des

ſueurs entraine avec elle le venin qui s'y eſt introduit, comme on le penſe communement : cette conjecture eſt d'autant mieux fondée, que les ſueurs qui viennent naturellement ſont toûjours plus heureuſes, que celles qui ont été provoquées par les remédes.

Il ne me reſte plus, Meſſieurs, qu'à faire quelques legéres réflexions ſur les obſervations que vous avés faites dans l'ouverture des cadavres. Vous ne croyés pas aparemment que les vers qui ſont ſortis des corps de quelques malades, & que vous avés trouvés dans quelques-uns des cadavres que vous avés fait ouvrir, ſoient des produits du venin de la Peſte, non plus que les polipes, qui ne ſe forment & ne croiſſent pas dans une nuit, comme les champignons. La grandeur augmentée des viſcéres eſt une ſuite naturelle & ordinaire de la lenteur de la circulation du ſang, & ſi l'eſtomac & les inteſtins ont aquis une plus grande dimenſion, il n'en faut pas chercher d'autre cauſe, que les vents que vous y avés remarqués.

Les changemens, que vous avés obſervés dans la couleur & la conſiſtence de la bile contenuë dans la veſcie du fiel des perſonnes mortes de la Peſte, arrivent en beaucoup d'autres maladies, & la noirceur qui lui eſt ſurvenuë fait conjecturer que le venin de la

Peſte, quant à ſes effets a quelque raport avec les eſprits acides, qui concilient à la bile cette couleur étrangére, plus ou moins foncée quand ils y ſont mêlés. Mais comme on voit ce changement de couleur dans bien de cas, où il n'y a aucun ſoupçon de Peſte, on ne ſçauroit à mon avis, en tirer aucune conſequence, qui ne ſoit douteuſe : peu de choſe fait varier les couleurs ſur tout dans les liquides. Quant à la fluidité qu'elle a aquiſe ſuivant vos obſervations, on peut conclurre que les principes qui la compoſent ont été déſunis; & d'autant que chacune de ſes parties integrantes eſt déja de ſa nature trés-mince & trés-deliée, il ne ſe fait point d'aſſemblage ſenſible des unes avec les autres; chacunes miſes en liberté ont plus de mouvement qu'elles n'en avoient quand elles étoient unies & liées enſemble, & le tout dévient par conſequent beaucoup plus fluide, qu'il ne l'étoit auparavant.

Il n'en arrive pas de même au ſang & à la limphe, quand il ſe fait une diviſion des principes qui les compoſent : les parties fixes & terreſtres, les groſſiéres, les graſſes & ſulphureuſes, & les ſalines s'aſſemblent & perdent du mouvement qu'elles avoient dans le mixte ; les parties ſereuſes dégagées des autres qui les tenoient dans une eſpéce de repos, ou de moindre mouvement miſes en liberté & degagées de leurs liens en aquié-

sent d'avantage ; & comme elles n'en communiquent plus, elles reprennent & conservent tout celui qu'elles ont naturellement ; c'est pourquoy l'on peut dire, qu'il y a coagulation d'une part, & dissolution de l'autre dans le même mixte, dont les principes sont séparés comme dans le lait, quand les parties de beurre, ou de fromage se réüinissent, & que le petit lait s'en sépare. Par où il paroit que les termes de coagulation & de dissolution ne sont point oposés, ni contraires dans le même sujet ; que l'on n'a pas plus de raison de dire que le lait est coagulé, que dissout, & que par consequent le terme de coagulation, dont on se sert pour exprimer ce changement n'est pas convenable ; Cependant comme l'on juge plus ordinairement par le raport des sens, quoique defectueux en mile maniéres, parce qu'ils ne nous ont pas été donnés précisément pour découvrir la verité, & que l'on a vû un lait liquide dans son tout, sans avoir pû distinguer par les yeux les parties solides tenuës en mouvement, suspenduës & cachées dans le liquide, où elles nagent, quand ensuite on voit ces parties grossiéres du beurre & du fromage s'assembler en forme de corps solide à part, on dit que le lait est caillé ; mais dans la rigueur philosophique si l'on examine bien ce changement, & qu'on soit convaincu qu'il ne peut avoir été fait sans que

les raports de connexité, & les liaiſons par leſquelles les parties ſereuſes ſoûtenoient celles du fromage & du beurre en mouvement, n'ayent été rompuës & coupées, on aura plus de raiſon, ce me ſemble, de dire que le lait eſt diſſout, que coagulé, puiſqu'il y a une veritable diſſolution dans un mixte, quand les principes qui le compoſent ſont déſunis & ſéparés les uns des autres. On avoüera tout au moins; que le terme de coagulation n'eſt pas propre pour exprimer ce double changement, & que celui-ci auſſi bien que l'autre de diſſolution ſont fort équivoques, comme on l'a autrefois inſinué.

Il faut raporter le même jugement au ſang & à la limphe, dont les parties groſſiéres, terreſtres, ſalines & ſulphureuſes s'aſſemblent les unes dans les chairs & forment les charbons; les autres dans les glandes & font les Bubons, & à n'en juger que par les ſens, on ne ſçauroit douter qu'il n'y ait coagulation dans le ſang & la limphe; mais ſi l'on fait attention que le même changement qui ſe fait dans le lait ſe fait également dans le ſang & dans la limphe, on ſera fort embarraſſé de décider: & ce ne ſera ni par le terme de coagulation, ni peut-être par celui de diſſolution que l'on pourra expliquer ce changement, enfin l'on conviendra, ſi je ne me trompe, que l'un ni l'autre ne ſont propres pour l'exprimer & en donner une

précise & juste idée ; parce que s'il y a des parties qui s'assemblent, & forment un corps solide d'une part, il y en a aussi qui se séparent & forment un corps plus liquide de l'autre, & on sera obligé aprés y avoir bien réflechi, de convenir que ce n'est ni par le terme de coagulation, ni de dissolution qu'on peut expliquer l'action du venin de la Peste sur le sang & la limphe ; parceque sans examiner d'avantage la signification & la proprieté de ces deux termes fort en usage, & communs en medecine, quoique fort équivoques, ils ne peuvent ni l'un ni l'autre separément expliquer ces deux changemens qui arrivent en même tems, & par la même cause.

Mais parce que le venin de la Peste ne sçauroit procurer la désunion des principes qui entrent dans la composition de ces deux fluides, sans rompre les liens qui les tiennent unis, & que ce n'est qu'aprés que cette union est dissoute, que ces principes se separent ; soit qu'en consequence de cette division il arrive coagulation ou dissolution, ou toutes les deux en même tems, comme on vient de le remarquer, il faut convenir, que le venin de la Peste en quoy qu'il puisse consister ; qu'il soit de la nature des esprits acides, ou acre & corrosif, il a la proprieté de trancher les liens qui tiennent en union les principes de la masse du sang, comme

le vinaigre, le jus de citron, les fleurs d'un artichaut sauvage * dont on se sert à Monpelier pour faire cailler le lait : en un mot sous quelque genre de dissolvant qu'on puisse le mettre, acide, acre, ou insipide, on ne sauroit lui refuser la faculté & la puissance de produire cet effet, & il ne faut pas la confondre avec un simple épaississement & une fluidité, ou plus ou moins de consistence & de liquidité, qui arrive souvent dans l'un & l'autre. Ce n'est pas ici en effet une condensation, qui aproche, presse & resserre les principes dans un plus petit espace, ni une rarefaction qui les écarte, les éloigne les uns des autres, & leur concilie un plus gros volume ou une plus grande étenduë; le sang peut se condenser & se rarefier, & ces deux effets lui sont asès ordinaires sans qu'il se fasse néanmoins aucune confusion ni division dans le mixte; ses principes conservent toûjours entr'eux les raports essentiels, & l'union subsiste independemment de l'un & de l'autre changement: mais si ceux qui ont plus de fluidité, & de mouvement abandonnent les autres qui ont plus de consistence, & de repos, & que les uns & les autres fassent divorce & quartier à part; on ne sçauroit douter un moment que les liens qui les tenoient en union & en société n'ayent été brisés, de même que ceux du lait; quand le beurre & le froma-

* *Cinara sylvestris latifolia C. B. in Pin.* 384.

ge se réunissent, & que le petit lait s'en separe. Par où il paroit que le prémier effet du venin de la Peste sur la masse du sang, est de rompre l'union qui est entre ses principes, & de couper les liens qui les tiennent ensemble (effet bien rare, & qu'il n'y a que les venins & les poisons qui puissent le produire) & que par consequent la coagulation & la dissolution ne sont que les suites de ce prémier effet. Et si pour le déterminer il falloit choisir un des deux termes, dont la signification fut moins équivoque, je préférérois celui de dissolution, quoique moins usité, parce què dans le sang & la limphe comme dans le lait, il y a une véritable séparation, & une réelle division des principes qui composent ces trois liquides, & qu'il est toûjours certain qu'il y a dissolution dans un mixte, quand il est décomposé & que les principes qui entrent dans sa composition, sont absolument désunis & séparés les uns des autres; quoiqu'après la division les uns conservent, ou prennent une forme solide en s'assemblant, & que les autres conservent leur fluidité, ouqu'ils en aquiérent, s'ils ne paroissent pas en avoir dans le mixte; ou ce qui est la même chose, que les uns acquiérent plus derépos, & les autres plus de mouvement.

Le terme de précipitation, dont on se

ſert en chimie pour exprimer l'aſſemblage & la réunion des parties d'un mixte diſſout par un menſtrue convenable, faite par elles mêmes & leur propre poids, ou par l'addition de quelque ſel ou liquide qui fait lâcher priſe au menſtrue, & abandonner les parties diſſoutes, me paroitroit plus propre, que celui de coagulation pour exprimer l'aſſemblage du fromage & du beurre au fond du vaiſſeau, aprés que le lait eſt caillé & le beurre formé.

Au ſurplus il y a peu de liquide qu'on inſinuë immediatement dans les vénes, qui ne donne de la conſiſtence à la maſſe du ſang juſqu'à rallentir ſon cours, ſuſpendre ſes mouvemens de circulation & de fermentation, & procurer quelquefois la mort en peu de tems : il s'épaiſſit de lui-même, & perd ſa fluidité quand il ceſſe de ſe mouvoir ; cependant toutes ſortes de liquides ne tranchent pas les liens qui tiennent ſes principes unis ; quoiqu'ils ſoient bien délicats & qu'ils puiſſent être facilement rompus ; Mais parce que le tiſſu n'en eſt coupé, que par des cauſes peu ordinaires, il ne paroit pas néanmoins qu'on ait raiſon de comparer le venin de la Peſte, ni aux eaux fortes, ni aux poiſons corroſifs : la trame en peut être coupée par toute autre cauſe de moindre puiſſance, & s'il eſt vrai que la diſſolution des principes en ſoit faite

dans les pestiferés, comme il y a lieu de le croire, eû égard aux symptomes & aux effets, il est bien difficile d'en faire la réunion; que si les parties grumélées du sang viennent à se briser à force d'être ballotées dans les vénes, ou par la violence & la quantité du venin, il arrivera pour lors une fonte générale, contre laquelle il n'y a point de remède; de retour à la santé, ni d'espoir à la vie. Vous avés vû des preuves de ce changement extréme dans les cadavres que vous avés fait ouvrir, où vous avés trouvé le sang totalement dissout.

Achevés Messieurs, achevés de vaincre un ennemi si formidable; afin qu'il ne vienne pas jusqu'à nous, & que nous puissions bien-tôt avoir le bonheur de vous voir revenir victorieux, & de vous embrasser comme nos liberateurs.

Je vous fais mille excuses d'avoir tardé si long-tems à vous faire reponse, & encore bien plus de l'avoir faite si prolixe, & sans doute bien ennuyeuse; ayez égard, je vous en supplie, à ce que je suis naturellement paresseux, & chargé de beaucoup d'affaires differentes, sans compter que nous ne sommes pas ici guères moins occupés à nous garentir de la Peste, que vous à guerir les maux qu'elle fait. Conservez vous cependant & prenez un peu plus de soin de vôtre santé en rétablissant celle des habitans de la Pro-

vince infortunée où vous êtes ; & faites-moi la grace, je vous en conjure, d'être bien persuadés de la très-parfaite estime, & de toute la consideration possible avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Vôtre très-humble & très-obéissant serviteur,

GOIFFON.

A Lyon le dix-huit Fevrier, mil sept cent vingt-deux.

Fautes principales à corriger.

Rélation en François.

Page 8. ligne 14 venimeux, *lisés* vermineux.
Page 13. ligne antépenultiéme l'œthiops, *lisés* l'æthiops.

Relation en Latin.

Page 30. lign. 9. parte declivioni, *lege* parte superiori.
Page 31. lign. tartaris, *lege* tartari.
Page 31 ligne 13. inhibitis, *lege* exhibitis.

Dissertation.

Page 80. ligne 8. *lisés* n'avoient.
Page 84. ligne 25. *lisés* les.
Page 85. ligne 21. independantes, *lisés* independamment.
Page 99. ligne derniere, *lisés* Ville de Lyon.
Page 112. ligne. 15. paniculatum, *lisés* spicatum.
Page 115. ligne 9. mortibique, *lisés* morbifique.
Page 140 ligne 22. ou, *lisés* aux.
Page 145. ligne 9 mêlés l'une avec l'autre, *lisés* ensemble.
Page 163. ligne 19. le vent, *lisés* l'évent ; & dans les pages suivantes 164. 165. où il y a le vent, *lisés* de même l'évent.

Page 167. ligne 18. aprés vaincu. *adjoutés*, ce ne sera pas par l'évent. L'air reçoit dans son sein le venin de la peste ; mais il le conserve avec toute sa vertu ; il lui sert de véhicule pour la communication ; mais il le transmet de sujet en sujet avec toute sa puissance, qui va toûjours en augmentant, au lieu de diminuer, & si l'air pouvoit éteindre le venin de la Peste par son mouvement de fluide, par son agitation, par sa resistance & son incompatibilité, le venin devroit perdre de sa force à mésure qu'il s'étend ; parce que l'action ou la resistance de l'air dans un espace plus étendu, deviendroit plus puissante, & seroit de beaucoup superieure à la force du venin, à raison de sa masse & de sa quantité augmentée. Ce que l'ex-

perience n'a jamais prouvé, les effets du venin au contraire se multiplient à proportion qu'il se répand. D'où l'on peut inferer que tant s'en faut que l'évent soit suffisant pour dissiper le venin de la peste, qu'il sert au contraire en quelque maniére à multiplier, son action ainsi qu'il a été cy-devant exposé; car il est bien certain par un nombre infini de faits, que tant qu'il restera dans des meubles & des marchandises sans être mis en mouvement ni par l'air, ni par autre moteur, il ne fera jamais aucun progrez. Aprés ces réflexions qui pourra nous persuader que l'évent est un reméde certain pour dissiper & éteindre le venin de la peste? Le courant de l'air est comme celui d'un torrent qui ne coule, & ne glisse que sur la surface des effets infectés, & ne va pas pénétrer jusques dans les replis & les recoins des Etoffes, des meubles & des marchandises comme le parfum, qui séjourne dans un four & une cave bien fermée pendant quelques jours sans avoir d'issuë, & de voye pour s'en écarter, & qui de quelque nature que soit le venin de la peste, le suit par tout sans lui laisser aucun retranchement où il n'aille l'attaquer; & si la violence du mouvement de l'air la recogné dans quelque enfoncement & des retraites profondes, il s'y insinuë pour le combattre, & par des assauts redoublés vient à bout de le détruire.

Il ne paroit donc pas qu'on ait raison de se fier au seul évent pour la dés-infection, non seulement par toute ces raisons & celles qui ont été cy-devant raportées; mais encore parce que toutes les Villes qui ont été autrefois attaquées de la Peste, en ont été bien-tôt delivrées par les parfums, & que celles qui ne les ont pas employés ont demeuré long-tems sans pouvoir se délivrer de

cet ennemi, & ont été dérechef sujettes à des recheutes fréquentes & de longue durée.

Aprés tout, s'il est vrai que la peste ne se communique pas de loin, & que ce soit toûjours par le transport de quelques meubles, hardes ou marchandises, on aura raison, ce me semble, de croire quoique la communication s'en fasse par l'entremise de l'air, qu'il n'a pas néanmoins beaucoup de prise sur ce venin, & s'il consiste dans des petits animaux, sans doute qu'ils auront des mains & des crocs pour se tenir attachés à leurs domiciles, où ils ont encore des Barriéres naturelles propres à rompre les coups de vent, & le mouvement de l'air, & à lui défendre une pleine & libre entrée, au lieu que le parfum les étouffe invinciblement, soit qu'ils restent dans leurs retraites, où qu'ils soient contraints d'en sortir, & que l'air au contraire leur est indispensablement necessaire pour leur conserver la vie.

Il ne s'agit plus que de décider sur la difference qu'il y a entre les évents & les parfums, par raport à la peine & la dépense, le soin des Magistrats & des Commissaires de Santé; & la déterioration & dommage, que le parfum peut causer aux meubles & aux marchandises, l'un est plus difficile que l'autre: on l'avoüe, & les frais plus grands; mais peut-on plaindre les peines des manœuvres, ni ménager les dépenses dans une occasion si importante à la vie des hommes? n'est-ce pas là la cause commune qui interesse le Prince, ses Sujets & ses Etats, & même tous les Royaumes voisins.

Quant au préjudice & au dommage qui peut en arriver aux marchandises, il n'y a que celles qui ont été teintes & fabriquées qui puissent souffrir de l'action des parfums, nous en sommes convain-

cus par expérience depuis prés de deux années, & si elles ont reçû quelque changement par les parfums, on les a employées dans les manufactures avec le même succez qu'avant la peste, & on n'a jamais fabriqué dans cette Ville de si belles étoffes. Mais supofé que le parfum leur fût contraire, ne vaudroit il pas bien mieux s'en passer, que de les recevoir, je ne dis pas infectées; mais seulement douteuses & suspectes, & si certains Negotians en souffrent, & si l'on veut une partie du Commerce? est-ce que le bien public ne doit pas aller avant celui des particuliers, & que l'interest commun n'est pas préferable à celui d'un petit nombre? & à bien juger du fait, il vaudroit bien mieux brûler ces marchandises en dedommageant les propriétaires, si l'on n'est pas seur de les dés-infecter par le parfum, que de les admettre dans le Commerce; parce que les marchandises ne sont rien en comparaison de la vie des hommes, sur tout si l'on y comprend celle de tant d'Habitans & des Sujets, que l'on expose à une mort certaine, ou presque inévitable, sans lesquels le commerce & les manufactures, que l'on prétend conserver & entretenir, périront absolument & ne sçauroient être rétablies de plus d'un siécle. L'Etat en sentiroit long tems la perte dans ses revenus, & le Roy dans ses finances.

Si la phrénésie, &c. fol. 167.